

© La Bartavelle éditeur 2005 pour la présente édition.

YVES DE MELLIS

LUCILE

ou

LE TEMPS D'AIMER

roman

Editions La Bartavelle

Ai-je passé le temps d'aimer ?.

La Fontaine

Je vis de mon passé

Mais en dedans mon cœur brûle

Chant berbère de Lounis Aït Menguellet

CHAPITRE I

La saveur précise de l'air de septembre, invinciblement, me ramène à Flossinge. Comme il y a quinze ans, un bel été hésite avant de mourir. Une invisible main tient, quelques jours, la saison immobile pour mieux nous en marquer la douceur. La luminosité, que n'alourdit plus la chaleur d'août donne aux objets une irréalité précise; le jour se complait dans la pureté des lignes et la netteté des couleurs, nul souffle n'est en suspension dans l'air. Je n'ai jamais revu Flossinge, mais le souvenir des deux étés que j'y ai passés, il y a quinze et seize ans, a la précision des événements immédiats. La mémoire est un fleuve dont on remonte le cours, elle s'épuise en remontant vers sa source. Flossinge, pourtant ne se rétrécit pas comme les événements ordinaires. Il y a deux êtres en moi, celui qui vécut ces deux étés et l'autre. Quand je dis moi, je me trompe, le premier est plutôt hors de moi. Il est mon compagnon de voyage et placé en dehors du temps, il me raconte à nouveau ces événements, semblables à un de ces rêves inépuisamment identiques qui reviennent parfois nous hanter, de nuit en nuit. Je ne puis pas dire que ces souvenirs soient douloureux, comme au début. J'y reviendrais plutôt avec une délectation inquiétante. Tout est révolte en moi à l'idée d'enterrer définitivement ce passé. Tant qu'il reste intact dans ma mémoire il vit toujours en moi comme une seconde vie.

Je ne suis pas un être particulièrement intéressant. Si un archéologue du troisième millénaire se penche sur mes cendres, il pourra les étudier, comme le type même de celles de l'homme ordinaire du vingtième siècle. Comme quarante millions de mes compatriotes, je glisserai de la naissance à la mort sur un sol égal sans que sur ce sol reste la trace d'un seul de mes pas un peu plus appuyée. Michel de Flossinge passera comme les feuilles, comme elles, Il aura vécu dans l'ombre de la forêt, confondu dans la multitude, combinaison de molécules qui se forme et se déforme, comme elles. Il se détachera silencieusement de l'arbre commun et ces mêmes molécules composeront d'autres corps ayant perdu le souvenir de cette combinaison, instant biologique que je fus. L'univers

auquel j'appartiens suivra les mêmes lois. Pourquoi essayerais-je, au prix de quelques contorsions, de pousser un cri plus haut ? De chercher une renommée qui périra seulement un peu moins vite que moi ? Je ne m'en sens pas capable, si je l'étais cela ne me tenterait pas.

J'aime la vie, mais je l'aime comme ces amours de rencontre sur lesquels les bras, chaque jour, se referment sans doute pour la dernière fois. Ma vie est une rencontre avec un moi-même qu'on m'a livré tout fait, avec ses chromosomes alignés, quelques ancêtres, des idées reçues et des cheveux roux. J'ai appris à habiter dans ce personnage je ne m'y trouve pas tellement mal. Je l'ai un peu modifié dans l'étroite mesure où cette conjugaison chromosomique qu'avaient fait pour moi mes ancêtres, à leur insu après que d'autres l'eussent fait pour eux, me le permettait.

Dans le privé, je suis chirurgien, mon métier m'intéresse, il ne me passionne pas. Rien ne me passionne d'ailleurs, sinon les souvenirs qu'à Flossinge, Lucile m'a laissés. Pourquoi à trente-six ans n'ai-je pas d'autres passions ? Je me juge objectivement en clinicien. Comme un anarthrique qui a perdu le sens des mots. J'ai perdu celui de la passion. Je n'ai pas perdu celui de l'intérêt ordinaire qu'un homme prête aux êtres et aux choses. Dans mon métier j'ai la réputation, je crois justifiée, d'un praticien sérieux. Comme chacun de mes confrères, j'ai tué quelques personnes et j'en ai sauvé d'autres, un peu plus. Si je ne les avais ni tuées ni sauvées, d'autres l'auraient fait à ma place. Mes erreurs étaient raisonnables et explicables, comme mes succès. J'aurais pu faire carrière, continuer les concours, je n'en ai pas eu envie. Je n'aurais rien appris de plus que ce que je sais ; j'aurais pu avoir des honoraires un peu plus élevés mais ceux que j'ai me suffisent largement, Après dix années d'examens et de concours je n'étais pas à proprement parler épuisé, mais saturé. Je me suis mis sur la touche et j'ai exercé mon métier. Je me suis adonné à la mécanique des gestes précis, plus mécaniques et plus précis au fur et à mesure qu'augmente l'expérience. Je me suis habitué au sang, à la fétidité des humeurs, comme un garagiste à l'essence et au cambouis. J'aime bien mon métier, je ne saurais en faire un autre. Je n'écris jamais. J'ai horreur du vent que déposent le long des feuilles professionnelles mes confrères et dont le ronron jargonesque ne dissimule pas le vide à un esprit médiocrement averti. Il ne paraît pas chaque année cinq articles valables et ils pourraient s'écrire dans une

langue intelligible à l'honnête homme, mais il s'en écrit des milliers dont les auteurs deviennent académiciens, professeurs, maîtres honorés ; je ne serai jamais de ceux-là.

J'aime Paris ma ville, comme mon métier, elle m'a conditionné. J'aime le printemps sur les bords de la Seine qui s'étire indolente, quand l'eau est grise, l'air doux et pétillant comme du champagne, quand les filles sortent pour la première fois leurs robes légères et vives, si légères et si vives, qu'après avoir oublié pendant les mois d'hiver le contour de leurs corps, on les dirait nues. J'aime l'automne, quand les forêts sont rouillées et mouillées et que sous un brouillard léger, mes pas écrasent les feuilles. Mais parfois, je hais aussi Paris et cela touche au seul sentiment passionnel qui est en moi et je ne lui pardonne pas de ne pas être Flossinge. Pourtant je n'aurais pas pu vivre à Flossinge s'il n'y avait pas eu Lucile. Flossinge, c'est la tentation de l'impossible que je ne peux me résoudre à accepter comme tel. Mon lecteur, si jamais J'en ai, et je ne tiens pas particulièrement à en avoir, se demandera pourquoi tel que je suis j'éprouve le besoin d'écrire. C'est une question à laquelle je n'arrive pas à répondre ; pour exorciser ce passé ? Je ne crois pas, je ne le désire pas ; peut-être pour parler de Lucile et de l'être que je fus à vingt ans, dans la lumière de Flossinge, de l'adolescent que je pleure et que le temps chasse derrière moi, de la verte vallée que ces heures furent dans ma vie, de ces gestes pathétiques, de ces élans de mon âme, de ce très jeune homme, qui vit encore en moi, malgré cette lente pétrification qu'est la vie pour chacun ; de ce très jeune homme, dont je pense avec désespoir que demain, devenu entièrement minéral, je ne saurai plus comprendre le langage.

C'était par une fin d'été comme celle-ci qu'il y a seize ans, je gagnais Flossinge. J'avais vingt ans. Depuis cinq ans je n'y étais pas revenu. La guerre, un certain froid qui s'était établi entre mon père et mon oncle, le comte de Flossinge, chef de notre famille, m'en avait tenu éloigné. Ma mère était morte en me mettant au monde, mon père venait de mourir, me laissant dans une médiocre situation de fortune que mon inexpérience aggravait encore. Je venais de commencer mes études de médecine; comme j'étais mineur, Anselme mon oncle et sa femme Lucile avaient été nommés mes tuteurs. Ils n'avaient pas d'enfant, J'ignorais tout de leur situation de fortune. Lucile dès qu'elle apprit la précarité de mes conditions d'existence,

me fit parvenir une aide discrète mais régulière. L'été venu, elle m'invita à passer les vacances à Flossinge.

La guerre était finie depuis peu d'années et les trains, en nombre encore réduit étaient bondés. A la gare d'Austerlitz, je réussis à trouver une place assise dans l'express de Toulouse. J'étais plein de l'ivresse des départs, l'année scolaire était finie; avec son dédale d'examens, de concours et l'insidieuse angoisse qu'ils mettaient en vous. Finis ces réveils mornes devant un calendrier qui vous rappelait soudain que trois mois s'étaient écoulés et qu'un dixième seulement des cours avait été étudié, que dans un mois, dans dix jours, dans cinq commençait l'examen. Finies ces nuits fiévreuses à calculer des impasses sûres qui au matin se révélaient toutes aussi dangereuses. Finie cette mauvaise conscience perpétuelle que je traînais tout au long de l'année toujours en retard sur les prévisions comme les stratèges de l'état major. Pour quatre mois, j'étais libre. Quatre mois à Flossinge où l'herbe sentait déjà le lait frais, où les nuits comptaient des milliards d'étoiles, où les crépuscules étaient longs et tendres à en mourir. Déjà l'accent du sud chantait dans le train. J'aimais jusqu'à l'odeur du saucisson qui ne tarda pas à y régner, jusqu'au heurt monotone des roues à la jointure des rails.

J'avais passé à Flossinge auprès de mes grands-parents, une partie de mon enfance. Ceux-ci voulant me faire oublier la perte de ma mère, m'y avaient entouré de mille soins. J'étais leur seul petit-fils et le domaine semblait m'appartenir.

Anselme n'était pas encore marié et je le connaissais assez peu. Il était officier des affaires indigènes dans le sud marocain, je savais sa bravoure, son goût des gestes larges et des vêtements bien faits. Lorsqu'il avait quelques jours de liberté, il partait pour Paris où il avait un appartement et y vivait seigneurialement. En trois jours il mangeait un taillis, en huit un bois, en un mois une ferme avec l'écurie. Mes grands-parents l'adoraient pour ce je ne sais quoi de folie chevaleresque qu'il traînait après lui. Ils pensaient qu'il ne se marierait pas, aussi intervinrent-ils deux ou trois fois, malgré leur culte pour leur fils, afin de me conserver la majeure partie du domaine. Contre toute attente Anselme se maria. Il épousa la plus belle fille de la province et, à moi, il ravit un grand amour.

Lucile habitait une propriété située à trois kilomètres de Flossinge. La famille de Lucile était de celles que nous fréquentions ; nous étions même cousins mais avec qui ne

cousinions-nous pas dans le Languedoc. Par le Languedoc, j'entends le Languedoc "qui compte" au sens où, l'entendaient mes grands-parents, lequel était d'ailleurs celui qui avait compté deux cents ans plus tôt. L'autre Languedoc était représenté pour nous par les métayers les maîtres valets et quelques commerçants de Vieltrec, la ville voisine. Mes grands-parents m'avaient appris à leur porter des sentiments chrétiens et j'y pensais dans mes prières mais juste avant les orphelins de Chine que j'imaginai à peine un peu plus éloignés.

Ce Languedoc qui comptait sous Louis XIV est resté un de mes cauchemars. J'ai depuis longtemps renoncé à débrouiller ma parenté et sans cesse je me noie dans, cet immense lac de consanguinité, commettant tous les impairs et bénissant Robespierre d'avoir raccourci quelques têtes me supprimant ainsi trente ou quarante cousines et autant d'oncles et tantes qui auraient ajouté à mon embarras.

Pendant les vacances, mes grands-parents interposaient entre moi et les enfants de ceux qu'on ne pouvait voir, un mur d'airain. Il y avait bien de temps en temps quelques cousines qui faisaient un séjour à Flossinge mais la manne était rare. On me laissait jouer avec les fils des paysans des environs, car pour mes grands-parents, les paysans étaient presque une noblesse et venaient bien avant les bourgeois, mais ils étaient vraiment trop peu dégrossis pour mes goûts et se méfiaient de moi qui étais le fils du château. J'avais essayé de me lier avec la fille du pharmacien de Vieltrec, à l'insu de mes grands-parents, mais ceux-ci l'avaient appris avec horreur. Le pharmacien était radical-socialiste et son père avait voté la loi sur les congrégations. Les Corboran qui habitaient une propriété voisine et avaient un tennis que je lorgnais souvent, en passant devant chez eux, étaient protestants donc irrencontrables. On tolérait la fille du maire de Vieltrec bien que, nuance importante pour mon grand-père, son titre de baron datât de Louis Philippe, aussi ne lui écrivait-on jamais que "Monsieur" ce qui l'agaçait et l'indisposait à mon égard. Sa fille de plus était tout à fait idiote et à onze ans passés, ne savait que jouer à la poupée.

J'avais à ma disposition, heureusement, la bibliothèque de Flossinge. Mes grands-parents qui n'avaient jamais lu un tome et avaient un respect sacro-saint pour les gens qui écrivaient, parce que les raisons de cette spéculation de l'esprit étaient pour eux incompréhensibles, me laissaient absolument tout

lire. Je découvrais pêle-mêle, Jules Verne et Balzac, Barrès et Arsène Lupin, J'étais encore, entre dix et quatorze ans, incapable de faire le départ entre des œuvres aussi diverses ; tout ce qui était matière à lecture avait pour moi un intérêt égal. Aussi j'engloutissais. A douze ans j'avais lu des textes qu'aucun érudit ne lira jamais entièrement; toute l'Enéide de l'abbé Delille, toutes les tragédies de Crébillon et toutes celles de Voltaire, une masse de romans du dix-septième siècle. Le Flossinge de l'époque devait avoir des goûts littéraires plus marquée que ceux de mon grand-père.

Comme je lisais aussi quelques illustrés pour enfants que m'achetait ma grand-mère, tout cela faisait dans ma jeune tête un assez étrange mélange. Turnus s'élançant contre Enée revêtait pour moi l'aspect de Tarzan et Artaban avait la tête du capitaine Haddock. La bibliothèque était reléguée au grenier ; que d'heures délicieuses se sont écoulées, allongé sur le plancher poussiéreux. Je ne sentais pas la poussière ni l'odeur fade des livres. J'étais Céladon près des nymphes du Lignon, je soulevais le toit des maisons, j'étais en Chine, en Afrique, roi, lépreux ou missionnaire. Au-dessus de ma tête sur des barres de bois étaient suspendues des grappes de raisin qui séchaient. Quand l'aventure devenait palpitante, je m'arrêtais un instant de lire pour me ménager un petit entracte et tendant le bras cueillait les grains déjà ridés, à demi confits, comme s'ils concentraient en eux l'été qui les avait mûris.

Par un œil de bœuf, je voyais le domaine, les haies bien rangées, les champs de maïs que le poids de leurs épis faisait onduler lourdement au milieu des carrés jaunes des chaumes où couraient les compagnies de perdreaux. Le ciel était inaltérablemat pur, la flèche de l'église de Vieltrec perchée sur sa colline, montait vers lui comme un élan de la terre. À l'horizon la montagne noire étageait ses conifères et plus loin, à droite, les Pyrénées étaient aussi bleues que le ciel, si acérées et si bleues qu'il fallait fixer un instant l'horizon pour les apercevoir. Parfois, quand le temps était vraiment trop parfait, que la sérénité de la lumière était si absolue qu'elle laissait au fond de l'âme une vague d'angoisse et que mes sens exacerbés d'enfant percevaient un orage, qui très loin de là venait vers nous, parfois alors céruléenne, belle comme la lumière, la mer apparaissait à mon yeux enchantés, la mer d'Homère, celle d'où les Dieux surgissaient de l'écume, où Charybde dessinait son sombre tourbillon, celle des voiles et des îles ; Ogygie ou Calypso multipliait ses charmes, Skéria parfumée par le rire

des servantes où la fille d'Alcinoüs lavait sa robe auprès du naufragé transi.

Grand-père m'a toujours dit que c'était une illusion d'optique, que de Vieltrec on ne pouvait pas voir la Méditerranée. Depuis, je ne l'ai jamais revue, mais je ne passe plus mes journées dans le grenier à épier par un œil de bœuf les frémissements légers d'une terre amoureuse de soleil. Je ne pouvais passer toutes mes journées dans le grenier, heureusement, il y avait Lucile. Elle n'était ni protestante, ni radicale-socialiste. Au dire de Froissart un de ses aïeux s'était honorablement conduit à la bataille de Crécy, elle était ma cousine et notre différence d'âge, (elle avait sept ou huit ans de plus que moi), ne faisait concevoir à nos parents respectifs aucune inquiétude sur la caractère de nos relations. Ses parents avaient sensiblement évolué depuis Crécy et ils souffraient sur leurs terres une piscine et un tennis qui étaient le prétexte officiel de mes nombreuses visites. Ma grand-mère me laissait entièrement libre de mes actes et se fiait à ce que je lui racontais de mes occupations. J'aurais pu voir qui je voulais et ne pas lui dire, mais cela me répugnait. J'admettais cependant parfaitement son système de valeurs.

A Paris mon père voyait une société beaucoup plus variée, ses relations n'obéissaient à aucune loi particulière. A Flossinge au contraire, les principes rigoureux de mes grands-parents imposaient à mes actes des limites définies et cela paraissait à ma logique enfantine satisfaisant et net. Deux ou trois fois par semaine, je prenais ma bicyclette et j'allais chez Lucile. Il m'arrivait de rester chez elle pour dîner; mes grands-parents ne s'en inquiétaient pas. Que pouvait-il m'arriver, chez des gens aussi recommandables. En revenant la nuit avec ma bicyclette mal éclairée je fis des chutes sonores ; mes vêtements déchirés, mes plaies et mes bosses n'étaient même pas remarqués. Pourtant grand-mère m'adorait, mais elle considérait que ce n'était pas une mauvaise préparation à l'existence.

Lucile était dans le premier éclat de sa beauté. Il est des êtres dont la perfection est irréaliste, il semble qu'ils secrètent une lumière particulière qui les revêt, même au milieu de la foule, d'un éclat inaccoutumé. Telle était Lucile. Quand elle entrait quelque part, les gens s'arrêtaient de parler comme si un être d'un autre monde venait de passer. Il y avait dans ses gestes, dans sa façon de marcher à la fois une souplesse et une précision qui l'apparentaient aux félins et aux animaux des

cimes. Si on examinait ses traits en détail, aucun cependant n'était parfait. Elle avait le nez un peu long, la bouche un peu mince. La perfection résidait dans l'ensemble et échappait à l'analyse. Elle vivait chez ses parents, ses deux frères plus âgés qu'elle étaient militaires. Par la suite l'un choisit Londres, l'autre Vichy ; ils se battirent l'un contre l'autre en Syrie et trouvèrent cela aussi sportif qu'amusant. Puis ils se retrouvèrent côte à côte cette fois sur le Rhin, presque à regret, ne pouvant plus se bombarder mutuellement à coups de Bazookas et occupèrent l'Allemagne aux frais de la République, pillant les oeuvres d'art, violant, brûlant toujours avec goût, puisque les Junkers aimaient la guerre fraîche et joyeuse. Au demeurant c'étaient les deux jeunes gens les mieux élevés de la province et ils s'adoraient

Lucile, entourée des mêmes contraintes que moi, contraintes que plus âgée elle subissait plus vivement, grandissait seule au milieu de parents qui avaient l'âge de mes grands-parents. Son père consacrait sa vie à l'étude de la religion cathare. Sa mère collectionnait les problèmes de bridge. On les voyait fort peu ce que nous trouvions du meilleur goût. Lucile grandissait comme un palmier au milieu du désert. Je me suis souvent demandé quel attrait la compagnie du gamin que j'étais pouvait avoir pour elle, au début du moins, car à la fin de nos relations, au moment de son mariage avec Anselme, j'avais une quinzaine d'années et une précocité qui me mettait en avance sur mon âge. Nous passions les jours allongés sur le bord de la piscine, bruns et nus, heureux du soleil, d'un frisson qui ridait l'eau tiède, de la chute d'un fruit dans le verger voisin. Le fenouil poussait à travers les dalles disjointes et son odeur d'anis enveloppait nos rêveries. J'étais heureux, d'un bonheur d'animal, de la fatigue du bain, de la présence auprès de moi de ce corps ami, pour qui mon enfance m'empêchait d'avoir, un désir précis, mais me permettait de concevoir des milliers de désirs imprécis mais touchants qui la berçaient et l'enveloppaient comme des phantasmes. Ma passion trouvait sa satisfaction en elle-même et dans les mille gestes que notre différence d'âge, permettait au début et dont je thésaurisais les souvenirs dans mon cœur comme un avare : le baiser de Lucile sur ma joue, ma main dans ses longs cheveux noirs où j'enfouissais parfois mon visage, mer ténébreuse où tout mon être se dissolvait mais si douce, plus douce, plus profonde, plus entrouverte sous moi que l'eau voisine qui reflétait le ciel lumineux. Parfois quand venait le soir et que l'odeur du fenouil

devenait plus lourde dans l'air, qu'il s'y mêlait celle des vergers voisins, odeur amère des pêches sauvages qui craquent sous les dents, odeur blettie des poires qui jaunissaient et parfois odeur de foin coupé qu'exalte la moindre goutte de pluie, une vache échappée d'un pré voisin venait boire à longs traits l'eau bleue de la piscine et le berger se détachant avec son bâton d'un fond de crépuscule venait la chercher avec de longs cris monosyllabiques comme des plaintes.

La fraîcheur qui venait nous rendait le courage de parler.

"Tu ne traverseras pas la piscine entièrement sous l'eau" me disait Lucile. Le défi était aussitôt relevé. Nos enjeux n'étaient jamais très considérables : la plus grosse poire du verger que Lucile regardait mûrir, jour après jour, sans se décider à la couper, une cigarette qu'elle subtilisait dans l'étui de son père et que je n'arrivais jamais à fumer jusqu'au bout, un baiser si nous n'avions rien d'autre, ou la première perdreau que tuerait Lucile à la chasse.

Je plongeais et ne ressortais que lorsque le sang affluait à mes tempes, avec un bruit de pompe qui s'affole, lorsqu'une raie rouge remplaçait devant mes yeux la limpidité de l'eau. Je perdais la plupart du temps, mais pas complètement, car c'était moi qui donnais le baiser, c'était à moi que Lucile prêterait quelques instants son fusil à la prochaine chasse et j'aurais la gloire d'abattre l'envolée rousse dans les chaumes du perdreau que je devais à Lucile. Quand nous étions suffisamment gorgés d'eau et de lumière, repus d'odeurs végétales et de paresse nous allions jouer au tennis ; le gazon en était médiocre et les balles que Lucile n'avaient pas les moyens de changer souvent suivaient d'imprévisibles trajectoires. Je tapais dessus comme un forcené avec une seule idée : battre Lucile, bonheur immense et auquel je n'en connaissais qu'un autre égal : celui d'être battu par Lucile.

Petit à petit, nos relations devinrent plus graves. Je parlais à Lucile de mes lectures, elle les guidait et nous échangeions des livres. Elle n'était ni d'une intelligence, ni d'une culture extraordinaire, mais avait un sens très sûr de la qualité d'une œuvre, même si elle ne l'aimait pas. Elle m'aidait à classer mes lectures ; elle le fit avec une gentillesse sans pédanterie, démêlant mon esprit comme elle démêlait ma tignasse dont personne jamais n'avait pris soin. Les études de son père sur les cathares avaient une certaine influence sur elle. Esprit mystique, elle aimait le manichéisme de cette religion où tout était impitoyablement sacrifié au culte du bien absolu ; le

corps, la matière, toute cette pesanteur qui nous rattache à la terre, n'existe disait-elle que dans la mesure où nous l'acceptons. Nous devons nous concevoir en esprit et nous rapprocher de cette forme parfaite où il n'y aura plus en nous que les élans de notre âme. A la limite elle acceptait même la stérilité finale d'une espèce refusant de perpétuer l'esprit par la chair.

Nous visitons les hauts lieux cathares ; là elle s'animait : "Chaque soir, me disait-elle, de cette colline et des collines voisines s'élevaient des feux, les cathares assuraient leurs frères dans la mit de leur présence, de la permanence de leur foi. On voyait d'ici jusqu'au feu de Montségur, le dernier. Je l'écoutais en silence, je jurais de ne plus avoir de corps, de m'élever tout entier de la terre, impalpable et glorieux comme la flamme de Montségur. Heureusement j'avais un appétit d'ogre et je mangeais avec remords pensant que je trahissais Lucile, mais je mangeais beaucoup pour engloutir les remords. Chaque été, je retrouvais Lucile. Les saisons sans ombre passaient sur mon bonheur, toujours intact comme un fruit incorruptible. Je grandissais, mais pour elle, je n'osais toujours concevoir de désirs précis. Une certaine timidité m'était venue et nous ne retrouvions plus l'abandon de nos jeux enfantins. Ses lèvres rencontraient moins souvent ma joue et je n'osais plus me livrer au plaisir infini d'enfouir ma tête dans sa chevelure brune.

A son mysticisme se joignait maintenant une susceptibilité orgueilleuse. Elle était de ces êtres qui ne connaissent pas de cycles dans leur humeur et vivent toujours à l'acmé d'eux-mêmes.

Elle en donna une preuve éclatante à l'occasion d'une de nos sorties. Nous étions allés à une pêche aux écrevisses dans un ruisseau affluent du Tarn et nous avons pique-niqué à l'embouchure du ruisseau. Ces pêches aux écrevisses étaient la traditionnelle occasion de rencontre des cinq ou six châtelains voisins. C'était pour moi un jour heureux. Dès six heures du matin, j'étais réveillé, fiévreux de tous les bonheurs que promettait la journée. Pour cette occasion grand-père sortait la voiture, une Ford modèle 1917 à la capote fatiguée mal fermée sur les côtés par des micas depuis longtemps incomplets, haute sur pattes, avec un immense pare-brise et dont les pistons criards avaient pour moi, la musicalité d'une symphonie. Maintenant encore je sens l'odeur de la moleskine élimée et la gifle d'air frais qui s'engouffrait de partout, sur

mon visage.

La mise en route à la manivelle par le maître valet qui faisait fonction de chauffeur durait un quart d'heure. J'en suivais avec angoisse les péripéties, car il arrivait que la voiture refusa de partir et tout le bonheur de la journée était compromis. Quand l'aigre bruit de motocyclette du moteur s'élevait dans l'air, faisant taire jusqu'aux oies du poulailler, je me précipitais à côté du chauffeur, grand-mère engouffrait des paniers de provisions qui nous eussent permis de tenir le siège de Montségur et à travers les premiers rayons du soleil, nous partions vers la montagne. La campagne était douce et calme, comme si le jour naissant n'avait pas encore assez de force pour lui rendre tout l'éclat de ses couleurs. La rosée recouvrait la terre comme une marée. Le bruit du moteur montait dans le silence des prés, dans la solitude des choses à l'aurore, comme celui d'un navire seul à perte de vue sur un océan sans borne. Nous naviguions à travers les moissons de l'été, les noix tombaient devant nous sur la terre, les figues qui avaient éclaté comme des pierres gélives dans la fraîcheur de la nuit, nous montraient leur chair rouge comme des lèvres à travers les feuilles luisantes. Comme les parents de Lucile participaient rarement à ces sorties nous passions la prendre chez elle et ils nous la laissaient pour la journée, heureux de se débarrasser de cette grande enfant qu'ils aimaient pourtant mais dont la présence avait toujours pour eux un rien d'insolite auquel ils n'arrivaient pas à s'habituer.

J'exigeais qu'elle monte à côté de moi à l'avant. Je me serrais contre elle afin de laisser la liberté de ses mouvements au chauffeur et les quatorze chevaux reprenaient, dans l'unité du silence leur discordante chanson. Nous arrivions bientôt dans des gorges sauvages. La nature a doté les environs rocaillieux de Flossinge d'un grand nombre de ruisseaux qui n'ont, pu atteindre les fleuves qu'en sciant les rochers. Dans ces failles le chemin est accroché à mi-hauteur entre le sommet du rocher et le fond de la gorge. Loin à nos pieds nous découvrons le scintillement du ruisseau dont les eaux bouillonnantes étaient profondes et sombres. L'air, entre ces parois où le soleil n'avait pas encore pénétré, était aussi froid que l'eau de la montagne. Lucile m'enveloppait de la moitié de son manteau et nous avançons, confondant nos tiédeurs entre le ciel et l'eau, dans une paix de premier matin du monde.

Les yeux fermés, je reconnaissais les coudes du chemin. Là me l'indiquait l'odeur des cèpes qui abondaient dans ces coins et se

mêlait à celle de la mousse épaisse et de l'herbe humide; un peu plus loin les branches basses des châtaigniers frôlaient le toit de la voiture et parfois une châtaigne à travers les micas bâillants, venait nous gifler de ses piquants. Là je savais qu'en levant les paupières je verrais les montagnes violettes de bruyères et les yeux de Lucile plus noirs encore. Le soleil devenait plus vif, nous étions sortis des gorges, nous roulions au milieu du houx et de buis immense dont les enchevêtrements formaient parfois des voûtes au-dessus de nos têtes qui donnaient à notre allure lente un caractère processionnel où manquait seulement l'odeur de l'encens. Nous retrouvions enfin, serrées comme un essaim au milieu des mélèzes, les voitures des châtelains voisins qui nous attendaient, un peu moins anciennes, mais presque aussi poussiéreuses dans leurs dignités surannées, que la nôtre. Le mépris poussé presque jusqu'au snobisme de l'élégance automobile, considérée comme digne des "cocottes" est un des rares points sur lesquels je me suis toujours trouvé d'accord avec nos voisins.

Ce jour là après avoir posé le long du ruisseau nos balances nous avons pique-niqué sur un rocher qui dominait le Tarn. Il passait à nos pieds dans un défilé au milieu de la forêt. Ses eaux étaient rouges comme celles des oueds, marocains. Elles s'écoulaient sous le ciel bleu au milieu de la masse infinie des arbres vert sombre, teintes heurtées chères à mon cœur et qui résumant pour moi cette terre, dure un peu démesurée mais attachante, comme les cheveux, comme le sourire de Lucile. Anselme, mon oncle, après une campagne dans le sud marocain et un séjour dans son appartement parisien où ses pertes de jeu l'avaient mis à sec était venue à Flossinge se refaire une santé et trouver des subsides auprès de ses parents. Bien que la pêche à l'écrevisse et les hobereaux voisins soient habituellement l'objet de ses sarcasmes, il n'avait pas voulu contrarier ses parents dont il attendait une aide financière et s'était joint à nous.

Le repas était fini et les respectables gentilshommes et leurs femmes les uns et les autres un peu dégrafés savouraient le calme lourd des digestions laborieuses. Lucile s'était avancée sur la pointe d'un éperon rocheux qui dominait le Tarn. J'aurais voulu la rejoindre pour la ramener sur la prairie mais j'ai toujours été sensible au vertige.

– Reviens lui criais-je tu risques de tomber. Anselme se mit à rire
 – Tu es un petit peureux, ne t'inquiètes

pas je vais la chercher. Il la rejoignit à la pointe de l'éperon et regarda à leurs pieds le ruban sinueux de la rivière.

– Il y aurait un beau plongeon à faire dit-il à Lucile.

- Pourquoi ne le fais-tu pas Anselme ?

- Et toi femme craintive ? Tu es bien de ton sexe, tu défies les hommes sachant que tu ne risques rien.

– Tu crois dit Lucile. Elle fit un pas en avant Et nous vîmes, horrifiés, le corps flexible de Lucile soudain détaché de l'aplomb rocheux, filer comme une pierre vers la rivière vingt mètres plus bas. Fort heureusement, à cet endroit l'eau était profonde. Mais Lucile qui n'avait pas eu l'ombre d'une hésitation l'ignorait. Elle en fut quitte pour un bain froid et se laissant glisser la long de la rivière put remonter un peu plus loin sur la berge où Anselme descendu du rocher l'aida à sortir de l'eau. On sécha Lucile, on lui prêta des vêtements et chacun essaya de minimiser l'incident. Lucile parla d'une touffe d'herbe qui s'était dérobée sous ses pas et la pêche aux écrevisses, qui avaient failli se repaître du corps de Lucile, continua.

– C'est moi le petit peureux dis-je à Anselme et toi ?

- Si j'avais plonge cela n'aurait servi à rien, dit-il sèchement.

Au contraire en courant sur la berge je pouvais lui porter secours si elle était en train de se noyer. C'est ce jour là que j'ai commencé à détester Anselme. Pourtant j'ignorais de quel poids cet incident pèserait sur ma vie. Chacun avait entendu le défi d'Anselme, nul n'était dupe, mais dans ce milieu il était malséant de dire tout haut ce qu'on pensait tout bas..

À partir de ce jour, Lucile commença dans la région à être entourée d'une crainte superstitieuse. La plupart de ces hobereaux, sous leur couenne épaisse et malgré leurs idées lentes avaient un sens profond de la fierté et du courage et le geste fou de Lucile forçait leur estime. Elle prit dans mon esprit des proportions immenses. Je n'osais plus me serrer contre elle en revenant dans la Ford, doutant si elle était mortelle ou déesse.

Le sifflement du train retentit dans la nuit qui n'ouvrait devant lui comme un drap qu'on déchire. L'air du compartiment était lourd d'une odeur de sommeil à laquelle ne mêlait celle du saucisson et du tabac gris refroidi. J'entrebâillais la fenêtre provoquant le grognement de mon voisin qui se retourna contre l'accoudoir et se rendormit aussitôt. La caresse bienfaisante de l'air frais glissa la long de mon visage et dans mon cou soulevant en moi le long frisson du fiévreux que sa

fièvre abandonne brusquement. J'essayais de fixer la nuit que trouait parfois la lumière des fermes où déjà des paysans se dirigeaient vers l'étable.

Il y avait sept ans que je n'avais pas revu Lucile. Depuis notre dernière rencontre j'étais devenu un homme. Pendant les quelques années de faculté j'avais appris ce que je croyais être les réalités de l'amour, réalités hâtivement connues chez des amies de cours, entre deux sorties des parents dont nous guettions anxieusement le retour, sur des divans de rencontre, des tapis, des fauteuils, le premier meuble qui s'offrait à notre hâte désireuse de profiter d'un moment de solitude, parfois même derrière une mince cloison. La mère mettait la couvert, le père rentrait du bureau, cependant que nous étions censés préparer des questions d'externat. Cette hâte d'en finir, cette crainte constante d'être surpris qui d'ailleurs ne se réalisait jamais, tant est immense l'aveuglement des parents, nous laissaient tremblants épuisés par ce plaisir qu'une séparation rapide étouffait dans sa naissance. Ces étreintes hâtives de deux corps gênés par leur inexpérience et leurs vêtements me suffisaient sans me satisfaire. Je connaissais de l'amour ce qu'un aviateur connaît d'un paysage survolé. J'avais rejeté la souvenir de Lucile à la limite des eaux profondes de la mémoire où ne descend pas la sonde des jours ordinaires. Parfois cependant, il resurgissait comme un noyé de ma fièvre ou de mes insomnies nocturnes.

Son mariage avait mis fin à nos amours enfantines. Anselme n'avait pas oublié la jeune fille, son mépris du danger. Sans doute se sentait-il coupable de ce défi stupide et humilié dans son orgueil. Mais y avait-il une meilleure façon de mettre fin à cette humiliation et plus douce vengeance que de posséder celle qui l'avait provoquée. Un jour de juillet comme les dépiquaisons battaient leur plein Anselme était arrivé dans une voiture décapotable longue et basse comme je n'en avais jamais vu, avec un visage brun comme si on l'avait passé au brou de noix et une valise de cuir. Il venait pour vingt-quatre heures, vingt-quatre heures qu'il n'avait su où caser entre Paris et Taroudant. Les vingt-quatre heures durèrent deux mois. Il revit Lucile. Il aimait les belles voitures, les appartements somptueux. et les uniformes brillants. Il voulut avoir cette fille silencieuse et belle comme un objet de prix. Anselme approchait de quarante ans, mais sa vie sportive lui avait conservé sa jeunesse. Il était mince et souple sans une ride sur son visage où le hâle faisait ressortir la couleur fauve des

cheveux, il n'était pas régulièrement beau mais il avait gardé cette grâce juvénile et un don inné de plaire qui faisait de lui un parfait séducteur. Comment Lucile cloîtrée dans son château, ne voyant que de loin en loin de jeunes hobereaux au parler guère plus élaboré que celui de leurs paysans et au pas lent et mou comme celui de leurs troupeaux, n'aurait-elle pas été séduite par cet homme qui semblait un de ces mâles de la gent ailée chez qui la nature avait rassemblé l'éclat du coloris et la magnificence du chant.

Il traînait avec lui le luxe intime des salons parisiens et le parfum sauvage de l'Afrique dont il parlait à voix basse. Il aimait vivre dangereusement, et moi qui ne suis pas particulièrement peureux mais ai pour le danger le sentiment que l'on a pour les gens à mauvaise figure : éviter d'aller le chercher, ne pas reculer devant lui si par malheur il se présente, je comprenais mal cette frénésie qu'il avait à tout moment de risquer sa vie. En voiture, à cheval, en se baignant, il prenait un plaisir constant à taquiner la mort de ses gestes indolente, légers et orgueilleux. Cette recherche continuelle, cette animation incessante trahissait un manque d'équilibre, un besoin de s'étourdir que venait troubler des dépressions profondes qu'il celait sous cette agitation mais que je percevais obscurément.

Je le haïssais, mais il exerçait sur moi une véritable fascination. Il était le type même du héros des romans d'aventure dont alors j'étais friand. Je l'aurais admiré tout à fait s'il avait bien voulu pourchasser Autinéa et laisser Lucile tranquille. Comme Lucile ne cessait pas de s'occuper de moi j'étais de toutes leurs sorties et le témoin constant de mon infortune.

Anselme

dormait à peine et chaque matin sa voix me réveillait comme le clairon sous les palmiers de Taroudant.

« Dépêche-toi, Michel, ce matin nous allons nous baigner dans la Méditerranée avec Lucile. »

Avant d'être complètement réveillé j'étais installé dans le vrombissement infernal de sa machine. Comme un ouragan nous passions l'Agout et enfilions les virages qui suivent Mazamet. J'étais grelottant, couvert de sueur froide, obsédé par la crainte de vomir devant Lucile mais déjà le bruit du moteur faisait retentir les échos des gorges de l'Aude et quelques instants après, la mer devant laquelle Anselme daignait quand même s'arrêter dans un grand crissement de pneu, s'offrait à mes yeux mi-clos

Lucile était ravie, il aurait pu lui faire enfourcher les chevaux de l'Apocalypse, elle aurait pressé le train. Je regrettais la vieille Ford où au moins j'aurais pu me serrer contre elle. La campagne alors s'ouvrait lentement devant nous comme la mer devant une étrave sans nous dissimuler ni le vert vallons, ni la source amicale où on pouvait boire et renouveler l'eau du moteur, ni la chute d'un fruit, ni l'envol d'un oiseau. J'étais seul sur la dure banquette arrière de la voiture de sport, derrière mon amour qui riait, ses cheveux offerts au vent de la course à côté de cet homme brun et dément qui l'entraînait vers un avenir trouble, vers ce gouffre que les anciens croyaient au bout de la terre et qu'à cette allure ils allaient bientôt rejoindre. "Michel criait la voix haute, réveille-toi, nous allons offrir un baptême de l'air à Lucile."

Ce jour là heureusement je restais au sol, il n'y avait pas de place pour moi dans le petit avion

"Michel nous allons en Espagne ..." "Michel, nous montons sur le Canigou »...

Je suivais, l'âme défaite, le cœur plein de rage, mais j'éprouvais un bonheur morose à être là, à savoir exactement ce qu'ils disaient, ce qu'ils faisaient. Lucile était avec moi d'une bonté infinie, mais elle me traitait en enfant. J'avais presque quinze ans et me sentais un homme. J'étais plein d'une rage précise de saisir ce corps que j'avais caressé, effleuré avec mes mains d'enfant, embrassé comme on embrasse une icône, car je savais maintenant qu'Anselme allait le saisir, le plier sous son désir comme une chose qu'on broie à la recherche d'un diamant minuscule, perdu, qu'il chercherait toujours en vain, sans jamais le reconnaître, dans sa hâte furieuse.

Je pestais contre les montagnes escarpées, les rivières surnoises, au milieu desquelles il fallait plonger, les haies qu'il fallait franchir au risque de couronner un cheval qui valait cher, les kayaks qui vous renversaient dans l'eau glacée sur les cailloux, mais je sentais avec terreur venir le temps où je ne serais plus derrière Lucile pour lui dire : "Attention, il va trop loin, il va trop vite, repose-toi là, agrippe-toi ici viens à cet endroit où le courant est moins fort, l'eau moins profonde", l'heure où je ne serai plus là pour la retenir par un pan de sa robe au bord du gouffre final où Anselme culbuterait avec son rire furieux et pour la garder, enfin, pour moi tout seul, pour moi qui ne recherchais en elle rien d'autre qu'elle-même, qui m'en suffirais avec délice, et mettrais à la découvrir, sans

jamais tout à fait la connaître des milliers et des milliers d'existences.

Déjà la lumière qui précède le lever du soleil se répandait sur la campagne. Les dormeurs du compartiment commençaient à s'éveiller. La chaleur de l'air annonçait une journée torride ; le train entra dans un paysage de coteaux qui annonçaient le Languedoc. J'étais sans émotion à la pensée de revoir Lucile. Elle était partie de ma vie en beau matin de septembre, portant le nom de Flossinge qu'un autre que moi lui avait donné. Je n'étais pas cette fois là monté dans la voiture d'Anselme mais quand celle-ci avait tourné au coin de l'avenue et que les cyprès l'avaient dérobée à ma vue, il s'était fait un grand silence dans mon cœur. Tout était fini pour moi, je m'étais en vain agrippé aux cheveux rapides du temps sans seulement ralentir leur course. Anselme avait emmené Lucile quelque part aux confins du Maroc et de la Mauritanie dans une terre semée d'embûches où je ne pouvais plus rien pour elle. Flossinge était devenu vide comme un temple désaffecté. La vie y avait perdu ses couleurs, le cœur de la terre s'était arrêté de battre. Seul, les mille bonheurs que je ne partageais plus avec Lucile, m'apparaissaient maintenant insipides. Les vacances étaient sur leur fin. Je quittai Flossinge sans regret, presque avec hâte.

Je n'y étais jamais revenu depuis. La guerre avait éclaté, mes grands-parents étaient morts à peu de distance et séparés par la ligne de démarcation, nous n'avions pas pu aller aux enterrements.

Peu après leur mort, j'avais appris une nouvelle qui m'avait profondément surpris. Le comte de Flossinge, abandonnant une carrière militaire qui s'annonçait brillante, était revenu vivre sur sa propriété avec Lucile. Mon père qui était plus âgé qu'Anselme s'était toujours mal entendu avec lui et ne correspondait pas avec son frère. Par des cousins j'entendis dire qu'Anselme et Lucile avaient fortement entamé leur fortune par leurs prodigalités. Les parents de Lucile lui avaient laissé en dot le domaine où ils vivaient avant son mariage, étant allés s'installer dans une autre propriété. Lucile pour faire face à ses dettes avait vendu ce domaine où j'avais de si doux souvenirs ; elle l'avait vendu très mal, l'époque se prêtant peu à ce genre de transaction, et il ne leur restait pour vivre que les revenus de Flossinge assez diminués. Mes cousins quand ils parlaient d'Anselme à mon père baissaient la voix et je compris

qu'il n'était plus exactement l'homme que j'avais connu. Quant à Lucile chacun n'avait qu'un mot "elle est admirable de dignité", heureux de pouvoir témoigner de la compassion à cette jeune femme dont la froideur orgueilleuse les avait toujours blessés. Chaque cousine renchérisait sans pouvoir arriver à cacher complètement la joie obscure que leur cousait cet abaissement. Je considérais alors nos jeux d'enfant avec dédain et je n'essayais, pas d'entrer en correspondance avec Lucile. La Lucile de mon enfance était morte, qu'aurais-je pu dire à la comtesse de Flossinge, ma tante, à qui je ne devais plus qu'affection et respect ? Il fallut la mort de mon père et les difficultés inextricables dans lesquelles elle me jeta, car il était aussi peu homme d'affaires que son frère, pour que je revoie ou plutôt que je voie, car nous ne nous étions jamais écrit aux temps heureux où nous vivions l'un près de l'autre, la haute écriture verticale de Lucile, où chaque lettre montait comme un cèdre dans la forêt. Je trouvais aussi chaque mois le chèque sauveur, objet sans doute pour elle de quelques privations et que je me dépêchais de dépenser pour étouffer les remords qu'il me causait.

Lucile n'avait pas d'enfant et n'avait de neveu que moi. Aussi m'écrivait-elle qu'il était naturel qu'elle me fasse profiter de ses revenus hérités des Flossinges. Pour calmer ma fierté qu'elle imaginait selon la sienne elle se plaçait presque dans la position d'une usurpatrice de mes biens.

CHAPITRE II

De la fenêtre de mon compartiment, je reconnaissais maintenant avec un battement de cœur le paysage familier, les pentes étagées de la montagne noire et sur les Coteaux de Vieltrec, la flèche verticale et immobile d'où s'épandait sur la campagne déjà brûlée par le soleil le bruit des cloches qui avaient bercé mes réveils matinaux d'enfant. Vue de loin, la gare jaune et verte, minuscule semblait celle d'un chemin de fer d'enfant. Le train s'arrêta ; il ne descendait jamais personne à Vieltrec. Le chef de gare, qui en était aussi l'unique employé, arrosait ses hortensias. Je ne reconnus pas Lucile qui se tenait sur le quai devant moi à côté d'une jeune fille inconnue. Je ne la reconnus pas parce qu'elle n'avait pas changé. Pendant ces sept ans, j'avais tout fait pour chasser Lucile de mon esprit et pour superposer à son personnage celui d'une tante. Elle avait pris ainsi une sorte de respectabilité chevrotante, des rides et un embonpoint. C'est cette création de mon esprit que je m'attendais à voir et c'est Lucile que je revis, telle exactement que je l'avais laissée au détour de l'allée ce jour de septembre où je m'étais jeté sur le sol pour embrasser la trace encore fraîche de ses pas. "Il est vrai pensais-je qu'elle n'a qu'une trentaine d'années. Je suis sûr que je fais plus vieux qu'elle » Elle avait gardé cette harmonie du sourire et de la voix, cette perfection qui l'isolait même au milieu des êtres. Sa démarche était devenue insensiblement plus lente, ce qui mêlait à sa légèreté un rien de gravité souriante Je l'embrassai cérémonieusement et l'appelai ma tante ce qui la fit rire et me demander si elle avait tant vieilli pour cesser d'être Lucile. Je l'appelai donc à nouveau Lucile, mais j'en restai au vouvoiement. Elle me présente la jeune fille qui l'accompagnait "Tu ne connais pas ta cousine Sophie de Flossinge, elle appartient à la branche protestante des Flossinge qui avait émigré en Prusse au moment de la révocation de l'édit de Nantes. Sophie est le dernier et seul rejeton de cette branche, car au cours de la guerre elle a perdu ses parents et évidemment tous ses biens. Plus rien ne la retenait là-bas, aussi j'ai été heureuse de l'inviter ici pour se familiariser avec la France où elle désire rester. J'embrassai donc Sophie qui se

laissa faire de fort bonne grâce. C'était une bonne Allemande, au demeurant fort jolie, éclatante de fraîcheur, appétissante comme un fruit et dans un corps qui n'annonçait sans reproche, inquiétante presque de vigueur contenue.

"Mon oncle n'est pas venu", demandais-je ?

"Anselme est devenu un véritable ermite. Cela fait des mois qu'il n'a pas quitté Flossinge. Il m'a laissé le plaisir d'aller te chercher".

Nous sortîmes de la gare et devant celle-ci j'eus une nouvelle émotion, la vieille Ford toujours aussi haute sur roues était là qui nous attendait. Seule sa peinture avait été refaite, la bâche et les micas avaient été changés mais, avec un air de seconde jeunesse, c'était bien la même vieille compagne de nos randonnées. Je retrouvais l'odeur des moleskines usées et j'avais envie d'enfourer ma tête dans les coussins. Lucile vit ma surprise.

« J'étais sûre de te faire plaisir ; Anselme a du vendre ses voitures, mais je n'ai jamais voulu me séparer de celle-là ; je savais que tu y tenais. »

Nous montâmes tous les trois devant. Lucile avait fait installer un démarreur électrique et le moteur fit retentir la colline de sa discordante chanson que je croyais avoir oubliée mais dont je sus aussitôt qu'entre mille je l'aurais reconnue. Nous quittâmes bientôt la route goudronnée pour prendre le chemin de terre qui montait au domaine. Je reconnaissais chaque vallon, je savais l'endroit où l'odeur des faux acacias deviendrait sucrée et je fermais les yeux dans l'attente de leur doux écœurement, je savais le pré où la valériane étendait ses ombelles et dont le parfum jadis m'attirait comme les chats. Chaque odeur était au rendez-vous.

Les moissons battaient leur plein et l'or mouvant de la terre s'inclinait au devant des lourdes machines comme une mer domptée. A Paris, j'avais oublié combien le ciel peut être bleu sur les blés mûrs, mais je le retrouvais, inépuisablement égal dans sa luminosité, du zénith à la ligne de l'horizon, où son bleu ne mêlait à la rousseur des blés. La terre était offerte à la joie de l'été, les floraisons s'étaient fanées mais leurs promesses tenues étaient sous mes yeux. Le jour était lourd de certitudes, de javelles aux grains pesants fraîchement coupés, de fruits mûrissants, de fruits mûrs. Lucile était près de mois dans cette campagne où tout n'était qu'accomplissement après l'effort têtue de la nature, la poussée obscure des méristèmes dans la terre noire et froide. Les plantes avaient germé, souffert, survécu au froid et à la grêle et livraient maintenant

leurs fruits aux hommes et aux bêtes. Drupes lourdes ou baies colorées éclataient, roulaient dans les paniers ou sur le sol, fondaient dans les bouches, s'écrasaient sous les pas. Nous étions côte à côte, mais le cheminement confus de nos êtres l'un vers l'autre s'était terminé dans la solitude. Rien n'avait été de ce qui aurait pu être et nous nous retrouvions deux étrangers graves, un peu amers, un peu hargneux, au milieu de la fécondité pour nous absurde de l'été. Nous parlions de choses banales. Il semblait que nos paroles comme celles des diplomates nous servaient à cacher nos pensées que le silence eût rendues trop évidentes. Nous passions devant les fermes où j'avais joué enfant au bord des mares. Lucile me parlait de ceux que j'avais connus.

"Pierrot s'est marié avec une fille de Vieltrec, il a gardé la ferme et s'est lancé dans l'élevage des volailles. Louis est au chemin de fer, ses parents sont morts. La ferme est abandonnée. Antoine a épousé une fille des pays-bas, il est parti s'y installer (les pays bas désignent chez nous la plaine de Narbonne), la ferme est vide".

Nombreuses étaient les fermes que j'avais connues pleines de cris et d'enfants et qu'entouraient maintenant des terres en jachère. Les bâtiments s'écroulaient petit à petit, les toitures d'abord, les murs ensuite se fissuraient découvrant des pièces où pendant des siècles des enfants étaient nés, des vieillards étaient morts, où on avait mangé et bu, béni et maudit la providence. La terre était pauvre disait Lucile, Les propriétés trop petites quand un métayer s'en va, on a de plus en plus de difficultés à en retrouver. Au loin nous apercevions déjà l'allée de cyprès de Flossinge et la masse carrée et sans grâce de la maison, une maison de granit enracinée dans la terre comme un chêne nouveau fait pour défier le vent d'autan, le poids de la neige, une maison à l'image des vieux Flossinge, solide et au-delà de la beauté et de la laideur.

"Comment avez-vous trouvé Flossinge ?" demandais-je à Sophie qui ne participait guère à la conversation.

"Infiniment reposant. En Poméranie, nous avons un château construit dans le style le plus effrontément pseudo-gothique qu'on puisse imaginer. Il y avait des tours d'angle et d'autres tours dans le recoin des premières, de faux mâchicoulis sous de faux créneaux. C'était tellement indigeste que, bien qu'y étant née, je n'étais jamais arrivée à m'y habituer tout à fait. Les avions russes en ont fait justice et c'est une des choses que je leur pardonnerais le plus volontiers." Sophie eut un petit

rire, elle était vraiment charmante toute entière à fleur de peau, comme Lucile était toute en profondeur. L'une était une rivière aux sombres remous contrainte par des rives abruptes, l'autre était claire comme un étang des Landes où on voit à la fois le sable et le bercement du reflet des arbres. La Ford entra dans l'allée et nous atteignîmes l'angle où sous les cyprès Lucile avait disparu de ma vie. Il me semblait que d'un seul coup je réintérais mon passé comme on rentre dans son être conscient après un profond sommeil. J'étais fatigué par ma nuit de voyage et montai dans ma chambre où je m'endormis profondément.

Quand je me réveillais, je vis que le soleil baissait à l'horizon. J'avais une faim de loup. Je trouvai ma valise vide et les objets minutieusement rangés dans les armoires. Quelqu'un était venu pendant mon sommeil. Cette disposition atypique des vêtements et des objets m'intrigua. J'avais toujours connu Lucile éprise d'un fougueux désordre. La blonde Sophie devait avoir les idées plus nettes qu'un théorème et une grande estime pour les philosophes rationalistes, Chaque objet était à la place où je pouvais l'atteindre avec le minimum d'efforts. Elle avait même nettoyé mon peigne et ma brosse. Sa minutie s'annonçait inquiétante et frôlant l'indiscrétion. La pendule de la cheminée marquait l'heure. A Flossinge il y avait une horloge dans chaque pièce, soit une vingtaine à peu près, mais je n'avais jamais vu fonctionner que le coucou de la cuisine, les clés elles-mêmes de ces horloges étaient perdues depuis longtemps. J'attribuais ce nouveau prodige à Sophie, mais comme je devais l'apprendre plus tard, je me trompais sur ce point.

Je fis le tour de ma chambre, c'était vraiment et dans l'absolu ma chambre, je reconnaissais les coups de canif le long des portes, les éraflures qu'avaient fait à la peinture mes colères d'enfant. Dans une armoire m'attendaient les livres qui m'étaient familiers cinq ans auparavant, certaines pages étaient encore cornées, m'incitant à reprendre la lecture interrompue. J'avais, et j'ai par la suite habité de nombreuses autres chambres ; aucune ne me semble autre chose qu'un lieu de passage. Celle-ci par contre était vraiment mienne comme les cheveux de mon crâne, comme les pulsations de mes artères. La pendule sonna huit heures, heure qui était immémorialement celle du dîner à Flossinge. Je descendis le grand escalier tournant à la rampe de fer, tout en remarquant que les marches en étaient toujours aussi traîtresses.

Lucile et Sophie étaient dans la salle à manger et Anselme était avec elles ; l'ombre d'Anselme plutôt, car si Lucile était restée parfaitement identique à elle-même il ne restait rien du jeune officier plein de feu que j'avais connu. Anselme avait toujours été de petite taille, mais je ne le remarquai qu'à cet instant. Son teint hâlé était devenu cireux, le bleu de ses yeux n'était figé et la flamme légère qui y brillait s'était obscurcie. Lui qui était autrefois habillé avec un soin féminin portait ce jour-là, un costume de chasse en coutil gris trop large et fatigué. Il avait grossi, la peau de ses paupières et de son menton était fripée. Il m'embrassa et sembla témoigner pour moi une réelle affection.

"Comme je suis heureux de te voir, Michel. Tu sais que tu es ici chez toi, tu es l'héritier de Flossinge, l'héritier de ce vieux domaine et de ce vieux nom. Tu tiens la place de l'enfant que Lucile et moi n'avons pas eu."

Il parlait avec une insistance gênante, approchant son visage à quelques centimètres du mien, fixant ses yeux sur les miens, de telle sorte que je ne savais plus quelle contenance prendre : garder nos regards ainsi rivés était ridicule et détourner le mien pour fixer un autre point était gênant. J'étais surpris de cette façon de parler de son nom. Il suivait autrefois jusque dans leurs plus subtiles nuances les règles du monde dans lequel nous vivions. Il y était tacitement entendu qu'il était aussi et même plus nécessaire d'avoir un nom que d'avoir quatre membres. Ceux qui n'avaient pas de nom n'étaient pas fréquentables, cela n'attirait aucun mépris particulier sur leur personne, mais les séparait de nous comme une espèce animale différente. On ne pouvait avoir avec eux que des relations d'affaires. Ainsi, ma grand-mère était revenue un jour toute réjouie d'une visite qu'elle avait faite pour l'intérêt d'une bonne oeuvre à un de ces êtres invisibles que seuls les besoins du ciel peuvent vous amener à visiter. C'était une Madame Durand qui habitait Vieltrec l'été. Comme dans la société locale l'évocation de relations communes plus ou moins lointaines était l'aliment essentiel des conversations fort indigentes ce qui la ramenait à ce genre de phrases : "Comment, vous êtes Boispertuis par votre grand-mère, mais j'ignorais tout à fait cela! J'ai connu un Boispertuis à Berlin en 1908. Ah c'était votre cousin ! Quel homme charmant ! Le Kronprinz l'avait en haute estime, mais comment pouvais-je ignorer cette parenté, c'est extrêmement intéressant !" Ma grand-mère tout naturellement ne sachant comment établir un point de contact

dit :

"J'ai connu un Edmond Durand à Orléans à la fin du siècle dernier, c'était un jeune homme de grande valeur, Peut-être êtes-vous parents ?"

"Mais non répondit vivement Madame Durand, je vois de qui vous voulez parler, mais ce sont de faux Durand, nous ne sommes nullement parents".

Pendant plusieurs mois ma grand-mère répéta à qui voulait l'entendre : "Je savais qu'il y a de faux Montmorency de faux Clermont-Tonnerre mais je sais maintenant qu'il y a aussi de faux Durand".

S'il était donc entendu dans ce milieu qu'il fallait avoir un nom, il était entendu qu'en faire état était un acte du dernier mauvais goût. Je n'ai jamais entendu dans ma famille le mot "noble" et encore moins le mot "aristocrate", c'est au collègue qu'on ne fit remarquer cette particularité et quand je m'en confiais à mon grand-père, un peu inquiet, comme un jeune juif qui s'aperçoit que les autres ne sont pas circoncis, de cette particule dont on m'avait fait prendre conscience et qui allait me suivre toute ma vie comme un appendice anormal, il me dit en riant : "Ce sont de vieilles histoires, comme les contes de fées, il n'y a plus de nobles comme il n'y a plus de fées, sinon dans les contes."

Anselme rompait donc délibérément les usages et parlait de "ce vieux nom" comme l'aurait fait un concierge ou un agrégé d'histoire. Tout par la suite devait ne le montrer atteint d'un conservatisme petit bourgeois effrayant. Il ne pouvait plus évoquer une défaite de notre pays remonta t'elle aux Carolingiens sans verser des larmes et quand on parlait devant lui d'une victoire, il se mettait presque au garde à vous.

"Michel doit avoir faim, Interrompt Sophie en découvrant des dents blanches qui devaient mordre leurs aliments et la bouche d'un homme avec le même appétit carnassier. Passons à table mon oncle."

Anselme interrompit une période ébauchée et je pris place à la droite de Lucile en face de Sophie. La vieille Emilie qui approchait de soixante-quinze ans, avait servi mes grands-parents et vu naître mon père. nous servait. Elle semblait représenter maintenant tout le personnel de Flossinge. Elle y resterait jusqu'à sa mort, même si elle devait y mourir de faim. Elle s'était lentement appropriée tout l'univers qui l'entourait. Flossinge, et nous-même étions devenus sa chose qu'elle servait et tyrannisait tout à tour avec un égal entêtement.

La voix d'Anselme s'élevait à nouveau :

"Alors mon cher Michel, te voilà carabin. Curieuse vocation, mais on dit que c'est un métier qui nourrit bien son homme, et par les temps qui courent cela compte. La terre vois-tu ne paye plus le mal qu'on se donne. Les fermiers sont devenus aussi voleurs que les citadins. Le fisc dévore les maigres revenus qu'ils nous laissent. Tout le monde va à la ville. C'est très beau mais avec quoi mangera t'on bientôt dans les villes quand la campagne sera déserte ? Ah ! Je les attends, tous ces beaux Messieurs, quand ils crèveront de faim, car ils crèveront tous de faim".

Il eut un rire aigu comme si cette perspective le remplissait d'une joie amère. Il me servit une large rasade de vin et se servit avec la même abondance. Le vin de Flossinge était haut en couleurs mais il avait toujours un goût acide comme un baiser d'écolière, aux lèvres encore tachées d'encre, ainsi qu'une âpreté de prunelles sauvages. Grand-père avait tout essayé, les ferments de vin de Bordeaux, l'hybridation des cépages, le changement des cuves, le vin de Flossinge se refusait à ressembler à un produit honnêtement commercial. Je le bus avec recueillement. Anselme le but goulûment comme un setter après la chasse lape la première flaque d'eau.

"Ne vous estimez pas trop malheureux dit Sophie, j'avais mille hectares de terres baignées par les eaux grises de l'Oder, des landes, des moutons, des chevaux. Le Seigneur m'avait tout donné, il avait fort bien fait, il m'a tout repris, il a fort mal agi. Bénies soient les absurdités du Seigneur." Sophie eut un petit rire et mordit vigoureusement dans une cuisse de poulet. Elle semblait avoir pour son proche passé une indifférence un peu rageuse car on la sentait profondément attachée aux biens terrestres, mais aussi dédaigneuse, comme s'il eut été malséant de regretter ses mille hectares.

Anselme ne mit à parler de mes études voulant savoir s'il y avait toujours des batailles de viande humaine dans les amphithéâtres et si les étudiants assistaient aux consultations dans les services de gynécologie. J'ai toujours remarqué que ce qui retenait l'attention d'un certain public dans les études médicales est qu'on y joue avec des cadavres et qu'on regarde des femmes se déshabiller. Ce sont là deux éléments qui leur donnent leur prestige et les différencient des études d'agronomie ou d'électricité. Sans doute est-ce là le reflet de l'obsession de la mort et de l'amour et la familiarité avec ces mystères exerce-t-elle une certaine fascination. C'est une

étrange illusion, car si cette familiarité fait perdre à ces mystères leur aspect redoutable, elle ne fait guère qu'éloigner l'être de leur compréhension profonde. Anselme s'attachait à ces détails comme si mes études s'y résumaient. Je retrouvais cette double fascination de la mort et de l'amour que j'avais connue chez lui des années auparavant, mais si ces thèmes n'avaient pas varié, la façon de les aborder n'était plus du même homme. Je n'avais Jamais considéré Anselme au temps de sa splendeur comme un homme intelligent, mais il arrivait à se situer autrefois grâce à son éducation et à ses réflexes conditionnés au-delà de l'intelligence. C'est d'ailleurs chose fréquente chez les gens de son milieu. Le raffinement des manières, la sobriété du ton et de l'expression, l'aisance que donne une connaissance parfaite des usages dans toutes les situations, toutes ces façons d'honnête homme qu'il avait sucées en même temps que le lait, celaient sa médiocrité comme une armure à la visière baissée. Il savait fort bien se taire quand le sujet était dangereux et dissimuler son ignorance sous un air de profondeur narquoise. Son audace souvent folle le paraît d'un attrait héroïque et peu d'êtres y étaient insensibles. Tout cet appareil s'était dissous dans la vie. Il apparaissait maintenant comme le mutilé dont on ignore quelles complexes orthopédies lui permettent d'avoir les gestes de l'homme normal et qui vient un jour se dévêtir devant vous.

Perdu dans mes réflexions j'entendais à peine un brouillard de paroles.

"Tu fais bien d'en profiter, toutes ces gaillardises n'ont qu'un temps ; ensuite tu deviendras, un bon petit médecin (pourquoi bon et petit me disais-je ? Il dirait de même "un bon petit groom". voyant dans un médecin un homme soigné, un peu servile, qui vous rend des services intimes comme un coiffeur). Tu devrais venir t'installer ici, ils gagnent tous un argent fou. (En fait des deux médecins de Vieltrec l'un crevait de faim, l'autre était un gros propriétaire terrien qui n'avait pas besoin de sa clientèle pour bien vivre). Je lui répondis que j'étais attiré par la chirurgie et qu'à Vieltrec la carrière d'un chirurgien n'était pas concevable

"Ah ! Tu veux être chirurgien, s'écria-t'il et il leva sa main au-dessus de la table, la fixant comme à travers un point de mire."Ce qu'il faut c'est une main. Tout est dans la main. Si tu as une main, tu seras un bon chirurgien".

Je faillis lui répondre que j'en avais deux, mais je me retins, lui devinant une irascibilité sans cesse au bord du seuil de détonation. Il ignorait tout de cette profession, mais il avait

déjà décidé que tout était dans la main, souverainement; et aurais-je eu trente années de métier, je ne l'en aurais pas fait démordre. Il m'aurait dit exactement sur le même ton, si je lui avais dit avoir l'intention de me consacrer à la course à pied : "du jarret, si tu as du jarret tu seras champion. Tout est dans le jarret." Je remarquai que sa main qu'il continuait à fixer mélancoliquement, comme s'elle avait été soudée dans cette attitude, tremblait légèrement dans la lumière de la pièce que le crépuscule avait tamisée. Je l'avais connu jadis grand buveur mais l'alcool laissait chez lui aussi peu de trace que l'eau rare sur la terre aride de Flossinge. Maintenant, il ne buvait que du vin, généreusement sans doute mais où il n'entrait guère d'alcool. Je m'indignais contre Lucile, qu'elle ait pu l'aimer, le choisir plutôt que moi oubliant qu'à cette époque, Anselme était autre et que je n'étais pas en lice. Pourquoi le presque adolescent d'alors était-il devenu ce quinquagénaire logorrhéique. Je me rappelais que mes cousines en parlaient à mon père à voix basse et je me jurais d'obtenir de Lucile quelques éclaircissements. Je doutais cependant un peu d'y parvenir.

Elle était calme, presque sereine l'écoutait avec une patience infinie ; elle avait pour lui des attentions d'amante, comme si elle voulait attester que rien ne s'était passé, que tout était comme au premier jour, quand ils roulaient vers l'Espagne dans leur voiture basse ou qu'ils recevaient à Paris dans des meubles de prix, vendant bois et prés pour que le champagne coule à flots.

"Emilie disait-elle de sa voix égale, faites la tasse de café de Monsieur très légère, il a mal dormi la nuit dernière." "Emilie vous enlèverez une couverture de notre lit, Monsieur étouffait hier soir." "Emilie n'enlevez pas les assiettes vous voyez bien que Monsieur n'a pas encore fini."

Anselme la laissait faire et dire sans même manifester de satisfaction particulière comme si tout cela lui était dû. Emilie apporta le café. La pendule de la salle, à manger sonna neuf heures. Elle aussi pensais-je a été réparée. En tendant l'oreille, j'entendis dans les pièces voisines les autres pendules dont le bruit se superposait à la sonnerie de celle de la salle à manger. Ce synchronisme des pendules à Flossinge avait quelque chose d'étrange. Quelques instants après qu'elles se soient tues un réveil en forme de temple grec qui se trouvait également dans la salle à manger fit entendre à son tour son petit timbre aigret. Anselme, comme frappé par une calamité soudaine se

leva brusquement de son siège et s'approcha du réveil. Il avança l'aiguille de quelques minutes il le fit avec un soin infini se plaçant exactement en face du réveil, clignant de l'œil, afin que son œil, l'aiguille et la graduation soient sur la même ligne. Il revint enfin s'asseoir mais semblait extraordinairement contrarié.

"Je ne comprends pas dit-il à Lucile, l'horloger est encore venu il y a trois jours régler ce réveil et il varie toujours de cinq minutes par vingt-quatre heures.

"Pourquoi paraîssez-vous donc tant tenir à ce qu'il ne varie pas demanda Sophie" ?

"Je ne sais pas dit-il, mais je ne puis supporter que toutes ces pendules ne sonnent pas en même temps. Lorsque le carillon de l'une d'elles retentit isolément, c'est comme si j'entendais des ongles crisser sur de la pierre, cela me met hors de moi."

"Et si vous les laissiez arrêtées, comme elles l'étaient avant" lui suggérais-je ?

"Comment dit-il, songe à toute la peine que j'ai, prise pour les faire réparer. Certaines ont de très vieux mécanismes, qui déroutaient les horlogers et dont les pièces essentielles manquaient. Il a fallu en faire venir certaines de Suède, d'autres d'Allemagne, jamais je ne pourrais me résoudre à les arrêter.

Le reste de la soirée fut assez morne. Lucile me parla de nos relations d'antan, les enfants avec qui nous allions pêcher les écrevisses étaient devenus des hommes et des femmes, la génération de mes grands-parents était à peu près complètement éteinte. Il avait suffi de quelques années pour souffler, comme des chandelles à bout de course, la vie de ces hommes et de ces femmes à cheveux gris ou blancs, qui ne me semblaient pourtant pas des ancêtres et dont je n'avais pas imaginé que mêlés de tout temps à ma vie, ils cesseraient un jour de la côtoyer. La génération de mes parents s'installait dans le rôle d'aïeul, la génération d'Anselme, privée de ce rempart reconfortant qu'établissait entre la mort et vous la présence d'une génération n'allait pas tarder à devenir les chandelles à la lumière tremblotante qu'un souffle de vent effraie. Quant à nous nous étions devenus des adultes. Il semble parfois que pendant des années, le temps s'arrête de couler. Parents, aïeux et enfants gardent une place immuable, puis d'un seul coup un déclic retentit, une génération s'efface dans la nuit, une autre apparaît, celles qui restent montent

chacune d'un degré et de nouvelles positions s'établissent immuables jusqu'au prochain déclic.

Lucile me racontait cela d'une voix douce et un peu amère. "Au prochain déclic, pensais-je, c'est nous qui serons les aïeux. Nous n'allons quand même pas attendre d'être devenus des ancêtres pour dissiper ce malentendu. Il ne restera alors que le regret de ce qui aurait pu être, après avoir épuisé le regret de ce qui n'était pas. Lucile que j'aime comme au premier jour allons demain quand le soleil sera haut, nous étendre près de la piscine où l'eau à l'odeur du fenouil, restons-y tant que durera le jour comme au premier moment, ma tête sur vos cheveux dénoués nous avons perdu un temps immense mais il nous reste encore des années où le corps peut désirer, la bouche se joindre à une autre bouche et même si nous n'avons plus la fièvre de l'adolescence, si nous pouvons rester quelques heures sans nous voir et ne pas en mourir, il nous reste cet apaisement de nous retrouver, non pas pleins de l'acide sève des fruits verts, mais au milieu de notre épanouissement. Allons mordre les poires du verger, courons ensemble encore pieds nus sur les chaumes. Nous sommes nées sous des astres confluents j'aspire à vous comme la terre de Flossinge, ce soir à la douceur de l'eau, soyez mon bonheur d'homme. A quoi sert de lutter alors que mon destin est uni au vôtre comme le lierre au tronc ?" Pendant que ces mouvements m'agitaient, Lucile continuait de sa voix égale, à me parler des absents. Anselme ne promenait nerveusement, s'asseyait sur un fauteuil, puis sur un autre, se levait comme projeté par un ressort, regardait une pendule et ne rasseyait avec un soupir. Sophie fumait en silence des cigarettes anglaises et projetait à un rythme mécanique des bouffées de fumée bleue vers le plafond.

CHAPITRE III

. Onze heures sonnèrent. Aucune pendule n'était cette fois en discordance et nous nous séparâmes. Dans ma chambre, je retrouvais le même ordre méticuleux, chaque fois que dans la journée je déplaçais un objet, inlassablement, une main invisible le ramenait à sa place rationnelle

J'ouvris les volets pour faire entrer la fraîcheur de la nuit, je respirais longuement l'air frais. Je n'avais pas sommeil. Un croissant mince errait parmi des milliards d'étoile. L'air était sans souffle et sa fraîcheur était traversée de bouffées chaudes qui montaient de la terre. Elles apportaient l'odeur bonasse des hortensias dont je devinais sous ma fenêtre les fleurs énormes comme des choux et celle d'un pied de verveine peu capiteuse mais douce comme une caresse sur le front. Les feuilles de magnolias, sous le reflet des étoiles, luisaient comme des lames et les pétales blancs de leurs grandes fleurs se défaisaient un à un et tombaient en oscillant, irréels sous la lumière nocturne. bercé par la nuit, mon royaume était devant moi, cette terre sans humus dont j'avais gratté l'écorce sèche qui vite laissait apercevoir un sable jaunâtre et froid, parcouru de corridors et de cavernes, d'insectes grouillants d'une vie larvaire ou nymphale, que je serrais dans mes doigts. Plus loin encore, il y avait une argile compacte où mes ongles s'écorchaient, que n'habitaient plus la vie multiple et les métamorphoses et enfin le rocher, le granit gris qui venait parfois affleurer à la surface, cassant les socs des charrues et avec lequel était construite la massive demeure. Même si on devait détruire tous les papiers où était consignée la propriété des Flossinge, même si je ne devais jamais la revoir, comme Sophie son domaine, elle resterait me terre, la seule que j'aurais fouinée grattée, épiée pendant de longues heures. J'avais passé l'âge où on gratte le sol avec ses doigts pour attraper une taupe apeurée ou faire fuir des fourmis. D'aucun autre sol je ne scruterai maintenant l'épaisseur pour le rendre tout à fait mien. Dans les vignes et les bois dont je ne distinguais pas le détail, mais seulement l'alternance des zones sombres et claires dans la pénombre, je savais où chercher le

blaireau et le putois criard, où placer les furets, je savais l'âge des arbres et l'emplacement de leurs nouures. Dans les haies, je connaissais les figuiers stériles, et ceux où on pouvait s'arrêter au retour de la chasse pour cueillir les fruits confits par le soleil d'où sortait un latex laiteux. Je savais quels noyers avaient toujours des noix véreuses et je ne noircissais mes doigts qu'à celles qui étaient saines.

Seuls les hommes avaient changé mais les plantes et les bêtes se renouvelaient identiques à elles-mêmes. En ces lieux, j'étais toujours le même enfant, debout sous le soleil d'été ou sous l'orage auquel je m'offrais avec bonheur, sous les bourrasques d'automne qui faisaient voler les feuilles mortes dans mes cheveux. Je pouvais prédire le temps à la couleur des collines, la richesse des moissons en dépouillant l'efflorescence d'un arum sauvage. Le hurlement d'un chien m'avertissait du coucher et du lever des hommes et le vol lourd d'un milan sur une ferme m'annonçait un malheur imminent qui appelait au dire d'Emilie, une soudaine conjuration. Une chaîne me retenait à ce pays quand ma vie s'écoulait loin de lui mais je ne pouvais tout à fait me résoudre à accepter cette captivité ni à la refuser. Maintenant qu'elle m'avait repris, je m'y livrais, lié, en retenant mon souffle, comme les chiens dans le chenil afin de ne pas troubler par un seul bruit étranger le royal silence de la nuit.

Je restai ainsi plusieurs heures à la fenêtre toute lumière éteinte afin de ne pas attirer les insectes. Les horloges de Flossinge sonnèrent minuit m'annonçant qu'un nouveau nyctémère avait glissé sur moi, mais aucun frisson sur les mares ou dans les prairies que la lumière lunaire rendait neigeuses n'annonça la naissance d'un jour nouveau. Chaque battement de mes artères, chaque cillement de mes paupières épuisait un moment de ma vie ; mon cœur avait dans sa réserve comptée un battement de moins ; mes yeux un obscurcissement. Chacun de mes gestes marquait un instant non renouvelable entre le début connu et la fin certaine, mais la terre se complaisait dans une immobilité millénaire, rien sur elle n'accusait l'instant qui passe et qui n'enlevait rien à son avenir inépuisable.

Une chauve-souris qui hésitait dans l'air frôla mon visage et quelques instants après j'entendis un bruit dans le corridor attendant à ma chambre, je pensais qu'on avait laissé la fenêtre ouverte et que un chiroptère se cognait aux murs. J'ouvris la porte et me trouvai nez à nez avec Anselme en pyjama qui, une

lampe de poche à la main, secouait le balancier d'une pendule. Il parut un peu ennuyé de me voir et me dit avec un ton de désolation :

"Elle n'a pas sonné minuit, je ne comprends pas ce qui se passe".

"Vous ne dormez donc pas, lui demandai-je ? »

"Non, je n'arrive plus à dormir ou à peine d'un sommeil de chat à travers lequel j'entends tous les bruits. L'été est le pire moment, la chaleur m'étouffe, c'est comme si j'avais une chape de plomb sur les épaules. Mon esprit travaille comme un moteur qui s'est emballé. Je pourrais écrire des livres avec tout ce qui me passe par la tête à ce moment si la rapidité avec laquelle défilent les idées me le permettait et quand j'arrive à m'endormir ce sont des rêves épuisants, des animaux étranges, des insectes avec des milliers de pattes. Si j'avais une grosse fortune, je la consacrerai à l'extermination des insectes, tant qu'il en restera un, je ne pourrai pas dormir, mais ce sont eux qui nous extermineront, songe qu'il y en a six cent mille espèces, même un entomologiste ne saurait les connaître toutes".

"Mais vous aviez un sommeil remarquable autrefois, dis-je surpris. Je me rappelais qu'Anselme se vantait de dormir d'un sommeil si profond qu'il ne bougeait pas d'un centimètre au cours de celui-ci et, pour nous le prouver à l'époque où il aimait jouer avec la mort, il faisait sa sieste sur une saillie de pierre qui n'avait pas plus de trente centimètres de large qui dominait d'une dizaine de mètres la porte d'entrée de Flossinge.

"Oui, dit-il, au Sahara, je dormais à même le sol, roulé dans une couverture et je ne sentais ni la chaleur ni le froid."

"Qu'est-il donc arrivé ?"

"Mais rien, répondit-il brusquement. J'ai perdu le sommeil, c'est tout".

Il s'arrêta, un instant et jeta, un regard à la pendule.

"Si au moins j'arrivais à régler ces sonneries, soupira-t-il, et il eut un geste désespéré, puis serrant contre lui sa lampe de poche allumée alors qu'il lui suffisait d'appuyer sur l'interrupteur, Il fit demi-tour et disparut dans l'obscurité du couloir.

Je rentrai dans ma chambre un peu perplexe. Un instant j'avais cru qu'il allait ne livrer, mais il s'était subitement dérobé.

Pourtant, il avait une très nette difficulté à conclure une conversation. Parlant toujours à quelques centimètres de votre

visage, il n'arrivait pas à s'en éloigner, comme s'il était englué à son interlocuteur. On le sentait à la fois plein de méfiance et pourtant brûlant de se confier. Aussi, divisée entre ces deux attitudes, sa conversation était-elle faite de phrases sans suite dans lesquelles revenaient perpétuellement les mêmes mots, comme revient perpétuellement un tic sur un visage. Je me couchais en me demandant qu'elle était la signification de ses rêves. Les traités de pathologie où il était question de cauchemar zoopsiques ne parlaient pas des insectes. J'avais d'ailleurs déjà remarqué que les cas exposés dans ces traités étaient toujours lumineux, équilibrés, rationnels, bref entièrement satisfaisant pour l'esprit, mais ils se rencontraient malheureusement rarement dans la vie. Ceux qui s'y rencontraient par contre étaient touffus, irrationnels, et se refusaient à entrer dans les catégories droites comme des avenues aux arbres bien élagués, établies par des maîtres séparés du malade par une nuée de disciples, prompts à remodeler la maladie de celui-ci afin de la faire entrer dans le domaine raisonnable qui autorise les communications brillantes. Le résultat était que seuls les cas clairs et simples étaient analysés à l'infini. Cela me rappelait les textes choisis que nous étudions au lycée. Les phrases à la signification évidente étaient toujours abondamment commentées mais l'exégète de service devenait, dès qu'on tombait dans les difficultés réelles, d'une discrétion infinie. Je m'endormis sur ces pensées.

J'avais fermé les volets, mais comme chaque nuit les pics-verts s'acharnaient dessus avec un bruit de mitrailleuse y laissant des trous grands comme la paume d'une main, je m'y étais accoutumé, ce fut la lumière du matin qui me réveilla. Un air encore frais entrait par les trous des volets, mais déjà le soleil commençait à chauffer les rebords des fenêtres annonçant une journée chaude. Je les ouvris débusquant quelques lézards qui se chauffaient et qui dégringolèrent le mur comme une cascade, et fus ébloui par le scintillement du ciel. Le soleil rajeuni et lavé par la nuit montait entre deux bandes parallèles de nuages qu'il achevait de dissoudre et qui au-delà d'elles donnaient au ciel un bleu très tendre et presque mauve. Il venait de surgir derrière la montagne noire qu'il éclairait de ses flammes obliques, révélant des gorges et des vallées qui donnaient au paysage un relief inaccoutumé. La montagne n'était plus le mur lisse et plat que j'avais l'habitude de voir, mais un univers profond dont l'éclairage révélait les contours.

Je découvrais maintenant que ces deux pics que j'avais toujours imaginés collés comme des montagnes découpées dans du carton, étaient loin l'un derrière l'autre, qu'entre eux une haute vallée étendait ses forêts, ses prairies et ses torrents, abritait la vie et la paix secrète d'un univers au-dessus de l'univers des hommes. J'y imaginais une race étrange, vêtue de peaux, se nourrissant de lait, avec des femmes aux cheveux soyeux et doux comme des fourrures, aimées selon la transhumance dans les pâtures d'herbes hautes, ou sur les rochers que les eaux vives descendaient comme des marches au milieu du bêlement des bêtes et des plaintes du torrent. J'avais une irrésistible envie d'y partir et d'y vivre selon les désirs de mon corps dans le piétinement des troupeaux, mais le soleil passant derrière les nuages fut gommé subitement de l'horizon et la vallée haute, ses bois et ses troupeaux errants, disparurent dans l'instant même où fléchissait la lumière.

J'avais faim et sortis de ma chambre. Je ne trouvai personne dans la salle à manger, sans doute prenait-on maintenant la petit déjeuner à la cuisine à la suite de la réduction du personnel à la seule Emilie. Dans la cuisine de Flossinge qui tenait la moitié du rez-de-chaussée de la maison, un régiment aurait pu prendre place autour de la table en fer à cheval. Sur le banc de bois rugueux qui la contournait, je vis à l'autre bout de la pièce une forme toute rose et blanche dans des vêtements vaporeux où tout n'était que profusion de chair nacrée et de dentelle immaculée. De cette mousse blanche et capiteuse émergeait comme une fleur la tête blonde de Sophie. Elle était assise à l'extrémité du banc qui rentrait dans le manteau de la cheminée et éparpillait la braise pour faire griller du pain. La braise était d'un rouge ardent, le pain noircissait rapidement et Sophie comme une corolle blanche s'inclinait sur le tout. Je n'avais jamais vu dans Flossinge matinal un aussi gracieux tableau et je baisais la joue parfumée qu'elle ne tendit sans détourner ses yeux de la braise. J'étais heureux de la trouver là, renouvelant pour moi un décor que je croyais immuable ; je m'assis à côté d'elle, nous avions tous deux vingt ans, nos corps étaient frais dans le matin léger et frileux; pour la première fois depuis mon arrivée j'oubliai le sortilège qui semblait peser sur Flossinge.

Nous avons des miches de pain rondes et craquantes qui donnaient de larges tranches. Enfant, je descendais souvent subrepticement à la cuisine pour les faire griller et les manger pleines de beurre fondant. Je devais en principe manger à la

salle à manger, mais les tartines y arrivaient refroidies et sèches au lieu d'être moelleuses, les pores de la mie tout imbibés de beurre à demi fondu. Grand-mère les mangeait ainsi, dures, les faisant craquer comme des cailloux, avec du thé, sans doute parce que cela faisait anglais et que tout ce qui était anglais n'était pas discutable, car dans son esprit, il ne vivait dans ce pays que des gentlemen pleins de distinction. Elle pensait de même que tous les Italiens étaient maçons et tous les Espagnols ouvriers agricoles. Elle connaissait cependant, chez les Espagnols des gens très remarquables, comme les Medina-Celi qui étaient nos voisins l'été sur la côte basque, mais alors ils avaient toujours le genre anglais. Mais si je n'avais pas d'avis sur les Anglais, j'avais horreur du thé, aussi ces acomptes sur les braises de la cheminée avaient pour moi une saveur d'autant plus grande qu'ils faisaient partie des choses interdites. J'avais depuis longtemps oublié cette odeur de beurre chaud et de pain rôti sur la braise. Les gestes de Sophie ébranlaient dans ma mémoire ces zones subconscientes où sont concentrés les souvenirs.

La cuisine alors bourdonnait comme une ruche. Il y avait en plus d'Emilie, une cuisinière, un valet de chambre et deux journaliers qui prenaient leur petit déjeuner sur la grande table, petit déjeuner à base de vin rouge, d'œufs au plat avec du jambon et du fromage, le couteau à cran d'arrêt ouvert dans la main. Ces couteaux à lame effilée et à manche de corne m'impressionnaient particulièrement. Le père Soum, un des journaliers m'avait dit qu'ils étaient interdits et que si la police en trouvait un dans ses poches "son compte était bon". Aussi avaient-ils acquis dans mon âme d'enfant un prestige d'arme mortelle. Pour ajouter encore aux délices interdites je saupoudrais ma tartine de chocolat en poudre, propriété personnelle d'Emilie, qui n'aimant pas le thé en avait toujours un stock sur une étagère. Elle avait ainsi toute une série de provisions personnelles rangées soigneusement à l'écart des nôtres considérant notre alimentation comme tout à fait indigne d'elle et presque bonne pour des porcs. Ce snobisme alimentaire assez curieux pour quelqu'un qui, élevé dans une forme pauvre au siècle dernier, avait été habitué à une nourriture rare et primitive, était une de ses revanches inconscientes contre son état de domesticité, dont par ailleurs elle s'accommodait fort bien.

Devant moi sur une étagère, je vis la grande boîte carrée et sans même réfléchir, repris par mes habitudes d'enfant, m'en

saisis et saupoudrais la tartine que me tendait Sophie. A son air étonné, je pris soudainement conscience de mon geste et du chemin qu'avait suivi ma pensée. Il me sembla entendre comme autrefois les pas traînants d'Emilie se dirigeant vers la cuisine et je rangeais précipitamment la boîte.

Sophie se mit à rire. "Laissez-moi essayer", dit-elle, et elle saupoudra également sa tartine.

C'était presque aussi bon qu'autrefois et le chocolat ourlait maintenant la lèvre supérieure de Sophie. J'essuyai prestement sa bouche dans laquelle j'avais envie de mordra comme dans un fruit velouteux.

"Si Emilie vous avait surprise ! »...

"Elle me fait peur dit Sophie, plus qu'un régiment de soldats russes. En parlant de moi au métayer elle dit l'albochesse de madame" tout comme si on était en 70. Heureusement que je suis aussi Flossinge sans quoi elle aurait déjà mis le feu à mon lit et comme j'ai le sommeil profond..."

Une pomme de pin éclata dans le foyer. Des braises légères volèrent dans le manteau de la cheminée et retombèrent sur les cheveux de Sophie qui fut auréolée de flammes. J'enlevai rapidement les braises de ses cheveux blonds, et éteignis quelques flammèches en pressant dans mes mains cette chevelure à l'odeur de moisson odorante.

Avec Sophie, je me sentais libre et heureux, peut être parce que d'emblée nous nous étions placés sur un plan de complicité fraternelle. Elle était plus régulièrement belle que Lucile, d'une beauté sculpturale digne d'escorter en tunique courte au milieu des vierges d'Athènes le char de la déesse aux yeux pers.

Devant elle je n'éprouvais pas ce trouble écrasant que je ressentais maintenant devant Lucile. Il me semblait que je l'avais toujours connue, qu'enfant j'avais joué avec elle dans les prairies de Flossinge, en lui tirant les cheveux. Elle était avec moi d'une impudeur familière et germanique étendant vers le feu ses jambes nues sous son déshabillé mousseux, jambes fines, racées comme celles d'un animal de sang et dont la peau luisait doucement, comme des perles. Mais elle ne jouait nullement le jeu de la séduction, on voyait qu'elle aimait la nudité des corps libres de l'entrave des vêtements

Elle me parla de son enfance prussienne et du cauchemar qui l'avait suivie. À l'arrivée de Russes, son père était mort dans les ruines du château. Elle s'était retrouvée seule au milieu des troupes de choc qui précédaient la grande vague de l'armée rouge, toute l'écume de la société soviétique qu'on avait

renvoyée se racheter en des lieux d'où elle avait peu de chance de revenir.

"Au début me dit-elle, sans que sa voix trahisse d'émotion, nous étions violées trois ou quatre fois par jour quand je dis violées c'est une façon de parler, car, si j'ai résisté les premières fois, j'ai vite compris que cela ne servait à rien et prolongeait la chose. Au début c'était franchement désagréable, surtout quand la partenaire un peu sadique agrémentait la séance. Il n'était pas question de refuser quoi que ce soit, les mitraillettes partaient toutes seules. Après, je me suis habituée, on acquiert vite des gestes semi-professionnels et une expérience qui vous donne presque une certaine autorité sur le partenaire à ce moment-là. L'essentiel est d'arriver à diriger son plaisir à votre guise et d'amener le bourreau à devenir le demandeur, mais on n'apprenait pas ces choses-là aux jeunes filles du monde dans les collèges de Berlin. Ensuite nous eûmes des troupes russes plus convenables, je montai d'un degré car je plus aux officiers. Posséder la fille d'un marquis semblait être le bonheur suprême pour un officier soviétique. Je m'accommodai de cette situation bien que n'ayant pas précédemment envisagé la société socialiste nous cet angle. Ma situation changea du tout au tout. Je n'avais plus que des guenilles, mais pour les officiers, il fallait du beau linge. Ils se chargèrent de m'en procurer. Comme il y avait beaucoup d'officiers et peu de filles de marquis, la loi de l'offre et de la demande joua, j'étais un de ces biens de consommation non prévus par l'économie marxiste. Je parvins même à une certaine liberté de choix. Cela me permit d'avoir parfois des relations agréables compte tenu de ma situation. Un de ces officiers était un fils d'aristocrate qui m'avoua en secret une certaine nostalgie des splendeurs passées. Je sus m'en faire un ami dévoué et grâce à lui je pus passer la ligne de démarcation et rejoindre les Américains. J'avais une tante à Salzburg et je gagnai l'Autriche. J'y passai quelques mois tristes, ma tante avait été ruinée et le pays connaissait la misère qui suit les guerres : peu de vêtements, peu de travail, une nourriture médiocre. J'errais sur les rives de la Salsach et dans le parc des Capucines; j'allais skier sur les pentes du Gaisberg avec des skis d'emprunt. C'est là que je rencontrai un frère de Lucile et que nous nous découvrîmes une parenté commune. La France m'attirait, c'était le pays de mes ancêtres, je parlais parfaitement sa langue. Je savais que jamais plus je ne

reverrais mes terres livrées à des paysans polonais. Tout en Allemagne me rappellerait toujours ce qui n'était plus, un ordre social peut être discutable mais dans lequel j'avais été nourrie pour jouer un certain rôle. Il me faudrait travailler obscurément et je ne connaissais d'autre métier que celui que m'avaient appris mes amis russes et dans lequel je n'envisageais pas de faire carrière. Sans cesse, je retrouverai de riches parents qui dans l'Ouest avaient conservé leurs domaines, reconstruit leurs usines ; ce serait pour moi une perpétuelle humiliation. Pour ne pas être gênée, par ce passé, il me fallait larguer toutes les amarres ne plus risquer d'être mise en contact avec lui, de faire en face de qui que ce soit figure de déchue

Aussi est-ce avec plaisir que j'acceptai l'invitation de Lucile. Ce séjour à Flossinge me permettait de prendre un contact sans heurt avec la France, de me faire quelques relations. J'ai bien fait puisque Lucile m'a reçue comme une sœur "Et ensuite lui demandai-je ?

"Ensuite, nach Paris, naturellement ; l'Allemande a disparu. Il n'y aura plus dans la capitale qu'une petite provinciale fraîchement arrivée de Flossinge.

Elle appuya sa tête contre la cheminée et sourit vaguement à la braise qui achevait de se consumer. Tout en elle était parfaitement équilibré et calme, mais c'était un calme animal qui peut à tout moment se transformer en un bond sur une proie. Je regrettais presque de me sentir si peu ému à côté d'elle, elle aurait été un sûr appui dans ma vie, elle devait être raisonnable impitoyablement, sans limite, sans complexe, sans faiblesse.

"Vous ne devez pas vous embarrasser beaucoup des détails dans la vie ?"

"Vous savez Michel, quand on est passé là où je suis passée, on mesure la vanité de beaucoup d'excellents principes. Quand je me suis retrouvée nue, sans argent, affamée, jouet dérisoire de quelques soudards, je me suis jurée que si je m'en sortais, jamais plus cela ne m'arriverait, que j'aurais toujours un toit sur ma tête, de l'argent dans mon compte, des armoires pleines, que je ne serais plus dans les mains des hommes comme un animal de somme, que c'est moi qui choisirai désormais et que s'il fallait souffrir, ce n'est pas moi qui souffrirais. Je sors à peine de ce mauvais passage, mais quand je vivrais mille ans, je n'aurais jamais assez de bijoux, de luxe, d'hommages, pour l'oublier. Peut-être me trouvez-vous profondément asociale,

mais qu'avais-je fait à la société pour qu'elle me traite ainsi ? J'étais une enfant qui aimait son père, sa mère et ses jouets, je me moquais bien d'Hitler et des armées qu'il avait jetées vers l'Est. Quant à mon père, il estimait qu'il n'avait de compte à rendre qu'au Kaiser et à Dieu. Comme il n'y avait plus de Kaiser et qu'il arrangeait Dieu à sa façon fort accommodante, il ne gênait personne. J'ai failli devenir folle, moi qui ne supportais pas qu'on égorge un mouton.

Les règles du jeu social qui ont failli me broyer vous voudriez que je les observe encore ? J'ai payé assez cher mon expérience, mais maintenant j'arrangerai les règles du jeu. Je me bats pour moi et c'est la meilleurs des causes ; je suis sûre de ne jamais la trahir

Elle s'était animée et, dans sa véhémence elle buta deux ou trois fois sur les mots, le mot allemand venant avant le mot français. Elle s'en rendit compte et reprit d'une voix plus calme.

"Ne croyez pas que je sois insensible à tout. Ce serait m'ôter toute forme de bonheur alors que le bonheur est justement ce vers quoi je tends. Je crois à l'amitié d'un petit nombre d'êtres, ceux-là je veillerai sur eux comme sur la flamme précieuse de la dernière bougie une nuit de siège ; je crois au plaisir, je suis heureuse dans mon corps, heureuse d'étirer mes membres au soleil. J'ai peut-être eu tort de revenir sur ce passé, mais Lucile et vous, êtes maintenant toute ma famille, vous avez le droit de savoir qui je suis.

" Et Anselme ?"

"Anselme ?" Elle éclata de rire. Elle allait parler quand la porte de la cuisine s'ouvrit livrant passage à Lucile. Elle était vêtue d'un tailleur gris un peu sévère, ses traits étaient tirés, mais son visage avait toujours cette grâce infinie qui faisait battre mon cœur plus vite. Elle nous vit l'un contre l'autre sur le banc dans le désordre de nos tenues matinales elle, stricte comme si elle sortait d'une douche glacée ; elle s'approcha de nous.

"Me laisserez-vous une place ? demanda t'elle presque timidement."

CHAPITRE IV

La route devenait étroite et commençait à monter en serpentant. Lucile s'engagea dans la pente d'un pas égal ; je dus presser un peu le mien pour rester à sa hauteur. Nous avons décidé de monter tous les deux au Lavandou, colline assez aiguë couverte de lavande et de genêts d'Espagne, proche de Flossinge et d'où on avait une vue magnifique sur les environs. L'air était chaud mais déjà pénétré de ce léger frémissement qui annonce la fin du jour. Les prés viraient au vert sombre, le chemin étroit et caillouteux prenait une teinte rousse et le ciel était bleu foncé doucement lumineux et doux comme un velours. Tous les bruits prenaient dans le soir montant une résonance nouvelle à la fois tendre et déchirante, l'aboïement des chiens, le grincement lointain d'une charrette, le bruit d'une chaîne dans un puits et le gémissement d'une femme qui remontait l'eau en s'arc-boutant.

Dans les fermes, les troupeaux rentraient à l'étable et dans les seaux en métal on entendait le jaillissement rythmé du lait. Nous dépassâmes les dernières fermes habitées. La route devenait de plus en plus étroite, la pente plus dure. Les cailloux et le chiendent remplaçaient l'herbe. On voyait encore, au modélement de la pente que ces terres avaient été cultivées en terrasses mais les gens s'étaient lassés d'y arracher à grand peine une maigre subsistance. La lavande et le chardon croissaient autour de quelques vieux cèpes de vignes revenus à l'état sauvage. Les fermes que nous dépassions étaient abandonnées depuis longtemps. Des ronces épaisses croissaient le long des murs obstruant portes et fenêtres. On devinait quelques instruments sous une épaisse couche de mousse : une charrue rouillée, un rouleau de pierre pour écraser le grain.

"Dans les confins marocains où nous étions avant la guerre, me dit Lucile, les berbères cultivaient une terre encore plus desséchée et pauvre. Le blé n'y poussait pas, une qualité d'orge très médiocre montrait de loin en loin un épi. Avec leurs mains, avec des charrues romaines, les hommes s'épuisaient sur cette terre"

"Quel intérêt voyez-vous à la chose ? Le dixième de ces hommes sur une terre fertile aurait eu un résultat meilleur".

"Peut-être dit-elle, mais ces efforts stériles, je ne peux m'empêcher de les aimer. On s'attache à une besogne absurde plus qu'à une tâche commune. Je n'aime pas les actions rentables, les prêts qui portent intérêt, les récoltes assurées. C'est quand je pense que rien ne poussera que j'ai envie de semer."

"Pourquoi" lui demandai-je ?

"Quand j'étais enfant et qu'on me demandait la raison d'un acte idiot, je répondais "j'ai fait ça pour voir". J'aimerais courir sur un sol stérile une chance "pour voir" pour donner une possibilité à une forme de vie qui ne devrait rien au raisonnement des sages. Les enfants mettent le feu à une maison "pour voir". J'aimerais agir comme eux".

Nous montions toujours. Un tintement de cloche retentit dans l'air, nous arrivions à l'église de cette paroisse sans âme et sans feu. Un vieux sacristain y vivait encore qui, matin et soir, pour lui tout seul, sonnait l'angélus. Pendu à ses cordes usées, dans le calme émouvant du soir, quand sonnaient les clochers de Flossinge, de Vieltrec, de Greissagel, il répondait à ses frères les hommes, vigie solitaire, vestige de la vie humaine sur cette colline de lavande, il sonnait à toute volée. Il sonnait pour les jours à venir, proches, où aucune cloche ne répondrait à celles de la vallée et où la colline comme une planète désertée, entrerait dans l'éternité minérale du silence.

Il sortit de l'église comme nous arrivions à la hauteur de celle-ci. Il portait une blouse noire s'arrêtant aux genoux comme en portent encore dans nos régions les vieux maquignons. Je l'avais toujours vu aussi vieux, aussi usé que les cordes de son église. Il était le type parfait de ces gens dont j'ai connu quelques exemplaires ; dès vos plus jeunes ans ils ont franchi l'extrême seuil de la vieillesse, mais ils s'installent dans cet état comme dans l'éternité et de lustre en lustre vous les retrouvez en regagnant le pays, toujours branlants, mais toujours là comme les bornes du chemin.

Le sacristain semblait maintenant non seulement très vieux mais usé par les ans, comme ces cailloux au bord des plages que la mer a polis pendant des millénaires jusqu'à les rendre translucides. Ce polissage avait même usé les rides de sa peau et il était lisse comme un nourrisson. A chaque pas on ne savait s'il allait tomber sur le sol ou être aspiré, par un courant

d'air. À travers lui on voyait sa vie prête à quitter son corps semblable à ces dernières feuilles recroquevillées que les vents de novembre ont oubliées dans les grands arbres, mais qu'ils reviennent cependant, jour après jour pousser un petit peu vers leur chute.

Il leva la main quand il nous vit ; elle était mince, longue et irréelle.

"Je suis content de vous voir, nous dit-il, il y a longtemps que je ne parle plus à personne. L'épicier de Vieltrec une fois par mois me porte le peu de choses dont j'ai besoin mais l'épicier n'est pas un homme à qui on puisse parler d'autre chose que d'épicerie.

Il s'arrêta un instant. Lucile le regardait avec une certaine inquiétude. Je remarquai alors que ses yeux étaient très bleus, mais d'un bleu impalpable presque un reflet de bleu.

"Je suis content que ce soit vous, nous dit-il, chaque jour je m'économise un peu plus, je supprime un geste dont je découvre qu'il n'est pas indispensable. Depuis des années je retranche petit à petit de moi nombre d'attitudes des vivants afin de durer pour l'essentiel, afin que cette cloche résonne un mois, une semaine ou même seulement un jour de plus. Cela doit vous paraître une idée fixe, mais chaque jour où j'arrive à ne traîner dans le clocher et à tirer les cordes, je ne sens plein d'un inépuisable bonheur."

"Ici, - d'un geste, il montrait les maisons et le cimetière - il y a eu des hommes pendant des siècles. Ils se sont levés et couchés au son de cette cloche, tant que je suis là il me semble que rien n'est changé. L'âme du village frémit dans mes mains, la musique des cloches berce les morts comme elle a bercé les vivants." Il s'arrêta, épuisé d'avoir parlé aussi longtemps, s'assit sur une borne et nous regarda avec une extraordinaire anxiété. "Madame continua t'il, je vais vous paraître un peu ridicule mais je vous en supplie ne refusez pas, si je sais que vous acceptez, je mourrai content."

"Que voulez-vous," demanda Lucile ?

"Pendant presque un siècle, j'aurai bercé le travail et le sommeil de tous ces gens qui dorment là et que j'ai connus, maintenant encore je vis avec eux. Quand je vais m'asseoir là-bas au bord du puits, je ferme les yeux et je vois la procession des femmes du village qui viennent chercher l'eau, certaines sont mortes depuis cinquante ans et plus, mais tous les jours je revois leurs gestes leurs querelles, leurs amours ; je leur réponds les mêmes phrases qu'autrefois. Je voudrais pouvoir

rester là jusqu'à la fin des temps car tant que je suis là ce village n'est pas mort et ses habitants continuent à vivre à travers moi. Mais ils mourront tous à tout jamais avec moi. Nul ne saura leur histoire, la forme de leurs traits, le son de leur voix, ils auront regagné l'absolu néant. Or bientôt je ne m'assiérai plus à côté de ce puits, car je ne passerai pas cet hiver. Personne ne sonnera l'angélus, et ayant bercé les vivants et les morts je serai le seul dans ce cimetière qui n'aura jamais eu droit qu'au silence. Je sais qu'il y a des villes où pour faire l'économie d'un sacristain on a enregistré le son des cloches et où l'angélus est ainsi diffusé à heures régulières. Je voudrais avant de mourir faire enregistrer le son de mes cloches et faire installer dans l'église un dispositif pour qu'elles sonnent chaque jour. Ne vous inquiétez pas dit-il vite, comme s'il nous voyait faire un geste. J'ai de l'argent. J'avais gardé des louis d'or pour parer à l'imprévu, il y en a largement assez, mais je voudrais que vous alliez en ville commander le dispositif et ramener le marchand pour m'enregistrer. Ensuite quand je serai mort vous veillerez sur le mécanisme et vous le ferez réparer si besoin est."

Il tira, un mouchoir de sa poche et la passa sur son front satiné : "Ainsi je continuerai, mes cloches entraînés par moi, sonneront l'angélus pour les garçons et les filles du village et pour moi. Un sourire illumina sa face. "Je sais bien que ce ne sera pas éternel, mais ce sera déjà ça, de gagné et peut-être que vos enfants voudront bien continuer."

Nous l'accompagnâmes jusqu'à sa maison. Les murs étaient envahis par les ronces et il avait à travers elles frayé un passage tout menu, à sa taille, où nous eûmes de la peine à nous glisser. Il témoignait d'une agitation fébrile, voulut nous montrer les louis d'or et nous fit répéter dix fois notre promesse."

Nous reprîmes notre route vers le sommet, mais pendant longtemps le vent nous apporta à travers le chemin étroit le petit rire aigu, comme un grignotement de rongeur, du vieillard qui pensait au bon tour qu'il venait de jouer à la mort. Lucile le connaissait, il était centenaire. C'était le fils d'un notable du village dont le père s'était enrichi sous la révolution. Il avait fait des études secondaires car il lisait couramment le latin. Une fois celles-ci finies, il avait refusé l'avenir qu'envisageaient ses parents et était revenu vivre dans sa ferme. Il avait épousé une paysanne qui était morte depuis très longtemps et faisait le sacristain par amitié pour le curé qui ne

pouvait dans cette pauvre paroisse s'en payer un. Il avait ensuite assisté à l'agonie de son village, compté d'abord les feux qui s'éteignaient, puis ceux qui restaient allumés puis il n'avait plus rien eu à compter.

Lucile avait pris la chose très au sérieux et me demanda de m'en occuper après elle et d'y intéresser mes enfants. Je lui fis remarquer qu'elle n'était guère plus âgée que moi et qu'elle pouvait parfaitement avoir des enfants. Elle me regarda sans me répondre avec un haussement d'épaule

Le bord intérieur du disque solaire entamait l'horizon au moment de notre arrivée au sommet. Embrassé par la lumière du couchant un pays immense était à nos pieds. Le soir donnait à la terre des couleurs idylliques et ces vallons qui déroulaient leurs plis sous nos regards, coupés de forêts, de fleuves et de brumes légères, semblaient la terre promise, la terre de miel et de lait que contemplaient les hébreux de haut du Sinai. La lavande couvrait le sol rocailleux du sommet. La vue était saturée de la teinte bleue de ses fleurs, l'odorat de son parfum. Lucile s'était accoudée à une pierre surmontée d'une croix brisée et où on voyait encore une date. Elle regardait en silence le paysage connu. Je sentais qu'il fallait la prendre dans mes bras, délier dans le crépuscule ami ces nœuds que mille malentendus avaient tissés entre nous. Nous nous étions aimés depuis le premier jour et sur les routes étrangères que nous avions suivies nous n'avions plus été, l'un sans l'autre que des corps sans âme;

J'hésitais cependant, non par timidité de novice, j'aurais saisi une créature de chair, je l'aurais plié sous mon désir comme une branche souple dont on cueille les fruits ; mais devant Lucile j'étais comme le chasseur tombant sur une proie sacrée. J'eus subitement envie de fuir dans ces vallées que je voyais à mes pieds, loin de Lucile, loin de ma peur, loin de mon désir. Je savais pourtant qu'elle m'aimait mais rien ne le prouvait, pas un geste, pas un mot, pas une larme vite séchée. Cette certitude était d'autant plus forte que rien ne la justifiait. Mais je savais aussi que Lucile était à l'affût d'elle-même, guettait ses paroles, surveillait ses actes, retenait ses gestes. Ce serait si bon de l'avoir devant moi enfin détendue entièrement femme par l'amour dans mes bras, heureuse de recevoir et de rendre. Comme il pesait lourd entre nous ce fantomatique Auselme !

Derrière les montagnes, le soleil aspiré par la terre venait de disparaître. Je ne me sentais pas la force de rompre même par

un mot l'unité de cet instant. J'épiais au moi le désir de la coucher sur la terre jaune, de la prendre quoi qu'elle fasse et peut-être d'allumer dans ses yeux cette flamme que j'avais rêvée d'y voir, Me disant qu'il était déraisonnable de ne pas profiter de cet instant, je fis un effort extrême, l'attirai dans mes bras et approchai ma bouche de la sienne. Elle me repoussa vivement, mais sans paraître marquer de surprise. Elle resta silencieuse.

"Michel, dit-elle, ton amitié est pour moi une des rares bonnes choses de ce monde. S'il me fallait y renoncer et ne plus te voir j'en souffrirais trop pour que tu puisses le souhaiter."

Nous repartîmes ensemble en courant le long de la pente qu'envahissaient l'ombre et la brume De longs appels du vent alternaient dans les arbres, les étoiles une à une s'allumaient. Pour couper au plus court, nous nous engageâmes dans les bois épais. Je me dirigeais mal dans l'ombre. Lucile me prit la main et nous glissâmes entre le fût des arbres et les branches des taillis, je me laissais guider et je sentais avec une volupté étrange qu'elle m'entraînait au plus profond de la forêt, là où sans elle je serais perdu.

Le dîner fut maussade, nous étions rentrés en retard, Anselme avait du attendre et n'était pas content. Il avait vis-à-vis de Lucile des exigences d'enfant ; il fallait qu'elle s'occupe de lui à tout moment, qu'elle le serve à table. Le service d'Emilie était des plus réduits, elle déposait les plats au milieu de la table et regagnait la cuisine. Si Lucile omettait de servir Anselme, il regardait le plat d'un air malheureux, mais n'avancait pas la main. A peine s'il avait trop faim daignait-il faire entendre à l'usage de Lucile un "alors" chargé de reproches. Lucile le servait aussitôt, non avec le dévouement que l'on dédie à un infirme mais avec des gestes d'amoureuse qui étaient comme un défi à mon égard. J'en arrivais à me demander si elle avait la même complaisance dans son lit et je voyais soudain le regard narquois de Sophie posé sur le mien comme si elle lisait mes pensées. J'avais envie d'étrangler Anselme où de le pousser dans le lit de la blonde Sophie souple, luisante, frémissante comme un animal de sang, elle l'eut croqué en moins de deux et je le voyais déjà fondre entre ses bras polis, comme un bonbon anglais.

Comme on ne couchait tôt à Flossinge et que je m'endormais habituellement assez tard, je demandai à Lucile de me prêter un livre. La bibliothèque était attenante à sa chambre qui avait

été celle de mes grands-parents. Anselme s'y était déjà retiré et je l'entendais à travers la cloison marcher nerveusement, ouvrir et refermer à un rythme mécanique les tiroirs des commodes. Lucile avait ramené dans la bibliothèque ses livres de jeune fille et ceux qu'elle avait achetés au début de son mariage, à l'époque où avec Anselme elle faisait ruisseler de ses mains l'or et l'argent. Les éditions étaient choisies aussi soigneusement que les œuvres, numérotées, illustrées par des artistes en renom revêtues de cuir souple, la tranche gravée aux armes des Flossinge.

"Ne regrettez-vous pas, lui demandais-je, l'époque où vous achetiez ces livres?" « Je ne nierais pas, dit-elle, que j'ai senti l'agrément de l'argent, cette sorte de sécurité absolue dont il vous entoure, qui vous permet de considérer le présent avec hauteur, l'avenir avec détachement, car dans cet avenir le pire ne peut vous atteindre derrière votre armure d'or. L'imprévu, l'insolite, auront juste la place que vous voudrez leur laisser. On est aussi étranger aux lois habituelles de l'univers qu'un passager des grandes lignes, dans sa cabine pressurisée l'est à l'atmosphère qui commence à quelques centimètres de lui derrière les tôles de la carlingue. On a le moyen absolu de transformer l'indifférence en respect, l'agressivité en obséquiosité. Non, je ne regrette vraiment pas d'avoir connu cela mais je suis passée au milieu de la richesse comme dans un paysage agréable fait pour le tourisme et non pour l'éternité.

Nous aurions pu à et moment là compter et aujourd'hui nous serions encore riches mais je n'aurais pas connu le plaisir de jeter l'or à poignées comme un aliment à la basse-cour. Si l'excès de pauvreté suit l'excès de fortune, je ne m'en plains pas, il y a autant à connaître au creux de cette vague qu'au sommet de celle qui l'a précédée. Je crois que la pierre de touche de la noblesse est la misère. Un homme assez intelligent pour s'enrichir l'est habituellement suffisamment pour acquérir un certain sens des usages, mais vivre dans la misère sans jamais tomber dans la déchéance, nous seuls le pouvons. Nos métayers sont plus riches que moi, leurs voitures sont plus récentes que la mienne qui est la plus ancienne du village, sinon de la province. Ils ne nous donnent de la récolte que ce qu'ils veulent bien et consacrent à l'achat d'un tracteur plusieurs années de mes revenus. Les gros propriétaires du village qui cultivent eux-mêmes ont leurs fils dans des écoles d'agronomie, et des comptables qui viennent calculer leurs revenus ; mais à aucun d'entre eux, il ne viendrait à l'idée

d'oublier que je suis la comtesse de Flossinge. Ils s'écartent pour me livrer passage quand j'arrive à la messe, ouvrent la porte de mon banc et dans leurs démêlés recourent à mon arbitrage. Aucun d'eux n'imagine avec moi des liens d'amitié comme il en a avec ses voisins, ni qu'il puisse un jour songer à épouser mes enfants si j'en avais ou mes neveux. Rien pourtant ne justifie cette manière d'être. Ils sont plus riches que moi. J'habite un château mais si demain un paysan l'achetait, il n'en retirerait aucune considération. Cela ne va pas d'ailleurs sans des sentiments assez complexes. Ces paysans embourgeoisés qui ont infiniment plus de raison que moi de tenir à l'ordre et à la propriété, me couperaient volontiers la tête à la faveur d'une révolution, mais pour que cela leur fasse vraiment plaisir, il faut que ce soit une tête de Flossinge, un faux Flossinge n'aurait pas droit à cet honneur, à peine lui donnerait-on un coup de pied au derrière. Sans cette misère, relative d'ailleurs, jamais je n'aurais compris où résidait la vraie noblesse, alors tout ce qui est plâtre, staff et fioriture s'écroule. Je pense que la révolution a été pour nous un événement très heureux, ayant dépouillé notre classe de ses fonctions, de ses ressources de ce qui justement en faisait une classe, elle l'a ramenée à une certaine pureté, le temps a consolidé son œuvre, nous transformant en une sorte de secte militante, militante comme devait l'être sur cette terre l'église du Christ que je n'ai d'ailleurs jamais connue que triomphante et avec insolence.. Nous avons continué à refaire les gestes anciens qui ne reposant plus sur rien avaient acquis la pureté du rite. Dans certains pays nous avons été persécutés, exterminés. Nous sommes à la fois semblables aux Juifs dans la mesure où notre nom nous désigne à l'attention comme une étoile jaune et où nous ignorons les frontières ; mais nous en sommes en même temps l'antithèse. Ils amassent l'argent qui nous brûle les mains, ils le gagnent avec acharnement, nous le dépensons avec hauteur. Nous n'admettons comme occupation que l'égorgeement de nos voisins et encore dédaignons-nous pour cela, ceux d'entre eux qui ne sont pas de notre classe, eux ne se combattent jamais entre eux, fuient le métier des armes et s'enrichissent des dépouilles des combats auxquels ils n'ont pas participé. Nous avons cependant des points de rencontre, alors que nous évitons chacun tout apport de sang extérieur, ils ne dédaignent pas de couvrir d'or nos blasons mités et ne trouvent pas chez nous la réprobation qu'ils inspirent parfois."

Entendant un bruit plus vif dans la chambre voisine, elle s'arrêta un instant. On avait l'impression qu'Anselme était en train de déménager les meubles et le beau visage de Lucile exprima une certaine anxiété. Je n'osais l'interroger et elle semblait pourtant tout près de se livrer. Jamais nous n'avions parlé si longtemps, la lumière d'une faible ampoule laissait son visage dans la pénombre ; un bouton de son corsage s'était défait et je devinais l'amorce d'un sein que j'aurais voulu prendre dans mes mains et couvrir de baisers. Je désirais être le souffle qui à chaque inspiration se glissait dans sa poitrine et déplissait ses alvéoles, entrer en contact avec la plus grande surface d'elle-même, ne plus savoir où s'arrêtait son être où commençait le mien. Le bruit s'arrêta et nous reprîmes notre conversation.

"Je pense que notre attitude est plus respectable que celle de l'église qui s'enivre d'opportunisme, justifie tous les pouvoirs en fonction sans qu'aucun puisse compter sur elle après sa chute. Nous rêvons d'un roi en sachant que ce rêve est une absurdité et nous défendons à la guerre, avec une fidélité totale, un régime que nous méprisons. J'aime cette absurdité. Je vais régulièrement à l'église, cela fait partie d'un rôle que j'accepte. L'autre jour j'ai dîné chez l'évêque du diocèse. J'ai rencontré un homme d'affaires, assez gras, un peu véreux, me disant que pour gagner le ciel il fallait que je laisse Flossinge à ses œuvres. J'ai pensé à ces Flossinge prélats à 20 ans et qui savaient cependant l'être avec grandeur en regardant ce pourceau aux joues tremblotantes. Je lui ai seulement répondu que les Flossinge avaient leur place gardée au paradis, assez loin de celle des évêques. Je n'ai pas renoncé à aller à l'église, plus les serviteurs de Dieu sont indignes, plus mon agenouillement devant eux a de prix pour moi."

Nous restâmes plusieurs heures à parler. L'un près de l'autre, la fenêtre ouverte sur la nuit calme. Des insectes au vol lourd venaient tournoyer autour de la maigre lumière. Nous feuilletions les livres que nous avons autrefois découverts ensemble, relisions les poèmes dont les pages portaient encore, les marques faites par nos mains d'enfants.

Dans la chambre voisine le va et vient d'Anselme continuait ; il fit trois ou quatre fois irruption dans la bibliothèque, il ne trouvait pas un papier dont il avait justement besoin. Lucile le retrouvait et venait reprendre la conversation interrompue. Quelques instants après il avait perdu ses boutons de manchettes. Lucile lui rappela qu'ils étaient dans une potiche.

Enfin il ne chercha plus de prétexte, nous allions prendre froid près de la fenêtre ouverte, nous dit-il (la nuit était tropicale). Lucile ferma la fenêtre. Il revint cinq minutes plus tard : "Pourquoi Lucile ne se couchait-elle pas ? Elle n'avait pas l'habitude de veiller si tard, elle ne pourrait pas se lever le lendemain, elle allait tomber malade..." le tout dit d'un ton qui laissait entendre que si elle ne se couchait pas, elle faisait à Anselme une insulte personnelle. Il rentra brusquement dans sa chambre. "Je crois qu'Anselme a raison, dit Lucile qui n'avait pas manifesté un instant d'impatience, nous avons perdu les habitudes parisiennes en endossant nos vêtements campagnards et je tombe de sommeil. Elle me donna sur la joue un baiser rapide et regagna la chambre de son mari.

CHAPITRE V

La mi-septembre ramenait dans le ciel ses cortèges triangulaires d'oiseaux errants. Déjà les hommes et les bêtes avaient cessé de fuir le soleil dans le milieu du jour. De loin en loin de larges gouttes de pluie s'écrasaient sur la terre encore toute fendillée comme une peau par l'haleine de l'été. Sous les feuilles vertes, les vignes avaient achevé de mûrir leurs lourdes grappes où d'anciens sulfatages laissaient encore des traînées bleues.

Nous étions une vingtaine réunis depuis le lever du soleil, chacun dans un sillon, qui avancions, nos pas rythmés par la chute des grappes dans les paniers d'osier et le bruit sec des sécateurs. Lucile nous avait proposé de participer aux vendanges et nous avons accepté avec plaisir. Les paysans des fermes environnantes avec qui j'avais joué enfant étaient tous là, les hommes avec des chapeaux de paille, les femmes avec des foulards multicolores pour se protéger du soleil.

Le ciel était pur fraîchement lavé par un orage, seuls deux ou trois petits nuages noirs s'attardaient comme les membres d'un troupeau égaré et faisaient ressortir encore le bleu du ciel. La terre était luisante d'eau et des herbes mouillées caressaient nos jambes. Les gouttes séchaient rapidement entraînant avec elles les odeurs des plantes concentrées par l'été. Les derniers nuages partirent au-delà de l'horizon rejoindre au-dessus d'autres terres leurs compagnons errants et plus rien ne disputa la sérénité au jour. En Français et en langue d'Oc, les encouragements, les jurons fusaient, les grappes volaient d'un sillon à l'autre, lancées par des jeunes gens, s'écrasaient sur les chemises claires, laissant de larges flaques. Lucile était à deux sillons de moi, elle coupait ses grappes d'un geste égal, presque mécanique, souriait aux jeux des jeunes gens, mais ne s'y mêlait pas. Elle était pour moi infiniment touchante dans sa robe de toile vive qui moulait son corps, découvrait ses épaules, lui rendant cette féminité précise que je désespérais toujours de réveiller et d'émouvoir en elle.

Anselme était venu; d'un air très officiel, Il surveillait les travaux. Les paysans ne paraissaient guère tenir compte de ce

qu'il disait. Chaque manœuvre qu'il indiquait était en effet avec beaucoup de constance, la plus mal adaptée à la situation. Voyant que personne ne l'écoutait, il monta à l'avant de la carriole dans laquelle, à un rythme inépuisable, les hommes courbant leur échine hâlée par l'été, comme un pain par la chaleur du four, déversaient leurs hottes dans les comportes où s'amoncelaient les grappes à la sève rouge comme un sang d'homme. Un vendangeur voulut lancer une grappe sur un paysan qui déchargeait sa hotte, il le manqua et la grappe poursuivant sa trajectoire s'écrasa durement sur la joue d'Anselme, éclaboussant son chapeau de paille. Il ne redressa comme piqué par un aspic et ne mit à invectiver l'agresseur. Son état faisait peine à voir. Lucile posa son panier, prit de l'eau dans un linge et vint laver son visage. Il se laissa faire en continuant à crier. De temps en temps il s'arrêtait, chacun respirait, pensant qu'il avait fini, mais il recommençait aussitôt les mêmes phrases, sur le même thème. On ne le respectait pas, on lui en voulait, on ne voulait pas le lui dire en face, mais il devinait bien qu'on chuchotait derrière son dos, on le prenait pour un imbécile mais on se trompait. Au bout d'un certain temps, il s'arrêta et jugeant qu'il avait assez participé aux vendanges, regagna la maison.

Lucile reprit sa place dans le sillon et rattrapa rapidement son retard. Les vendangeurs travaillèrent quelque temps dans un silence morne. Il semblait que l'intervention d'Anselme nous avait transportés dans une atmosphère de forêt vierge, vénéneuse et accablante. Mais ceci se dissipa finalement, une plaisanterie fusa, puis deux, puis trois et les grappes volèrent à nouveau. Les gens ne parlaient pas d'Anselme, mais on sentait que c'était par égard pour Lucile, et que, si elle n'avait pas été là, ils ne se seraient pas gênés. Sophie

travaillait dans le sillon voisin du mien, elle avançait rapidement mais prenait une part active à la conversation. Elle avait un pantalon collant qui était une véritable constellation, chaque grain de raisin avait laissé une étoile. Le hâle de l'été faisait paraître plus blonds encore ses cheveux blonds. Légère et déliée comme une plante volubile, elle pesait cependant sur le sol et appartenait tout entière à la terre. Elle avançait d'un pas souple, son panier plein de fruits à la main comme Cérès au milieu des moissonneurs. On ne pouvait la voir sans désirer mordre dans ce beau fruit de la terre. Les vieillards eux-mêmes se retournaient derrière elle et on voyait poindre, fugitive lueur dans leurs yeux, les regrets d'une chair oubliée, qui

brusquement se souvient. Tous les jeunes gens tournaient autour d'elle comme des papillons autour d'un phare, comme des aveugles sentant sous leurs paupières scellées le frissonnement de la lumière, et ne dirigeant vers elle, les mains tendues. Toute la journée elle ramassa les grappes, renversa les hottes, tâche que se réservaient habituellement les hommes, se battit avec les garçons à coups de grappes, sans paraître accuser une trace de fatigue.

Le soir venu, fatigué d'être resté courbé toute la journée, je m'allongeai au bout d'un sillon. Un train de charrettes attelées à un tracteur faisait un va et vient de la vigne au chai, pour y apporter les comportes. Sophie barbouillée de moût des pieds jusqu'à la tête conduisait le tracteur. Le repas du soir eut lieu dans la cour de Flossinge. Nous étions assis sur des bancs de bois autour de tréteaux où étaient servis les plats, éclairés par des ampoules pendant au bout de fils passés sur les branches des arbres. Elles pendaient comme des fruits lumineux et les feuilles qu'elles rendaient transparentes nous recouvraient d'un dôme translucide et mouvant.

L'animation joyeuse des vendanges était encore accrue par le vin léger de la récolte précédente et l'eau de vie de marc qui coulaient à pleins tonneaux. Sophie était assise à côté de moi sur le banc et comme nous étions serrés nos mains et nos genoux se rencontraient sans cesse, sans qu'elle paraisse y prêter attention. Elle mangeait un demi-poulet à la fois et vidait d'un seul trait son verre chaque fois qu'on le lui remplissait. L'air était doux, les lucioles légères semblaient des étoiles filantes. Sophie me dit qu'elle avait l'impression que tout le passé s'était aboli, qu'elle était chez elle, au milieu de ses paysans, mais qu'elle n'avait jamais connu de moissons aussi agréables que les vendanges. Au milieu de la cour le moût coulait du pressoir et les vendangeurs allaient remplir des pots de grès. La plupart cependant préféraient le vin.

"J'ai bien fait de venir ici me dit Sophie, nous autres Flossinge nous sommes faits pour posséder la terre. On nous a chassés de France, nous avons acquis des domaines trois fois plus grands en Prusse, on nous chasse de Prusse, je ne mourrai pas sans avoir acquis des domaines plus grands que ceux que j'ai perdus."

"L'évolution de l'histoire vous le permettra t'elle ?"

"Vous parlez comme un homme du peuple, Michel, dit-elle en haussant les épaules, il y aura toujours une forme de possession des hommes et du sol, car il y aura toujours des

êtres comme moi pour adapter à cela les régimes qui s'y prêteront le moins."

Ses longs cheveux tremblaient dans la lumière indécise qui les rendait blancs comme neige. Sa féminité rayonnante exhalait près de moi dans la nuit comme un parfum de fleur.

Lucile veillait à tous les détails du repas. Comme tous les villageois étaient venus nous aider selon l'usage, cela faisait une quarantaine de bouches à nourrir. Profitant d'un instant de répit, elle vint s'asseoir près de nous.

"Vous êtes radieuse, dit-elle à Sophie, n'êtes-vous pas fatiguée. ?"

Sophie bailla découvrant ses dents félines.

"Je ne me sens jamais mieux que quand je suis fatigué" dit-elle.

Je regardais les deux jeunes femmes côte à côte, l'une installée dans sa chair comme dans une fourrure moelleuse, sûre de la grâce animale de ses gestes et du pouvoir de son corps, ayant traversé les épreuves, comme un nageur revêtu de graisse les eaux glacées, l'autre secrète comme une sensitive repliant sur elle ses feuilles au moindre contact, étouffant en elle ses passions sans pouvoir s'empêcher cependant d'en être consumée lentement, l'autre que j'aimais, au point de défaillir presque à l'idée de la prendre dans mes bras. Chez Sophie il n'y avait pas d'inconnu, elle vivait à fleur de peau ; En Lucile tout était insondable, attente, contrainte, flamme silencieuse. Elles avaient pourtant l'une pour l'autre une affection d'une sincérité rare entre femmes. Sophie était reconnaissante à Lucile de son accueil, Lucile consultait Sophie en tout et celle-ci prenait chaque jour plus d'influence. Anselme ne n'occupait du domaine que par à-coups et pour prendre des initiatives désastreuses, donnant infiniment plus de peine que quand il ne faisait rien car il fallait alors s'employer à tout remettre à l'endroit. Lucile s'en était donc occupé par nécessité; elle le faisait assez bien mais avec un peu d'ennui. Sophie au contraire vouait aux problèmes pratiques un intérêt passionné. Elle courait les étables, graissait les machines agricoles, ne manquait pas une foire. Elle obligea Lucile à congédier une partie des ouvriers assez âgés et aux fonctions imprécises mais qui, ayant été engagés par mes grands-parents ou même mes arrière-grands-parents, étaient intouchables pour Lucile. Ils le savaient fort bien et au prix de quelques histoires édifiantes sur les chers disparus, de rares travaux qu'ils faisaient seulement quand ils se savaient observés, avec beaucoup d'efforts de

contorsions et d'épongements de front, comme s'ils étaient Hercule terrassant l'hydre, se maintenaient sur le domaine où les salaires étaient médiocres, mais le manger et le boire largement assurés.

Lucile les défendit autant qu'elle put mais Sophie véhémement comme un Premier ministre qui menace de rendre son tablier au monarque, n'accepta aucune transaction. Elle amena Lucile à entreprendre des cultures inhabituelles mais plus rentables, une aisance sensible ne tarda pas à se produire dans la trésorerie du domaine achevant de convaincre Lucile qui redoutait maintenant le moment où Sophie ne serait plus là. Le repas finissait au milieu des chansons bachiques. L'eau de vie coulait dans les verres. Lucile était repartie surveiller les femmes qui desservaient les tréteaux. Je sentais sur mes épaules la fatigue de la journée comme un poids et, celle-ci jointe à l'eau de vie que me servait généreusement Sophie m'enivrait. Cette fatigue n'était pas douloureuse, mes membres étaient juste assez moulus pour me faire ressentir, comme le suprême bien-être, l'immobilité de mon corps gorgé de nourriture et d'alcool dans la nuit tiède. Pour les trésors de Crésus, je ne me serais pas déplacé d'un centimètre. Les voix des chanteurs s'éteignaient les unes après les autres. Déjà des couples de paysans s'éloignaient pour regagner leur ferme. Sophie se leva et je l'imitai péniblement. Nous fîmes quelques pas dans la prairie que mouillaient déjà des gouttelettes de rosée. La lune s'était levée ; elle était énorme suspendue en plein ciel, "On dirait une soupière dit Sophie, baissez-vous, elle va vous tomber sur la tête".

Je remarquai à ce moment-là qu'elle avait passé son bras sous le mien. Nous nous dirigeâmes vers la maison. Je n'osais retirer mon bras de crainte qu'elle ne pense que j'avais pris en mauvaise part un geste amical, mais je craignais de rencontrer Lucile. La porte de ma chambre était ouverte :

"Je n'ai pas eu le temps de la ranger aujourd'hui" me dit Sophie en y jetant un coup d'œil.

Elle aperçut une brosse à dents sur le rebord de la fenêtre.

"Comment peut-on avoir des emplacements aussi peu fonctionnels" dit-elle en rangeant la brosse sur la table de toilette ?

Le lit était encore défait, Elle s'allongea dessus sans aucune gêne et poussa un soupir. Je m'assis à côté d'elle. Elle rejeta ses mains derrière sa nuque et, dans le geste qu'elle fit, le haut de son corsage se dégrafa laissant deviner l'amorce des seins.

Elle était là au creux de mon lit, comme si elle y avait été apportée par la vague marine, ferme et lisse, les yeux bleus qui semblaient refléter la profondeur et l'immense mouvement des mers, entrouverts, sûre d'elle en même temps qu'abandonnée. Je ne pensais plus à Lucile. Il y avait plusieurs semaines que je n'avais pas fait l'amour. Devant ce corps souple et brun les élans de mon âme s'effaçaient, il ne me restait qu'un besoin immédiat de saisir, d'embrasser, de pénétrer de mordre. Je glissai ma main sous le corsage, jusqu'à sentir le cœur sous ma paume, mais celui-ci, comme un animal bien dressé ne précipita pas ses battements. Le même sourire resta sur les lèvres de Sophie, mais soudain comme mus par une détente de fauve, deux bras souples ne refermèrent sur mon corps et je roulais au creux du grand lit. Les yeux pâles luisaient toujours dans l'ombre, des boucles blondes affleuraient mon visage, une bouche, fleurant le miel, le raisin et le tabac anglais, rejoignait la mienne, un corps déjà nu se pressait contre le mien.

Pendant des heures ce corps me prodigua ses dons avec une science de chatte en émoi. Sans cesse il allumait mon désir, me menait jusqu'au bord extrême du plaisir, m'y retenait sans jamais m'y précipiter. Des doigts, des ongles fins fouillaient mon corps, y élevant des frissons de plus en plus aigus comme une voix qui monte toujours sur le point de se rompre et se prolonge jusqu'aux limites du souffle et de la vie. J'appris ce jour-là l'amour des corps, moi qui ne connaissais que les filles troussées à la hâte sur un divan. Usant comme d'un instrument de mon corps que je croyais connaître, elle me conduisait de délire en délire, sans cesse près de me perdre et toujours me rejoignant. J'aurais donné mes biens, ma carrière, ma vie, Lucile même, si sa bouche alors me l'avait demandé pour qu'elle continue à m'entraîner dans ces noirs sentiers. J'avais renoncé à devenir autre chose qu'à travers elle le théâtre où à son gré elle faisait monter l'ombre et la lumière, la musique et le silence.

Quand nous fûmes parvenus au bout de notre fièvre, nous nous retrouvâmes, déposés par la dernière vague de notre plaisir, nus et frissonnants l'un contre l'autre, comme des nageurs épuisés sur la grève ; nous nous endormîmes aussitôt, nos bras mêlés et nos souffles confondus.

Le lendemain ce fut avec surprise que je sentis en m'éveillant le contact d'un corps contre le mien. La tête de Sophie pesait sur mon bras, elle dormait dans une attitude de relaxation

absolue. Son visage semblait celui d'un enfant calme et ingénu qu'aucun problème ne trouble. Je regrettais vaguement ce qui s'était passé car, délivré dans le matin clair de l'envoûtement qu'avait fait peser sur moi Sophie, je sentais que rien dans mon cœur n'était changé. Je ne pouvais avoir aucun sentiment de regret ou de culpabilité en pensant à Lucile, elle n'était pas ma maîtresse et le beau corps étendu sous mes yeux n'inspirait pas de regret. Mais les données du problème, n'avaient pas changé. Celui-ci s'était seulement compliqué. J'avais pour Sophie de la reconnaissance, de l'admiration même mais j'aimais Lucile comme avant, plus qu'avant, car c'est d'elle que je brûlais de connaître le délire où Sophie m'avait conduit. Je redoutais également que Sophie m'aime, mais sur ce point je ne tardai pas à être relativement tranquille. Le corps que je contemplais s'agita légèrement, ses yeux s'ouvrirent lentement comme s'ils émergeaient des eaux profondes. Sophie me sourit et s'étira comme un félin.

"Je me sens vraiment bien Michel, tout hier je me suis dépensée au soleil, j'ai mangé, j'ai bu et j'ai fait l'amour. Comme le bonheur est simple, il est fait de choses qu'on peut toucher, comme l'herbe, comme le lait frais, comme la joue d'un enfant. Autrefois j'avais fait une prière pour les matins heureux : "Merci Seigneur de m'avoir placée au paradis sans que je vous aie rien demandé, mais maintenant, laissez-moi vous faire une demande : ne me rappelez jamais à vous, je ne saurais être mieux qu'ici et je m'entendrais mal avec les Séraphins ; laissez-moi près de l'herbe, près des moissons et au milieu du vent, laissez-moi près des garçons aux joues rudes. Si vous tenez à faire quelque chose pour moi, épargnez-moi de vieillir, ne permettez pas de se faner aux visages que j'aime, ne faites pas blanchir mes boucles blondes ni les cheveux drus des hommes où ma main aime à s'attarder, quand j'aurai épuisé les plaisirs de cette terre, dans quelques millions d'années, donnez-moi une fin aussi subite qu'inattendue. Ne me faites pas souffrir, j'ai horreur de ça et je n'ai jamais compris à quoi cela servait. Surtout ne me ressuscitez jamais, laissez-moi pourrir doucement dans la terre, je la connais bien, elle m'a apporté assez de bonheur pour que je me fie, à elle. Amen."

"Et si malgré ta prière tu te retrouvais dans le cœur des Séraphins ?"

"Si vraiment l'insipide mythologie dont on nous a bercés existe contre tout espoir raisonnable et que je sois obligée d'y entrer pour l'éternité, je ne m'en remettraï jamais."

Elle se leva, s'approcha de la table de toilette, il n'y avait pas d'eau courante à Flossinge et Emilie montait l'eau dans des brocs. Elle commença à s'asperger largement d'eau froide. Les yeux mi-clos, je regardais sa nudité. Elle était passée par d'inimaginables malheurs, on lui avait arraché ses terres, sa fortune, ses parents qu'elle aimait et maintenant elle était là devant moi, offrant son corps aux premiers rayons de l'aurore qui filtraient à travers les persiennes, heureuse d'une fleur, d'un objet familier d'un geste d'amour. A aucun moment, elle n'avait douté d'elle-même, du bonheur terrestre. Emportée par le torrent des événements sur des pentes vertigineuses, elle songeait au milieu de sa chute à la plus sûre façon de remonter et elle remontait d'un pas égal, sûre d'elle sans rancœur, mais sans pitié. Comme j'aurais voulu l'aimer, comme tout aurait été simple. Je lui parlai de ses projets, elle ne pouvait pas s'éterniser à Flossinge, mais elle avait profité de son séjour pour nouer des liens avec toute notre parenté qui passait ses vacances dans la région. Elle savait qu'à son arrivée à Paris elle ne se trouverait pas sans relation. Elle voulait faire, comme opérateur, de la photo ou du cinéma. Elle rêvait d'aller photographier l'Orénoque ou la Malaisie, des hommes primitifs, des animaux dangereux ou saugrenus, puis de revenir à Paris passer quelques mois de luxueux farniente au milieu d'hommes un peu moins primitifs et dont le visage contrasterait heureusement avec les monstres fixés sur la pellicule. Elle aurait aimé la chasse s'il s'était encore agi de poursuivre l'aurochs avec des épieux, mais les armes modernes avaient transformé cet exercice en un abattage en série sans risque et sans grâce ou succombaient les dernières espèces nobles que l'homme jadis affrontait dans un combat égal. Aussi voulait-elle les approcher sans arme et ne les garder captives que sur la pellicule.

Je lui demandai ce qu'elle avait voulu me dire d'Anselme quand Lucile nous avait interrompus.

"Je crois, dit-elle, que c'est un très pauvre homme, mais je me demande parfois s'il ne fait pas semblant de l'être. Son regard s'allume alors comme un feu presque éteint qui jette d'un seul coup une grande flamme puis il redevient aussitôt morne, monotone comme un regard de ruminant."

Je lui dis que j'avais connu un autre Anselme fougueux, racé, capable d'inspirer une passion à Lucile

"Il me paraît impossible en effet que Lucile l'ait épousé tel qu'il est, il a dû se produire un événement grave, un choc

émotionnel, une blessure et l'écorce brillante est tombée révélant ce qu'il y avait dessous", me dit-elle.

"Mais toi qui as une certaine intimité avec elle, que penses-tu des sentiments actuels de Lucile à l'égard d'Anselme ?"

Sophie me jeta un regard ironique.

"Mais Lucile aime Anselme, elle l'aime avec passion. A une époque où il en semblait digne, elle a décidé de l'aimer, elle ne reviendra jamais là-dessus, plus il sera misérable, plus il y aura de noblesse à l'aimer; plus il sera vermoulu plus elle mettra de zèle à lui faire l'amour. Si Anselme était resté le beau et brillant officier dont tu parlais, Lucile aurait peut-être vu du mérite à s'en détacher.

"Mais Anselme est mort, ce n'est qu'une ombre qui reste parmi nous, une carapace comme celle qu'abandonnent les insectes au moment de leur mue et qui atteste seulement qu'ils ont jadis habité cette enveloppe. Lucile n'a pas trente ans elle ne peut consacrer sa vie à cette ombre."

"Lucile vit dans un univers qui n'a pas les mêmes dimensions que le nôtre, Michel, parfois à la frontière de son univers et du nôtre nous l'apercevons sans jamais pouvoir la saisir."

Elle s'interrompit un instant et me regarda. de nouveau avec un air moqueur.

"Peux-tu aller me chercher mes bas dans ma chambre, dit-elle, et apporte-moi aussi une robe, la première que tu trouveras dans la penderie, je ne puis sortir ainsi de ta chambre et ne veux pas remettre ces vêtements tous poissés de raisin."

Je fis ce qu'elle me dit et revint rapidement.

"Tu as sur Lucile une certaine influence, Sophie, pourquoi n'en uses-tu pas » ?

« Aide-moi à mettre mes bas, Michel, veux-tu ? User de mon influence sur Lucile et pourquoi et pour qui ? Fais donc attention, tu ne mets pas la couture droite, pour toi peut-être ? Je croyais les Français plus délicats, elle jeta un coup d'œil sur la couture de son bas, parut satisfaite et ramena sous elle ses longues jambes souples. J'aime Lucile, je sais que je peux compter sur elle, elle me l'a prouvé, mais je la connais.

Crois-tu qu'elle ne devinerait pas que ma démarche est inspirée et qu'elle ne devinerait pas par qui ? Avec quel infini dédain l'accueillerait-elle ! Renonce à Lucile Michel, tu n'es ni un héros ni un saint ni un lépreux. Tu es de mon espèce, la bonne, la raisonnable, la pratique, tu songes à Lucile en sortant de mon lit où tu n'as pas paru te déplaire et tu trouves tout naturel de te servir de moi comme d'une machine de guerre à

prendre les forteresses. Je ne te le reproche pas, Michel, je te l'ai dit, je n'aurais aucun plaisir à faire l'amour avec des saints, je préfère ton aimable et humaine veulerie. Mais Lucile elle, ne comprendrait pas, cette attitude. Il n'y a rien de commun entre toi et elle."

"Elle comprend l'attitude d'Anselme."

"Oui parce que c'est celle d'un fou."

"Crois-tu vraiment qu'Anselme soit fou?"

« Il est en bonne voie de l'être et le serait sûrement tout à fait si Lucile venait à lui manquer et Lucile le sait et Lucile ne lui manquera pas."

Sophie avait achevé de s'habiller et discrètement regagna sa chambre qui était contiguë à la mienne.

A table, ce jour-là, nous ne vîmes pas Anselme. Lucile nous pria de l'excuser, il était fatigué. Pendant le déjeuner nous entendîmes un bruit sourd, comme la chute d'un corps sur le plancher. Lucile se leva aussitôt et monta chez son mari. Nous continuâmes à manger, l'oreille tendue. Le bruit cessa.

Sophie me dit que depuis son arrivé Anselme avait déjà eu des crises. Il tombait sur le sol et autant qu'on en pouvait juger par le bruit, s'agitait sur le plancher pendant un certain temps.

Lucile n'en parlait jamais.

CHAPITRE VI

Après les vendanges et après cet incident, la vie reprit son cours à Flossinge, mais les choses n'étaient pas exactement comme avant. Elles avaient subi un imperceptible déplacement qui sans les modifier avait donné à nos rapports respectifs une dimension différente. Anselme devenait de plus en plus irritable. Un jour il jeta par terre, où elle se brisa, la pendule en forme de temple dorique qui se refusait à sonner à l'unisson des autres. Il témoignait envers Lucile d'une agressivité qu'un rien suffisait à déclencher surtout lorsqu'il avait un peu bu. Il buvait d'ailleurs modérément, peut-être même moins que moi, mais un seul verre de vin suffisait à le jeter dans ces états d'agressivité.

Sophie, chaque soir, me rejoignait dans ma chambre et m'apportait son corps habile et odorant comme les épis de Flossinge quand les blés sont nouveaux. Je vivais dans la pensée de Lucile en faisant l'amour à Sophie. Je n'avais pourtant pas mauvaise conscience. La façon dont Sophie considérait l'amour, comme un exercice qui se situait quelque part entre le tennis et la natation mais avait sur eux l'avantage d'être infiniment plus agréable, déteignait sur moi. Si j'avais eu mauvaise conscience, cela aurait d'ailleurs été plutôt vis-à-vis de Sophie. Chaque soir, dans ses bras, quand je fermais les yeux, c'était Lucile que je possédais à travers elle. Elle était l'instrument docile qui permettait à mon sexe d'atteindre Lucile sans risque. Elle n'en était pas dupe. Il m'arrivait de me tromper de prénom et elle était tout à fait incapable de me rendre la pareille, car si dans mes bras elle avait imaginé l'étreinte d'un autre homme elle aurait glissé comme une bulle de savon et ne serait précipitée dans ceux du nouvel élu. Gorgé tous les soirs de caresses, mes désirs satisfaits jusqu'à en crier grâce, si je chérissais toujours autant Lucile je ne l'entourais plus du même climat de désir fiévreux et de violence refoulée. Elle sentait qu'elle n'avait plus à redouter de rester seule avec moi de me confier son bras, de m'entraîner au milieu des forêts qu'inondaient longuement, par des soirs très doux, les crépuscules de l'automne commençant. Cette absence de désir

l'affligeait-elle ? Elle devenait chaque jour plus sombre. J'attribuais cela à la fin des vacances qui approchait.

Les premiers jours de novembre allaient me ramener à la faculté. Sophie devait partir peu après moi. Un lointain cousin qui s'occupait de mise en scène et faisait des films dont la distinction était égale à la minceur, de passage à Flossinge, avait accepté de l'engager comme aide opérateur. Nous étions un peu comme des naufragés sur une île qui, après avoir petit à petit rétréci le monde à la dimension de leur univers limité, apprennent qu'on va venir les délivrer.

Paris, mes études, tout cela était devenu extrêmement lointain pour moi. J'aurais continué à vivre près de Lucile, à la suivre dans les chemins creux balayés par les premières bourrasques, dans les bois, au milieu des brumes basses, sur un tapis de châtaignes qui sous mes pieds jaillissaient hors de leur bogue rousse et épineuse, à l'affût d'un lièvre dans les fourrés, au milieu des chiens grisés par la proximité de l'animal mêlant leurs cris frénétiques.

Je savais qu'un jour Sophie partirait et je ne renonçais pas à penser que Lucile abandonnerait sa rigueur. Sophie m'aurait permis d'attendre cet instant où, à force de vie commune, de bonheurs mêlés, de pensées confondues, deux êtres ne peuvent plus se refuser l'asile de leurs bras

Quand je suivais Lucile dans les sous-bois rouillés, si le vent plaquait sa robe le long de son corps ou relevait légèrement sa jupe, j'en étais plus ému que du raffinement que mettait Sophie à se mettre nue. La main de Lucile, un instant attardée dans la mienne, faisait battre mon cœur plus vite et chaque soir j'enfouissais sans émoi mon visage au creux de l'épaule de Sophie près des seins que soulevait son souffle et qu'on eût dit taillés dans le marbre. Je me laissais aimer par Sophie comme la grève ne laisse envahir par la mer et je rêvais d'être pour Lucile l'assaut furieux des vagues et la caresse de l'onde apaisée.

Je me demandais si Lucile savait que Sophie me rejoignait tous les soirs. Il n'était pas dans son caractère de nous épier. Devant elle aucun geste de ma part ne risquait de trahir une passion que je n'éprouvais pas. Sophie, elle, possédait une maîtrise de soi inégalable.

Pourtant Lucile devenait de plus en plus sombre. Un matin je cherchais un livre dans la bibliothèque. La porte qui communiquait avec sa chambre était ouverte. Je vis Lucile

assise devant sa coiffeuse, ses longs cheveux dans le cou, encore en vêtements de nuit, et la tête dans ses mains comme si elle pleurait. Anselme était parti à Vieltrec porter une fois de plus une horloge à réparer. Lucile était humaine, touchante, découvrant pour la première fois le désordre de ses sentiments et de sa toilette.

J'entrai dans sa chambre et la pris dans mes bras. Elle se releva et me dit d'une voix altérée :

"Michel, tu oublies notre pacte."

Le ton employé plus que les mots ne souffrait pas d'équivoque, mais l'altération de ses traits me donna du courage et si près de mon bonheur, ce cher fardeau dans mes bras, je ne voulais pas reculer espérant une faiblesse dernière et redoutant de battre en retraite à quelques secondes de celle-ci. Je me heurtais alors à une résistance qui me fit comprendre qu'à moins d'employer la force je n'irais pas plus loin et que je venais de commettre une erreur de jugement. Je reposai alors délicatement Lucile sur le sol et demurai aussi interdit qu'elle l'avait été un instant avant.

"Michel, me dit-elle, d'une voix dure, veux-tu avoir l'obligeance de me laisser seule."

Je me retirai donc assailli de sombres pensées. Je ne parlai pas de cette aventure à Sophie. Je savais qu'elle n'en aurait pas retiré un avantage immodeste, car elle était tout compte fait meilleure avec moi que je l'étais avec elle, mais elle n'aurait pas pu ne pas me faire remarquer, avec une lueur d'ironie, qu'elle m'avait prévenu.

Quels étaient exactement les sentiments de Sophie à mon égard ? C'est une question que tout entier occupé de Lucile, je ne me posais pas. Elle était le doux vêtement de chair où je m'allongeais, fidèle à mon désir, habile le faire naître et à l'apaiser. Elle trompait ma faim et me permettait de vivre en l'attendant. Je pensais vaguement que ses sentiments pour elle étaient du même ordre. Je savais certes qu'elle n'avait pas d'amour en campagne, mais n'étais-je pas pour l'instant, le seul à sa disposition dans la solitude de Flossinge, elle qui aimait les garçons aux joues rudes et aux gestes violents et à qui l'amour était aussi nécessaire que la fraîcheur de sa douche matinale.

A midi, je descendis avec une certaine inquiétude. Lucile allait-elle demander de ne plus mettre les pieds à Flossinge, comme elle m'en avait menacé au Lavandou ? Avait-elle parlé de la rencontre matinale à Sophie ? A Anselme aux imprévisibles réactions ?

A ma grande surprise Lucile fut vive et enjouée, témoignant presque pour moi d'égards inhabituels. Peut-être voulait-elle me témoigner ainsi qu'elle était trop au-dessus de ce qui s'était passé ce matin pour ne pas le considérer comme nul et non avenu. La conversation roulait sur les projets cinématographiques de Sophie. Lucile n'aimait pas beaucoup le cousin avec qui elle allait travailler, spécialiste de films sur les milieux aristocratiques ne dépassant guère le niveau des bandes illustrées de certains journaux.

"Nous ne sommes plus disait-elle, qu'une survivance, quelque chose d'un peu ridicule et d'assez touchant. Si B... abandonnait ses poncifs et nous décrivait avec une objectivité d'ethnologue étudiant les rites d'une peuplade ancestrale, il aurait peut-être une oeuvre intéressante à faire, mais elle n'intéresserait pas grand monde.

« Je ne vous suis pas tout à fait, dit Sophie peut-être parce que chez moi ma classe était, il y a encore quelques années, effectivement dirigeante et possédante. On a détruit le système qui n'était ni pire ni meilleur que les autres, mais tant qu'on ne me détruira pas, rien ne m'empêchera d'essayer de me placer à nouveau dans une situation privilégiée, quel que soit le régime, je saurais en trouver les moyens. Etre Flossinge c'est cela pour moi. Avoir des champs plus grands, des maisons plus belles, des idées plus larges, se retrouver d'aplomb, droit au cap après n'importe quelle tempête, comme une masse insubmersible, imaginer pour les autres les croyances, les rites et les agenouillements et même jouer avec la vie et la mort avec beaucoup d'élégance et un peu de mépris. Qu'en penses-tu Michel ?"

"Je ne me suis jamais senti très différent des autres. Au collège il m'arrivait parfois de m'imaginer changeant de peau avec un camarade. Cette idée ne me troublait pas. Je serai médecin, mais je pourrais être architecte, avocat, inspecteur des finances avec une égale facilité, un égal intérêt, une même compétence sans génie. J'aurai toujours l'aisance et les limites du technicien qui n'attend rien de lui mais tout des statistiques, de l'application des lois établies et qui borne son ambition à être la plus perfectionnée des machines "

"Souhaitons, dit Lucile, en souriant que cette machine n'ait jamais d'égarement, car nous qui ne sommes pas des techniciens, nous ne saurions pas très bien comment l'arrêter." Ce fut la seule allusion qu'elle fit à la scène du matin.

Les derniers jours d'octobre s'écoulèrent dans l'amertume et la mélancolie des départs imminents. Le vent froid de l'automne lançait ses assauts renouvelés contre la maison dont les volets battaient interminablement. La pluie gorgeait d'eau les sous-bois comme des éponges. La campagne était vide de moissons et de fruits et elle semblait après ses dons de l'été, épuisée et lasse comme une femme qui a trop enfanté. C'était en vain qu'au retour de la chasse nous nous détournions de notre chemin pour passer devant un figuier ou un noyer ou que nous descendions un sillon de vigne à la recherche de la grappe traditionnellement laissée pour le chasseur. Seuls les néfliers nous offraient dans leur sphère couronnée et douceâtre une maigre part de chair brune entre leur peau épaisse et leurs noyaux nombreux. Chaque sortie infructueuse nous ramenait glacés avec l'odeur du vent froid sur notre visage, vers la vieille maison qui gémissait de toute part sous la colère du vent comme un navire en perdition. A l'intérieur, nous tournions en rond comme des naufragés sur une île. La maison était glacée, c'était une tradition à Flossinge de ne considérer qu'il faisait froid que lorsque l'eau gelait à l'intérieur. Sophie qui ne respectait pas les traditions et agissait de plus en plus en maîtresse de céans, fit allumer de vastes foyers dans les cheminées ce qui transforma la maison, au hasard des courants d'air et des couloirs en une succession, parfois même une imbrication, de zones torrides et de zones glacées. Emilie obéissait en regimbant et appelait la chambre de Sophie, transformée en fournaise, l'"antre de Belzébuth", Elle refusa d'ailleurs énergiquement de faire cette pièce. Le fait que Sophie continuait chaque matin à prendre des douches glacées au sortir de sa chambre brûlante, amenait Emilie à s'interroger à la cuisine devant la personnel agricole avec une véhémence indignée sur l'intégrité de ses facultés mentales.

Si notre liaison pouvait passer inaperçue aux yeux de Lucile, j'ignorais s'il en était de même avec Emilie qui tournait toujours autour de nos chambres et était guidée par le robuste bon sens des gens de la campagne qui veut qu'à partir du moment où deux êtres nubiles, célibataires et de sexe opposé couchent sous le même toit, ce soit très vite dans le même lit. Emilie tremblait surtout à l'idée que je puisse épouser la "Bochesse" car comme elle ne s'était jamais clairement avoué qu'elle était mortelle elle pensait qu'il lui faudrait après Lucile, comme maîtresse, subir Sophie. Elle l'aurait fait d'ailleurs si l'âge de Lucile et le sien n'avaient pas rendu la supposition

invraisemblable, bien qu'elle détestât Sophie. Sans jamais relâcher un instant sa hargne, elle aurait veillé sur elle, sur ses enfants jusqu'à son dernier souffle. En attendant, elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour m'éloigner d'un mariage auquel je n'avais jamais songé. Chaque fois qu'un mariage consanguin, fréquent à Flossinge, avait produit un enfant anormal, elle venait me narrer la chose avec force détail, renchérisant sur le nombre de membres ou les écailles de la peau et ajoutant en hochant la tête : "Voilà ce qui arrive quand on se marie entre cousins". Elle n'avait jamais réalisé que si à la campagne le cousinage se porte jusqu'au sixième degré celui qui m'unissait à Sophie remontant à deux siècles, me mettait à l'abri de ce genre d'accident. Le soir, c'était maintenant moi qui allais retrouver Sophie dans sa chambre et nous nous aimions devant les hautes flammes de la cheminée sur des tapis marocains qu'avaient ramenés Anselme et Lucile de leur séjour là-bas. L'ombre des flammes dansait sur le corps nu de Sophie et donnait à l'or léger de ses cheveux de fauves reflets. Nous nous tenions tout près des flammes presque jusqu'à nous rôtir. Je sentais contre moi l'odeur et la tiédeur de cette peau blonde vite rougie par la chaleur que je caressais longuement, où je mordais comme à la source de la vie avec un emportement de jeune animal. Nous parlions parfois de notre séparation prochaine avec une indifférence étudiée

"Nous reverrons-nous à Paris, demandais-je à Sophie ?"

"Naturellement", dit-elle avec calme.

"Férons-nous encore l'amour ?"

"Je suis toujours disposée à faire l'amour avec un homme qui m'est agréable. Pourquoi me priver d'un plaisir ?"

"Feras-tu l'amour avec d'autres ?"

« Naturellement, tu n'as, je pense, pas la prétention d'être le seul homme agréable de Paris".

"Et quand nous n'aurons plus de plaisir à faire l'amour ensemble ?"

"Je pense que nous en aurons encore à nous voir, nous prendrons une tasse de thé, nous ferons ensemble le point de notre vie, de nos aventures."

"Mais tu comptes partir tourner des films en Afrique, en Asie !..."

"Je reviendrai, Michel, je reviendrai pour repartir et serai heureuse de te revoir à Paris, parce que je sais que toi tu y resteras, tu n'as pas la sens de l'aventure."

"Mais tu n'auras aucun regret de ces soirs près de la flamme,

de ces rendez-vous à la douceur clandestine, de cette vie en commun ?"

"Aucun, Michel, c'est une halte, charmante, mais une halte."

"Et si j'étais amoureux de toi, dis-je avec un peu d'agressivité ? »

"Ce serait désolant pour toi, l'amour qu'un être me porte ne peut engager que lui, mais je suis tout à fait rassurée, ce n'est pas moi que tu aimes."

"Et si tu tombes un jour amoureuse d'un homme ?"

"Mais je suis toujours très amoureuse d'un homme quand je suis dans ses bras de mon plein gré, mais pourquoi dire non au suivant si quand il approche de moi je sens le petit frisson prometteur d'un nouveau bonheur et d'un nouvel amour?"

"Tu finiras par t'attacher à un être."

"Mais je suis très attachée à toi Michel, tu vois que cela ne m'amène pas à te donner l'exclusivité de ma personne et si j'étais contrainte de le faire, c'est alors que je m'en détacherais. La pensée de ce à quoi je devrais renoncer à cause de toi m'amènerait à te prendre en horreur."

Elle m'attira vers elle, vers sa lèvre douce, sa gorge ferme, sa nudité qui respirait l'indolence et l'amour, en me disant :

"Viens près de moi, toi l'amour de ce jour et pour l'heure tout l'amour du monde. Je ne veux rien connaître d'autre que cette heure, ton corps nu près du mien, les flammes près de nos visages, le vent derrière les volets clos. Epuisons tout ce qu'elle peut nous offrir de bonheur, de façon à faire d'elle seule toute une éternité. Sachons de cet instant retirer tant de joie que le temps qui fuit avec le vent, avec la goutte qui tombe, avec l'ondée sanguine qui quitte notre cœur, s'émeuve de nous voir si tendrement mêlés et que nous le surprinions ayant arrêté ses pas éternels et fugitifs à nous épier sur la pointe des pieds."

Je lui obéis et son corps attira le mien, comme un navire m'entraînant vers des contrées nouvelles, où résonnait terrible et doux le chant des sirènes. Docile je me laissais guider.

Depuis quelques soirs, j'entendais le frôlement, de pas, comme si quelqu'un m'épiait de l'extérieur de ma chambre. Quand j'ouvrais la porte je ne voyais personne. Je voyais mal Lucile dans ce rôle. Était-ce Emilie qui voulait être fixée sur le caractère de mes relations avec Sophie ? Ce soir là J'étais en train de lire allongé sur mon lit quand j'entendis un trottement menu contre la cloison de ma chambre. Quelqu'un était là, debout à quelques mètres de moi et dont je devinais la

respiration suspendue. J'allais me lever quand la porte s'ouvrit, et Anselme en robe de chambre, la mine plus défaite que jamais, entra. Il avança vers moi les yeux fixes et je commençai à ne demander s'il dormait ou s'il était réveillé.

"Qu'y-a-t'il lui demandais-je ?"

Il approcha son visage à quelques centimètres du mien, comme il en avait maintenant l'habitude. Je sentais qu'il n'arrivait pas à me dire la phrase qu'il avait sur les lèvres. Son état de tension était tel que la situation devenait pénible pour moi. Il me dit enfin

"Il faut que tu partes, il ne faut pas que tu reviennes ici."

"Je pars dans quelques jours, lui dis-je, pour reprendre mes études, mais en quoi ma présence ici vous affecte-t-elle ?"

"Il faut que tu partes répéta-t-il, que tout redevienne comme avant entre Lucile et moi."

Je le pressais de questions sur la raison de cette étrange démarche, mais il répétait seulement : "il faut que tout soit comme avant." Sans écouter ce que je lui disais, il fit demi-tour et sortit. Je l'entendis qui hésitait dans le couloir, puis ses pas légers s'estompèrent.

Je demeurai abasourdi. Était-il éveillé ? Dormait-il ? Il était certain que Lucile ne lui avait pas parlé de mon attitude, si elle n'avait pas voulu me revoir à Flossinge, elle me l'aurait dit directement. Si elle ne l'avait pas fait, c'est qu'elle se sentait assez sûre d'elle-même pour considérer mon geste comme un égarement d'adolescent et pour le traiter comme une puérilité sans conséquence, dans la mesure où il ne se reproduisait pas. Elle n'avait sûrement pas voulu entreprendre à ce sujet l'esprit déjà troublé de son mari. Mais à son insu Lucile avait changé ces derniers temps. Elle n'était pas sans ressentir quelque effet du trouble où elle me mettait. Depuis que Sophie assurant à mon corps un emploi immédiat me permettait de maîtriser mieux mon amour, je jugeais la situation plus lucidement. Je ne désirais pas moins Lucile mais j'étais à l'abri d'un mouvement trop précipité qu'aurait fatalement entraîné la conjonction de mon abstinence et de ma passion et qui aurait été ma perte.

Lucile devait veiller sur son corps, sur les impulsions de sa nature ardente. Elle devait les chasser du champ de son esprit et les refouler au plus profond des ténèbres de l'inconscient. Mais malgré elle ses paroles, ses gestes, ses pensées étaient marqués par ses sentiments profonds. Elle n'avait plus pour

Anselme les attitudes de servante soumise et amoureuse du début des vacances, À table, elle oubliait de le servir; il fallait trois ou quatre grognements impératifs pour qu'elle y pense. Parfois même elle ne les entendait pas et Anselme fixait le plat d'un air malheureux sans faire de tout le repas l'effort de se servir. Il lui arrivait de se brûler avec sa bouillotte dont Lucile n'avait pas minutieusement vérifié la température et qu'Emilie plaçait régulièrement bouillante, étant contre l'usage de la bouillotte au mois d'octobre et désirant le faire sentir. Anselme habitait dans un univers infantile et égocentrique où Lucile avait accepté de la suivre et il s'y retrouvait soudain seul, privé du compagnon qui chaque jour faisait l'effort pour lui de jeter entre cet univers autistique et le réel le pont qui lui permettait de vivre.

Il avait des accès de colère d'une violence étonnante et un peu théâtrale, mais jamais il n'osait me mettre directement en cause, ni même admettre que Lucile avait changé à son égard. Du fond de son refuge il tendait désespérément une perche que Lucile oubliait maintenant souvent de saisir et l'absurdité de cet entêtement avait quelque chose de pathétique.

CHAPITRE VII

Sophie, malgré la pluie, passait le plus clair de ses journées dans les métairies ou sur le tracteur pour les labours d'automne. Lucile et moi nous réfugiions dans la bibliothèque et parlions pendant des heures près des flammes dansantes de la cheminée en écoutant hurler le vent. Comme autrefois, nous parlions de nos lectures, de nos amis, mais jamais de cet amour qui nous brûlait tous deux et que nous feignions d'ignorer. Mais il était sous jacent à chacun de nos gestes, de nos mots, où notre inconscient se plaisait à nous persécuter. Chaque phrase chaque effleurement involontaire avait pour nous un sens double et malgré nous, nous rougissions. Parfois, la porte s'ouvrait brusquement et Sophie entraît la chevelure ruisselante, enveloppée d'une pelisse de mouton qui semblait retenir dans ses poils tout le froid du plateau. Elle jetait un regard amusé sur nos livres et nos albums de peinture étalés, avalait une tasse de thé brûlant et quelques instants, après le bruit de la vieille Ford retentissait dans la cour puis s'éloignait vers les métairies. Lucile faisait de Sophie un éloge sans réticence. Elle était pour elle la sœur qu'elle n'avait jamais eue.

Depuis qu'elle était à Flossinge le revenu de la propriété avait doublé. Malgré son goût naturel de l'autorité, Sophie savait ne pas être envahissante. Jamais elle ne prenait une décision sans en avoir référé à Lucile et elle la suggérait de telle façon que celle-ci avait l'impression d'en être la seule source. Si par hasard elles étaient au désaccord, Sophie faisait exécuter loyalement ce que désirait Lucile, sans l'infléchir en quoi que ce soit.

Elle avait un sens des relations humaines qui manquait à Lucile et à moi-même. Nous étions toujours gênés d'avoir un ordre à donner et il se transformait toujours dans notre bouche en une sorte de prière. Ensuite nous n'osions pas interrompre le travail s'il ne correspondait pas à ce que nous avions demandé et comme le personnel le savait, il y correspondait rarement, soit que l'exécutant ait d'autres goûts, soit que la réalisation intégrale de l'acte demandé lui déplût. C'est ainsi que Lucile avait toujours vu fleurir autour de sa maison les chrysanthèmes et les dahlias qu'elle avait en horreur et n'avait jamais pu avoir des pivoines qu'elle affectionnait. Certaines années le sol était

trop sec, d'autres trop humide. Sophie trouva dans le grenier un stock de graines soigneusement camouflées par le jardinier qui ne les avait jamais plantées et les planta elle-même sous les yeux de celui-ci qui s'efforçait de prendre un air indifférent. Au printemps suivant, Flossinge émergea d'une mer de pivoines. Lucile me parlant des mérites de Sophie me laissait entendre à demi, car elle était sur ce sujet d'une extrême réserve, qu'elle serait pour moi une femme parfaite. Parfois, je faisais semblant de prendre ces paroles au sérieux et je devinais les larmes au bord des beaux yeux de Lucile, parfois je faisais des objections et c'était tout à fait émouvant de voir Lucile chercher des arguments qu'elle voulait valables et qu'elle craignait décisifs.

Je me gardais d'ailleurs bien de lui parler de l'autre aspect de Sophie que je connaissais et qui n'en faisait pas la type même de l'épouse de tout repos. Les jours plus sombres et plus courts passaient de plus en plus, rapidement. Les feuilles volaient dans les fourrés où j'errais avec Lucile, les oiseaux migrants étaient partis, les champignons ne poussaient plus entre les racines des chênes. Le soleil maladif qui nous fuyait vers un autre hémisphère laissait à peine apparaître à travers les nuages un disque blafard que l'on prenait presque pour le disque lunaire, Les bois semblaient retentir d'hallalis maladifs, la pensée de la séparation proche serrait nos cœurs. Nos mains quand nous marchions se rencontraient plus fréquemment et Lucile ne semblait pas s'apercevoir que plus souvent que le réclamaient les haies épineuses et les fossés pleins d'eau, je gardais sa main dans la mienne. Le dernier jour arriva.

Ce jour-là je sortis une dernière fois avec Lucile; nous montâmes au Lavandou. Les bois où nous nous étions aimés n'étaient plus que des fantômes tordant leurs branches nues. La terre à nos pieds baignait dans le brouillard et les nuages bas. Le vent chargé de gouttes de pluie giflait mon visage, nous étions mal à l'aise dans nos imperméables dont nos corps avaient perdu l'habitude pendant les jours aimables de l'été. Les yeux de Lucile s'embuèrent de larmes. Je la serrai contre moi, elle se laissa faire. Tout contre mon front je sentais le battement très doux de ses cils. Je voulus l'embrasser, mais elle détourna légèrement la tête et c'est sur son front que je posai mes lèvres

Nous repartîmes.

"Reviendras-tu l'année prochaine, Michel", me demanda-t-elle

avec un peu d'anxiété dans la voix.

"Je reviendrai", dis-je. Je pensais juste à ce moment à la visite d'Anselme et à son désir de ne pas me revoir à Flossinge. Il me sembla qu'il s'agissait de propos sans conséquence, de demi-somnambule et je préférerais ne pas en parler à Lucile que l'idée de mon propre départ agitait déjà suffisamment et parce qu'elle entourait de silence tout ce qui touchait à Anselme.

Lucile n'eut pas le courage de m'accompagner au train. Ce fut Sophie qui mit la vieille Ford en marche. Mon départ n'avait pas l'air de l'affecter énormément.

"Ne te manquerais-tu pas le soir" lui demandai-je un peu vexé.

"Non, le fait que tu es le seul homme de la maison disponible et acceptable conférerait à ces rendez-vous une nécessité qui aurait fini par leur donner un caractère conjugal. Tu pars à temps. En amour il faut savoir rester sur sa faim, la satiété vous fait prendre en horreur ceux les plus dignes d'être chéris."

"Que feras-tu en attendant Paris ?"

"Rien, le fils de la métairie du coteau a des yeux magnifiques, je me suis amusée à passer la main dans ses cheveux, il frémissait comme un cheval de sang, mais je m'arrêterai là, Lucile pourrait le savoir et ne pas comprendre, non que ce ne soit pas "très Flossinge" de se faire couvrir par des domestiques, mais elle est assez imperméable à cet aspect du génie familial."

Elle m'accompagna jusqu'au wagon, ne put s'empêcher en embrassant ma joue de laisser glisser vers les miennes ses lèvres merveilleusement fines et me dit comme le train s'ébranlait : "A bientôt à Paris".

Je ne connais pas de spectacle plus pénible que le monotone défilement des banlieues parisiennes dans une aube triste d'automne, quand l'été fini on revient du midi. Elles étalent les misérables troupes de maisons grises et sales et ce long défilement sous la pitoyable naissance du jour rappelle qu'il est bien fini le bourdonnement des cigales sur la pente des collines, le bercement des arbres courbés en voûte sur l'eau des fleuves, le jaillissement du soleil de la mer occitane.

Jamais je n'ai autant détesté Paris que ces matins où je roulais dans l'antichambre de la géhenne. La morne année de cours recommença et avec elle la série des exercices imbéciles qui consistaient à étendre la mémoire comme un élastique. J'avais des camarades, véritables fichiers ambulants qui s'y délectaient. Je n'en dirai pas de mal, ils sont aujourd'hui

maîtres dans une science où telle n'est pas ma place, ils ont les grands services, la presse, les crédits et l'académie. Certains assurent même qu'ils sont devenus intelligents. J'avais décidé d'écrire à Lucile une lettre banale de remerciements, mais malgré moi j'y glissai quelques mots brûlants. Je restai plusieurs semaines sans recevoir de réponse. Pourtant je savais qu'elle me répondrait et je ne cessais de guetter les courriers. La lettre arriva enfin.

Lucile à Michel de Flossinge.

J'ai tardé à t'écrire, j'ai même hésité à le faire. J'ai retrouvé dans ta lettre cette insistance voilée qui surgissait souvent au détour de nos conversations et m'empêchait de m'y livrer avec l'abandon que justifient, notre amitié et notre estime. Je sais qu'il s'agit d'un ton qui t'est assez naturel avec les femmes, je ne voudrais pas te donner l'impression de faire carrière dans la pruderie, mais ce qui est très acceptable dans l'animation parisienne peut très bien cesser de l'être dans la solitude de Flossinge quand un homme et une femme doivent y vivre de longues semaines côte à côte.

En un mot Michel, cette amitié qui nous unit depuis nos premières années, je tremble de la perdre et la grâce que je te demande est de m'aider à la conserver. Ne crois pas que je me trompe, Michel, je sais voir clair en moi et une fois pour toutes j'ai choisi. Je suis de celles qui entrent dans le mariage comme dans une demeure dont toutes les portes se referment derrière elles. Je sais que la fidélité conjugale a toujours été considérée chez nous comme un sentiment où un peu de ridicule le dispute à beaucoup de vulgaire, mais pour moi il ne s'agit plus d'un problème de bon ou de mauvais ton, mais de loyauté et de fidélité à soi-même. Lorsque j'ai épousé Anselme, j'ai compris que ce mariage ne te comblait pas, si j'avais dû hésiter, je l'aurais fait alors. Même si je pouvais admettre avoir fait une erreur, ce chemin impraticable que je n'ai pas pris alors, rien ne m'en rapprochera aujourd'hui. Anselme sans doute a vieilli et des personnes d'âge différent, selon les périodes de la vie, peuvent se trouver plus ou moins près l'un de l'autre. Ce serait trop facile si, pour quelques cheveux gris, on pouvait dire d'un être, il n'est plus celui que j'ai choisi. Si Anselme a vieilli brusquement, c'est moi qui en suis la cause. Un jour peut-être, t'en ferai-je le récit. En lui consacrant chaque instant je ne fais que lui rendre une vie que je n'aurais plus sans lui. Aujourd'hui

qu'il n'est plus exactement ce qu'il était, moi seule peux le sauver des profondeurs qu'il côtoie. Si par ma faute il devait y descendre, sois sûr que je ne me le pardonnerais jamais.

Aide-moi, Michel, ton affection est mon seul refuge; tu trouveras ailleurs des bonheurs faciles ou difficiles, plus grands que ceux que pourrait te donner la pauvre Lucile, mais ce que tu peux lui donner, ce dont tu peux la défendre, nul ne le peut à ta place.

Sophie est encore près de moi, mais déjà hélas, elle prépare ses valises. Je vais haïr Paris qui dévore mes amis et je voudrais lui envoyer des pierres, à leur place comme faisait Cybèle avec Saturne. Je ne te dirai pas de veiller sur elle car elle est de celles pour qui ce soin est superflu, mais je serais toujours heureuse de savoir que vous vous voyez et que vous parlez de nous, en attendant l'été qui vous ramènera, j'espère et dont je vais désirer le retour comme les vieillards frileux.

Lucile.

Sophie, en effet, ne tarda pas à arriver à Paris, mais je ne la vis pas tout de suite, Ce n'est que quelques mois plus tard que je reçus une lettre d'elle, me donnant son adresse. Piqué de son peu d'empressement, je me promis d'attendre avant de lui rendre visite. A quelques jours d'un concours je vivais dans une abstinence studieuse mais très vite la pensée du corps de Sophie se glissa entre les planches d'anatomie et mes yeux. La savoir tout près de moi, offerte, car je ne l'imaginai pas autrement, ironique et tendrement luxurieuse, m'empêchait complètement de m'intéresser aux muscles du triangle de Scarpa. Je courus chez elle. Elle habitait dans le seizième un petit appartement tout à fait ravissant. J'étais venu avant mes cours et je la trouvai encore à moitié dans ses rêves. La palpitation de son sein sous la dentelle était rendue plus rapide par l'effort qu'elle avait fait pour sortir du sommeil. Son souffle sur mon visage était comme une brise matinale.

Avec Sophie on ne perdait Jamais de temps en palabres inutiles. Quelques minutes après les dentelles ayant chu comme une mousse abondante nous roulions sur un lit large comme un navire. J'avais des mois d'abstinence à rattraper et devant cette nudité parfaite j'étais ébloui comme un homme qui d'une grotte profonde, remonte à la lumière de l'été. Quand j'eus apaisé cette faim immense de baisers, de caresses, de chair féminine sous la blondeur dénouée des cheveux, quand la courbe de mon corps eut longtemps épousé la courbe de son

corps et que je fus gorgé des fruits qui m'avaient si longtemps manqué, je posai ma tête sur son épaule, muet, épuisé, mais plein d'une quiétude heureuse et je lus dans les yeux de Sophie le bonheur parallèle des désirs heureusement accomplis

Ayant ainsi épuisé notre entrée en matière, nous parlâmes des événements écoulés depuis mon départ. Elle m'expliqua qu'elle était venue à Paris pour tourner comme aide opérateur dans le film de notre cousin. Au début du tournage le directeur de la photographie était mort et il fallut le remplacer au pied levé. Le directeur de production pour qui chaque heure de retard était catastrophique, subtilement travaillé par Sophie accepta non sans inquiétude qu'elle le remplace. Les films du cousin malgré leurs prétentions littéraires, n'avaient qu'un succès de quartier et n'avaient jamais été pris au sérieux par les cinéphiles. La presse cette fois se répandit en éloges sur la qualité de la photographie. Sophie était lancée. Elle avait aussitôt commencé avec la même maison de production un autre film avec un salaire considérable. Une société d'ethnologie américaine lui proposait un contrat pour aller tourner des films en Amazonie.

Il ne lui avait fallu que quelques mois pour faire ce chemin et je pensais avec vertige que pendant le même temps ma richesse ne s'était augmentée que de la connaissance bien imparfaite de l'anatomie du membre inférieur.

Je lui parlais, de Lucile, de la lettre que j'en avais reçue, elle ne répondit avec un peu d'agacement :

"Tu ne parviendras jamais à rien avec Lucile, Anselme devient de plus en plus fou, la nuit il voit des gens qui veulent l'étrangler ; plus il est fou, plus elle l'aime. J'en arrive à me demander si elle n'est pas aussi folle que lui. Oublie-la, reste quelques années sans revenir à Flossinge je veillerai sur elle dans la mesure de mes moyens, pour autant qu'elle me le permette."

Je partageais avec Sophie un petit déjeuner plus copieux que mes deux repas d'étudiant; Sophie dévorait à belles dents comme un carnassier sans jamais se soucier de sa ligne. Comme les fauves elle ne prenait pas de ventre. Elle m'annonça qu'elle attendait son directeur de production et comme je m'enquerrais d'un air un peu soupçonneux de son emploi du temps elle me répondit vivement :

"Entre nous, Michel, il y a beaucoup de choses possibles, nous avons les mêmes réflexes, conditionnés par la même

éducation, le même amour du bon ton qui exclut des rapports humains, la vulgarité des choses ordinaires de la vie et remplace les règles de la morale par un souci d'élégance faite de désinvolture et de courtoisie. Nous avons le même sang dans nos veines et nos deux corps, comme des animaux fidèles aiment à joindre leur chaleur et à mêler leur souffle. Nous ne croyons ni à Dieu ni au diable que nos aïeux ont inventé pour la tranquillité des faibles d'esprit. Si cette compagnie souriante que je peux t'offrir dans la vie te plaît j'en serai infiniment heureuse. Si tu attends autre chose, ne reviens pas ici."

Elle se leva et toujours souriante se dirigea vers la porte.

"Mon directeur de production va arriver, il n'a pas le même souci héréditaire du bon ton que nous. Je le lui ferai payer quelque jour, mais pour l'instant j'ai besoin de lui. Nos adieux furent aussi brefs que notre entrée en matière avait été longue.

Je devais souvent revoir Sophie au cours du printemps. Elle venait à l'improviste dans ma chambre d'étudiant et nous nous aimions sur le lit de fer qui grinçait au moindre mouvement. Elle était chaque fois plus belle et plus parée. Elle m'entraînait dans des restaurants où je n'aurais jamais osé mettre les pieds et payait des additions avec lesquelles j'aurais vécu tout un mois. Au début je protestai, elle me pria de considérer cela comme une dette que je lui rembourserais dès que je serais installé.

« Tout scrupule entre nous serait imbécile, me disait-elle. Le plaisir qu'elle avait à me voir serait gâché par la cuisine de restaurants médiocres. Elle me fit même faire des costumes chez un excellent tailleur, mais je refusai de les porter chez moi, je les laissais chez elle et ne les mettais que quand je sortais avec elle.

Je tenais d'ailleurs un compte parfaitement exact de tous les frais qu'elle engageait pour moi et je les lui ai remboursés intégralement par la suite. Ma conscience a toujours été en repos à cet égard. Elle me laissa même sa voiture pendant ses fréquentes absences, mais je ne m'en servis guère pour ne pas user du crédit d'essence qu'elle m'avait laissé chez son garagiste. L'idée de m'en servir pour promener de peu farouches conquêtes me gênait d'ailleurs et quand je lui racontais cela elle riait de sa voix chaude et me traitait de collégien. Je crois cependant qu'elle appréciait ma retenue, non pour des raisons financières, mais parce que la délicatesse lui semblait préférable à la cupidité des médiocres. Sa vie

sentimentale devenait compliquée et elle me la racontait avec une candeur désarmante. Un jour elle tomba amoureuse d'un noir magnifique, cela dura huit jours.

"Je crois que ce qui me séduisait chez lui, me disait-elle, c'est que chaque fois qu'il ne faisait l'amour, j'avais dans l'échine un petit frisson, persuadée qu'il allait me manger à la fin. Mais à la cinquième ou sixième fois j'avais acquis la certitude qu'il ne me mangerait pas, je n'avais plus le petit frisson ; je ne l'ai plus revu."

Elle avait avec moi et je pense aussi avec les autres, des exigences subites qui me déconcertaient. Il lui arrivait d'arrêter sa voiture dans le premier chemin creux prise d'une irrésistible envie de faire l'amour, envie à laquelle il n'était pas question de se refuser malgré le risque d'être surpris par le premier passant. Je ne m'embarquais dans sa voiture sur les Champs Elysées qu'avec un picotement d'inquiétude.

Un jour elle me dit : "Michel, j'ai bien réfléchi, il faut que nous ayons un enfant ensemble."

"Je n'en saisis pas très bien la nécessité", hasardais-je.

"Mais si, s'écria-t-elle, j'ai bien l'intention d'avoir un jour un enfant, c'est une des possibilités de l'existence intéressantes, pourquoi passer à côté ? Cependant je ne me vois pas mariée, je suis assez loyale pour prévenir celui qui prendrait ce risque, je ne veux pas non plus donner à mon enfant un complexe de bâtard, Nous portons le même nom, nous nous voyons fréquemment, nous pourrions même avoir deux logements voisins. Il aurait un père, il porterait son nom. Il serait Flossinge, des deux côtés, ce serait un peu comme si je l'avais fait toute seule, une vraie parthénogenèse sans substance étrangère."

"Tu me concèdes l'honneur, dis-je un peu vexé, d'être l'instrument d'une parthénogenèse.

"Exactement, dit-elle, avec une moue extasiée"

"Et Lucile qu'en pensera-t-elle ?"

Elle eut un haussement d'épaule. "Mais je l'aime dis-je au bord des larmes, depuis six mois que je ne l'ai vue, il ne s'est pas passé un jour sans que je ne pense à elle. Même dans tes bras,, ajoutais-je avec une sorte de fureur, je pense à elle."

Sophie passa sur son front sa main, rejetant en arrière une mèche de cheveux rebelles et me dit d'une voix douce

"Je ne peux pas comprendre, Michel. Dans tes bras je pense à l'amour, dans les bras de chacun je pense, je vis l'amour de l'heure."

CHAPITRE VIII

Les yeux fermés je m'abandonnais encore à demi au sommeil ; des bruits vagues parvenaient jusqu'à moi, lointains, venus d'un autre univers, filtrés et comme épuisés par la distance. Mon ouïe émergeait au monde des vivants, ma conscience paresseuse s'attardait au monde de la nuit. Cette perception en surface des bruits, des pas, des crissements des roues de charrettes sur le gravier me laissait l'esprit étrangement libre. Tantôt j'étais sur la charrette grinçante et la voûte des feuilles et des fleurs caressait mon visage, tantôt j'étirais mes membres vers les régions fraîches des draps, la charrette s'éloignait dans les brumes de mon rêve et je goûtais le bonheur paisible de cette exploration sans danger dans l'infinité du lit

Un bruit plus aigu me tira tout à coup de cette agréable torpeur. Je m'y agrippai en vain, le visage enfoncé sous l'oreiller. Je ne pouvais plus regagner cette pénombre de la conscience où la moitié de mon être veillait sur sa moitié endormie. Un grand bruit de balais entrechoqués devant ma porte me mit d'un seul coup sur mon séant. Je reconnus le vacarme familier d'Emilie. Elle se levait avec le jour et ne comprenait pas qu'on puisse en user autrement. Aussi menait-elle une sarabande infernale jusqu'à avoir arraché le dernier dormeur de son lit. Après ce vacarme subit, elle restait toute la journée le silence même. Le soir elle se couchait aussi avec le jour et si l'un de nous avait le malheur de remuer sa chaise un peu trop fort et qu'elle en perçut le bruit malgré l'épaisseur des murs, elle se refusait le lendemain avec une expression d'épuisement et de dignité offensée, à tout travail un peu pénible et le visage triangulaire, les lèvres plus serrées encore que d'habitude, elle multipliait devant nous les allusions à "ces gens" parfois même "ces individus" qui l'avaient toute la nuit empêchée de dormir.

Ne pouvant plus retrouver mon sommeil, je me levai en maudissant Emilie. J'entendais maintenant clairement le bruit des charrettes, le pas pesant des chevaux, le cri perçant des gelines dans le poulailler. Le soleil déjà se faufilait à travers

les persiennes ; J'étais à Flossinge depuis deux mois, deux mois près de Lucile qui avaient coulé aussi vite que l'eau d'un ruisseau à travers les mains ouvertes.

J'étais revenu à Flossinge dès les premiers jours de juillet. Je n'avais pas écouté les conseils de Sophie qui n'avait pu me retenir, tournant un film en Afrique. Eut-elle été à Paris d'ailleurs, elle n'aurait pu m'empêcher de rejoindre Lucile. Dans chacune de ses lettres je sentais qu'elle aussi comptait les jours qui nous séparaient des vacances "Quand tu seras là" ne disait-elle, "je retrouverai le courage et la douceur de chaque jour" ; elle me disait encore "je ne m'intéresse plus à la terre, ni aux semailles, ni aux floraisons, je vis dans Flossinge comme dans une barque qui fait eau et où on attend le signal d'abandon, pourtant j'ai planté des dahlias, qui fleurissent en septembre, parce que tu seras là." Elle me disait aussi "j'ai fait tailler les haies du parc, l'année dernière, tu les trouvais trop touffues, elles sont maintenant rectilignes et uniformes comme tu les aimes, et les branches taillées jonchent pour l'instant le sol comme une chevelure coupée. J'ai fait retapisser les pièces et recouvrir les fauteuils je m'accommodais fort bien de leur état ne voyant même plus le délabrement qui m'entourait. Mais je ne sens prise d'une rage de mettre tout en ordre, de laisser une maison nette, des armoires rangées, des papiers classés. D'un jour à l'autre tu peux devenir propriétaire de tout cela et je ne voudrais pas que tu gardes de moi le souvenir d'une mauvaise ménagère.

Elle me parlait aussi de Sophie "J'ai pu faire tous ces arrangements grâce aux modifications que Sophie a apportées à la gestion du domaine et qui en ont augmenté le revenu. Pourquoi me donne-t-elle si peu de ses nouvelles ? Je suis heureuse de sa réussite. Je l'admire et pourtant ne l'envie pas. Cette rage de posséder, cette fièvre, ce besoin d'ordonner les êtres et les choses autour de soi et d'imaginer après chaque réussite une réussite plus grande pour ne pas s'en satisfaire après l'avoir atteinte, me sont parfaitement étrangères. Je sais maintenant qu'il n'y a rien dont on ne puisse se passer si ce n'est d'un cœur fidèle, que la poussière que soulèvent les armées victorieuses retombe au premier orage. Je suis seulement heureuse de ses succès car chacun doit s'accomplir selon ce qu'il a en soi de plus constant.

Aussi je m'accomplis dans la solitude et je sais maintenant que je m'y suis toujours préparée. C'est au milieu du silence que je deviens sensible au moindre tressaillement de ma pensée que

je peux descendre jusqu'au fond de moi-même comme dans une grotte profonde où mes yeux recueillis dans la pénombre découvrent mille recoins nouveaux."

Elle me parlait rarement d'Anselme mais parfois ne pouvait retenir quelques allusions : "C'est une rude tâche d'être chargée du salut d'un autre, c'est toujours son propre salut qu'on essaye de lui imposer."

J'ouvris les fenêtres le soleil de septembre était encore vif et je respirai à pleins poumons le reste de l'été. Les feuilles de marronniers jaunissaient déjà, faisant peser sur la végétation encore verte la menace d'une mort prochaine. Les grappes s'alourdissaient dans les vignes. Les hirondelles en groupe serré chuchotaient sur les fils électriques. Le bel été était encore parmi nous comme un ami sur le pas de la porte. Le soleil mourait un peu plus tôt chaque soir à travers les dahlias. Lucile et moi étendus sur la terrasse nous regardions la nuit silencieuse envahir le ciel, refusant malgré la fraîcheur de jeter sur nos épaules un chandail. De toutes nos forces nous refusions l'automne. Nous aurions, si nous l'avions pu, interdit le ciel à ces vols triangulaires qui partaient vers le sud au bord des oueds rougeâtres entourés de lauriers roses et de volubilis en fleur. Nous restions parfois ainsi de longues heures, respirant l'odeur des dahlias qui se défaisaient lentement de leurs pétales, n'échangeant que de loin en loin un mot lourd de promesses, épuisant ainsi jusqu'à la limite le bonheur absolu qui nous était permis. Parfois Anselme surgissait, la mèche mauvaise, vêtu de son éternel costume de coutil gris, de plus en plus fatigué, qu'il portait maintenant d'un bout de l'année à l'autre malgré les objurgations de Lucile, comme s'il ne pouvait se décider à modifier son apparence. Il nous regardait d'un air soupçonneux, grommelait et repartait.

Il courait maintenant dans la maison toute la journée comme un rat empoisonné. On le croyait encore au grenier et on le rencontrait à la cave. Il déplaçait les meubles semblant chercher un objet perdu, traînait les chaises, retournait les matelas. Je ne faisais guère attention à lui et il paraissait avoir décidé d'ignorer ma présence. Je pensais qu'il était dépité de me retrouver à Flossinge malgré son propos de l'année précédente.

Lucile avait pour lui autant d'attentions qu'autrefois, mais elle devenait nerveuse comme un animal qui flaire un danger. Si Anselme restait un sujet tabou, elle se confiait plus librement qu'autrefois. Je reliais petit à petit les bribes de ce que

j'apprenais par elle à ce que je savais et le tout commençait à former un ensemble cohérent. Les crises d'Anselme semblaient s'être espacées, mais la nuit, il s'agitait presque aussi furieusement que le jour et ne parvenait à trouver du répit dans le sommeil que quelques heures de loin en loin, serré dans les bras de Lucile. L'état d'Anselme semblait redoubler la tendresse de Lucile et ce redoublement de tendresse absurde décuplait ma passion. Je n'osais plus rien entreprendre, même pas espérer que cette passion était partagée, car je savais que plus elle aurait conscience de la partager, plus cela l'éloignerait de moi. Si elle ne se sentait pas sûre d'elle, elle n'hésiterait pas à m'imposer une séparation anticipée. J'avais peur de l'irréparable. Je vivais au bord de la source où je ne pouvais boire, mais je n'avais pas la force de m'en éloigner.

Septembre ramena la saison de la chasse. Les jeux de l'été s'éloignant avec les beaux jours, nous chassions, pendant de longues journées. Flossinge était éloignée des lieux habités et sur un chemin qui ne menait nulle part, le gibier y était encore abondant. L'ardeur de Lucile était inépuisable et c'est moi qui demandais grâce. Nous partions tôt, le soleil levant rougeoyait derrière un brouillard frais qui s'insinuait dans mes vêtements, nous devinions à peine à nos pieds les vallées de Flossinge que la brume couvrait comme une mer. Nous marchions en silence songeant au bonheur d'être si proches suivant nos chiens qui tout heureux d'être sortis du chenil, bondissaient loin de nous, revenaient nous lécher les mains, repartaient et revenaient encore. Les geais s'agitaient à notre passage et remplissaient la campagne de leur jacassement.

Anselme nous accompagnait parfois, il avait été dans sa jeunesse le meilleur chasseur du pays. On parlait toujours dans les fermes de la façon négligente dont il appuyait la crosse contre son épaule tirant comme au hasard et chaque fois foudroyant la bête. Ce don était d'autant plus remarquable qu'il avait toujours été l'homme le plus maladroit de la terre. Il était incapable à l'époque où il faisait une grosse consommation de voitures de changer un des pneus. La vie militaire l'avait habitué à avoir autour de lui un grand nombre d'inférieurs toujours empressés à accomplir pour lui les gestes les moins compliqués. Si Anselme chassait toujours et restait un bon tireur, il n'avait cependant plus son célèbre et infallible coup de fusil. Aussi comme il préférait rester sur sa légende, ne tirait-il qu'à coup sûr, la plupart du temps il ne prenait même pas son fusil. Je n'appréciais guère sa compagnie, je n'étais pas

fanatique de la chasse et parcourir la campagne loin des yeux des hommes, seul avec Lucile, surprendre avec elle la lumière du soleil dans les sous bois, marcher à côté d'elle sur la terre humide, sur le chaume piquant, écarter dans les fourrés les épines qui auraient pu la blesser, choisir pour elle la grappe la plus lourde des raisins les plus sucrés ou la pêche la plus froide de la rosée de la nuit, étaient pour moi les mille bonheurs de ces promenades et pour ces bonheurs je feignais, de partager sa fureur carnassière.

J'aurais passé ma vie à suivre Lucile dans les bois ou au bord des ruisseaux, sous la voûte des arbres, sans rien demander d'autre que son sourire, sa main confiante dans la mienne au passage d'un obstacle et de loin en loin un regard tout chargé de tendresse et de regret.

Mon corps, pourtant, ne s'endormait pas, mille désirs d'elle le brûlaient tout le jour, mais je les savais irréalisable. J'aurais été le plus heureux des hommes et elle m'avait permis seulement d'embrasser ses pieds nus, de caresser ses cheveux. Je ne regrettais même pas l'absence de Sophie. De temps en temps, j'allais dans la ville voisine, je ramassais la première fille sur le premier trottoir et l'aimais à la hâte sans même regarder le lit où je m'étendais, le corps sur qui je refermais mes bras et à qui je demandais seulement un trompeur apaisement de cette faim dont je redoutais qu'elle me jette sur Lucile comme un fauve.

Anselme ce jour-là était venu à la chasse avec nous et il m'avait prêté son fusil, un fusil à cinq coups datant de sa splendeur qu'il n'aimait pas voir en d'autres mains que les siennes.

"Prends-le, me dit-il, son poids commence à me fatiguer pour marcher, je ne te le redemanderai que cinq minutes, juste le temps de tirer une ou deux cartouches pour me dégourdir les doigts, ce n'est donc pas la peine que tu prennes le tien. »

Le matin était frais, l'éminence sur laquelle était construite la maison émergeait seule du brouillard et semblait suspendue entre les brumes basses et le ciel éclatant. Nous nous enfonçâmes tour à tour dans l'ouate blanche pour gagner un vallon où gîtait une compagnie de perdreaux. Anselme parlait peu. Depuis mon retour j'avais remarqué que sa loquacité avait diminué. Il m'avait reçu cette année avec froideur, mais n'avait pas été désagréable avec moi. J'en avais déduit qu'il avait oublié l'interdiction qu'il m'avait faite de revenir à Flossinge. Je le haïssais d'être un obstacle entre Lucile et moi, mais je

savais, qu'il était surtout pitoyable. Seuls les bras de Lucile le retenaient au rivage des hommes.

Un bois nous séparait encore du vallon où nous nous rendions. Le sous bois qui commençait à peine à jaunir était encore touffu. Le brouillard s'accrochait aux arbres et nous naviguions entre les troncs noueux comme un navire entre les écueils. Quand nous arrivâmes à la lisière du bois, les perdreaux s'enfuirent derrière un repli de terrain. Lucile me dit qu'elle allait faire le tour de la pièce de terre derrière les haies et qu'elle les rabattrait sur nous, voulant donner à Anselme l'occasion d'un tir facile. Elle s'éloigna rapidement et je rendis son fusil à Anselme. N'ayant plus d'arme, je fis quelques pas à l'intérieur du bois à la recherche de champignons. Je vis à mes pieds un cèpe dissimulé sous la mousse. Voulant éviter de l'écraser, je fis un faux pas et tombais. Ce geste me sauva la vie. J'entendis une détonation et le sifflement des plombs s'enfonçant dans l'écorce qui était devant moi. Je restais quelques secondes, abasourdi sans faire un mouvement. Tournant à peine la tête dans les feuilles mortes J'aperçus Anselme dont le fusil fumait encore et qui regardait paisiblement la scène. Je fus saisi d'un tremblement nerveux, j'étais sûr que ce fou dès qu'il s'apercevrait qu'il ne m'avait pas atteint finirait de décharger son fusil et il avait encore quatre cartouches qui n'étaient sûrement pas remplies de plomb à grive. Il quitta l'orée du bois et s'approcha de moi. J'étais rempli de peur, de révolte contre cette mort imminente et j'avais cependant l'esprit assez libre pour penser que si Anselme ratait son coup Lucile serait à moi. La peur me paralysait et Anselme de son pas tranquille approchait. Le désir de vivre domina enfin ma peur, je fus debout d'un bond et essayai de me dissimuler derrière le premier chêne que je pus atteindre, mais les chênes de Flossinge sont des arbres maigres et noueux qui ne formaient qu'une partielle protection. Si je fuyais je risquais, avant d'être à l'abri, de recevoir une cartouche dans le dos. Anselme parut surpris de ce bond, sans doute me croyait-il déjà mort. Il eut un mouvement d'hésitation, l'arbre le gênait pour tirer. J'en profitai et me précipitai sur lui. Il eût le temps d'épauler et comme je saisis le canon du fusil une détonation retentit et une brûlure traversa mon épaule droite. Il n'eût pas le temps de tirer un second coup, le fusil arraché de ses mains par un geste dans lequel j'avais mis toute ma force roulait par terre. Il était temps, mon bras droit pendait comme un corps inerte. Je

ramassais le fusil de mon bras valide, mon épaule et mon visage étaient éclaboussés de sang. Je sortis du bois, courus dans les sillons en trébuchant et appelais de toutes mes forces : "Lucile, Lucile !". Les arbres, les sillons et les haies se mirent à tourner autour de moi et je tombai sur mon fusil, la face contre terre.

CHAPITRE IX

Je me réveillais, longtemps après sans doute, dans une salle ripolinée d'un blanc bleuté. À la fenêtre des stores vénitiens laissaient passer un jour tamisé. La pièce sentait l'antiseptique. J'étais couché dans un lit métallique que je n'identifiais pas plus que le reste de la pièce. J'essayais de tourner la tête et dus interrompre ce geste, arrêté par une douleur violente. Je devinais une jeune femme assise non loin de moi qui feuilletait une revue. J'essayai de tourner mon buste, puisque je ne pouvais tourner la tête. Cette fois la douleur en interrompant mon geste m'arracha un petit cri. La jeune femme leva aussitôt le nez de sa revue.

"Sophie, m'écriais-je, où suis-je, que fais-tu ici ?

"Enfin, dit-elle avec un petit soupir, tu te décides."

Elle approcha son fauteuil du lit et se pencha vers moi. Elle était bronzée comme un maure et le hâle faisait paraître presque blanc le blond de ses cheveux. La courbe délicate de ses lèvres était près de mes yeux, son parfum si souvent respiré me fit presque défaillir.

"J'étais de passage à Paris, Michel, ayant su qu'on s'égorgeait à Flossinge, je suis venue voir."

Mon esprit ne débattait encore dans un épais brouillard. Puis la mémoire me revint. Anselme pointant son fusil, la course à travers les arbres, l'ancienne frayeur me ressaisit et je fus pris d'un tremblement qui n'échappa pas à Sophie. Elle passa sa main dans mes cheveux.

"C'est bien fini, Michel, tu ne risques rien, tu es près de moi. Tu n'aurais rien risqué si tu étais resté au gîte mon cher lièvre, dans mes bras protecteurs." Doucement, doucement, elle immobilisait ma main qui tremblait. Quand elle vit que j'étais calmé elle lâcha ma main et ajouta d'un ton un peu railleur :

"Je pense que tu es au courant de ce qui est arrivé, un banal accident de chasse. Rappelle-toi, tu es tombé sur ton fusil en sautant une haie. Le résultat fut une balle dans la poitrine. Tu avais mis une chevrotine dans le canon, vous étiez partis

chasser le renard, n'est-ce pas ? Tu as déliré pendant trois jours avec assez d'à propos d'ailleurs, tu n'as pas parlé de la partie de chasse, tu as perdu deux litres de sang."

Je la regardais incrédule et eus à peine la force de remuer les lèvres.

" Ce n'est pas un accident, Sophie."

Elle mit un doigt devant ma bouche. « Réfléchis bien Michel, si ce n'est pas un accident, c'est la prison ou l'asile pour Anselme, si cela en est un, il n'y a rien de changé entre toi, Anselme et Lucile.

"Qui a accrédité la thèse de l'accident ?"

"Lucile, mais je pense qu'au début elle l'a cru. Tu étais tombé sur ton fusil. Il ne manquait qu'une balle. Elle était dans ton épaule.. Ce n'est qu'ensuite devant les incohérences d'Anselme qu'elle a compris la vérité.

"Que me conseilles-tu de faire ? »

« De ne plus t'occuper de ça. Votre ménage à trois, mouvementé est sans intérêt, il faut vivre pour ce qui se dévore et non pour ce qui vous dévore. Dans quelques jours je pars pour l'Orénoque et je t'emmène si tu veux. Il nous faut quelqu'un pour les soins d'urgence. Là-bas tout est simple. La nature y est belle et touchante parce qu'impitoyable, elle est comme au premier jour du monde. Les serpents, les vampires, la fièvre jaune montent la garde autour de nos jours. Menacée à chaque heure, jamais la vie n'a eu un goût aussi fort. Les égarements de l'esprit y deviennent lointains et incompréhensibles. La mort est trop proche pour qu'un corps se refuse au plaisir de l'instant. Les hommes y sont violents à souhait, les femmes comme les fruits écarlates, tendres et vénéneuses, la faune cruelle, les arbres et les fleurs démesurés. Des rapports simples parce que régis par la force et la cupidité s'établissent entre les êtres. Tes problèmes t'y apparaîtront démesurément petits au milieu de cette vie à chaque instant menacée. L'amour, le désir y sont simples comme la faim, comme la soif, comme le sommeil d'un corps lassé. »

J'entendais Sophie comme à travers un brouillard. Je ne souffrais pas à condition de ne pas bouger, mais j'étais dans un état d'extrême faiblesse. Sophie me dit que le chirurgien avait dû intervenir deux fois pour enlever les chevrotines

"Si je dis la vérité, Sophie, quelle sera la réaction de Lucile ?

« Anselme interné sera un obstacle entre vous ; il sera plus pitoyable encore. Elle sera son seul refuge."

"Je ne peux pas vivre et ne plus voir Lucile."

"Alors attends la prochaine chevrotine."

Cette conversation m'avait épuisé. Je me rendormis. Je dus dormir longtemps car le chirurgien craignant mon agitation, me maintenait dans un état crépusculaire. Quand j'ouvris à nouveau tout à fait les yeux les stores étaient ouverts, le jour était gris et morne, le vent hurlait à pleins poumons chassant à toute allure vers la montagne des nuages gris et noirs qui filaient comme un troupeau sous les crocs du chien, se déformaient, se reformaient. La clinique elle-même sous le vent pliait, craquait comme un navire.

Silencieuse et souple, Lucile entra. Elle était vêtue d'un tailleur gris très sobre. Ses cheveux noirs étaient remontés sur sa tête en un lourd chignon. Ses grands yeux avaient une immobilité orientale. Elle était à la fois austère et envoûtante. Je pris sa main et y déposai un baiser. Elle ne parut pas remarquer le geste et s'assit à côté de moi. Elle me tendit une lettre. "Sophie a dû partir pour Paris, elle laissé ce mot pour toi."

Je l'ouvris

Mon cher Michel,

Quelque intérêt que je trouve à la contemplation de tes amours qui rappellent certaines parades de l'armée impériale, deux pas en avant, un pas en arrière, le tout avec beaucoup de raideur dans la démarche et un peu de tragique dans l'expression, d'autres soucis auxquels je peux me rendre maintenant que je sais que tes jours sont momentanément hors de danger, m'appellent à Paris. Un scénario à mettre au point, une expédition à organiser, un amour de passage occupent à la fois mon corps, mon cœur et mon esprit, me remplissant de cette agréable quiétude que je connaissais à Flossinge quand ayant tout le jour couru dans les champs sous le soleil je m'endormais comblée dans tes bras.

Je n'en regrette pas moins assez vivement ton absence. Ne crois pas que je veuille t'arracher à Lucile elle est un des rares habitants de cette planète pour lesquels j'ai à la fois de l'affection et de l'estime. Mais de grâce prends la ou laisse-la en paix.

J'ai connu des hommes réticents, des amants à principes, des timides et des effarouchés, des violents. Chaque fois que j'ai voulu les avoir, je les ai eus. J'ai connu des difficultés à rompre

des liaisons, jamais à en former. L'art de la retraite est celui des grands capitaines. L'attaque est à la portée d'un enfant. Il suffit d'être rapide et de foncer tout droit. Un audacieux surprend aisément les cœurs les désirs éteints ne sont que des feux mal endormis qui ne demandent qu'à se réveiller en une éblouissante pyrotechnie.

J'ai peu pratiqué les femmes et uniquement par curiosité. Je l'ai fait comme un exercice d'école afin de me mettre dans l'état d'esprit du mâle, pour mieux par la suite prévoir ses réflexes, ses embûches, sa mécanique de pensée. Je n'ai pas prolongé ces exercices dans lesquels je mettais trop d'application pour en retirer un quelconque plaisir. (L'application et la laideur sont les plaies de l'amour, il faudrait les enfermer dans une île aux accès fermés par des archanges aux épées de feu). Il m'a suffi de cette courte expérience, cependant, pour savoir que les femmes si les usages les contraignent à quelque réserve, aspirent avec frénésie à la défaite, redoutant seulement, à cause de l'imbécillité des mâles de n'en trouver jamais l'occasion.

J'ai trop d'amitié pour toi Michel, pour ne pas m'alarmer de te voir sur une aussi mauvaise pente. Chaque bonheur, chaque étreinte refusée, chaque baiser non donné, là est l'injure suprême à la vie. J'ai parfois regretté d'être sans ambition politique car j'aurais aimé avoir un instant le pouvoir, pour faire fustiger, traîner le long des routes avec des carcans et des marques infamantes tous ceux qui essaient de nous écarter de cette vérité unique, prêtres des Dieux morts, métaphysiciens imbéciles, metteurs en bouteilles de vent, sociologues obtus qui rêvent d'éteindre le feu du cœur des hommes en lui livrant une vie sans passion et sans risque, toute emballée, prévisionnée, machinisée, pasteurisée. Je créerais un pays sans industrie, sans culture, couvert de forêts et de fauves. Les femmes y seraient souples et les hommes vigoureux. La débilité disparaîtrait d'elle-même. La force tiendrait lieu de vertu, décidant des lois et des accouplements, les dieux anciens qui grondent encore dans le sein de la terre s'y déchaîneraient à loisirs, des dieux invisibles, ceux qui poussent les tempêtes, qui déclenchent les orages qui parcourent le ciel, qui surgissent de la terre brusquement entrouverte.

Je pars dans vingt jours, jusqu'au dernier moment je te garde une place parmi nous."

Sophie

Je posai la lettre, un peu gêné de ne pouvoir la tendre à Lucile et ne sachant où la mettre car la haute écriture de Sophie était lisible à un mètre. Lucile comprit mon embarras.

"Ne te mets pas en peine, Michel, je l'ai déjà lue. »

Je la regardais, étonné. Ses grands yeux noirs que j'aimais avaient une expression de bête aux abois. J'étais encore fatigué par ces journées de demi-coma, plein de l'hébétude que donnent les narcotiques. Je sentais à travers le demi-crêpuscule où j'étais que la partie était au train de se jouer et j'étais sans force pour prendre Lucile dans mes bras, je ne pouvais même pas bouger seul dans mon lit.

"Je ne comprends pas, dit Lucile en montrant la lettre, tout cela est si loin de moi. J'avais de l'affection pour Sophie, je l'estimais. Elle garda un instant le silence puis reprit : je peux maintenant te le dire. Le jour où j'ai épousé Anselme, à l'instant même où il m'a pris dans ses bras, j'ai compris que je m'étais trompée. Sur lui je cherchais malgré moi ton odeur, la couleur de tes yeux, le toucher de ta peau. Comment aurais-je pu deviner cela ? J'ignorais tout de l'amour, je t'avais presque porté dans mes bras, je t'avais connu en culottes courtes et je peignais tes mèches rebelles. Je ne savais pas que cette joie que j'avais à te toucher, te coiffer, à dérober pour toi les cigarettes de mon père, à cueillir pour toi les premiers fruits de la saison, à tuer pour toi le premier gibier de la chasse, je ne savais pas que c'était cela l'amour. Il a fallu que je sois dans les bras d'Anselme pour que je le comprenne. Rien n'était perdu me diras-tu, je pouvais tout recommencer. Comme si les choses étaient si simples ! J'avais engagé ma parole à un être qui m'aimait. Moi qui m'étais trompée sur moi-même, avais-je le droit de le faire souffrir pour ce qui était peut-être une seconde erreur ? Peut-être l'aurais-je fait cependant s'il ne m'avait montré un jour qu'il était digne de cet amour que je ne lui donnais pas.

C'était dans le sud marocain, dans un poste en lisière du Sahara entre l'Oued Sousse et l'Atlas. Anselme commandait ce poste pourvu d'une maigre garnison. On nous annonça qu'un important groupe de pillards approchait. Il fit transporter les femmes avec une petite troupe d'hommes sûrs et tout ce que nous avions de précieux, dans une grotte de l'Atlas que nous avions découverte un jour en chassant et dont nous étions les seuls à connaître l'accès. Le poste fut assailli par un groupe d'hommes important et rapidement enlevé malgré la résistance

d'Anselme. Les soldats indigènes qui étaient restés avec lui avouèrent que les objets précieux avaient été cachés et qu'Anselme était le seul à connaître l'emplacement de la cachette. Anselme fut torturé avec tout le raffinement dont ces gens sont capables. Pour ne pas livrer ma cachette, il ne parla pas. Les renforts survinrent et les pillards s'enfuirent laissant mon mari mourant. Quand il revint à lui, ce n'était plus, le même homme. L'Anselme que nous connaissions était mort sous la torture et il était mort pour moi.

Si je l'avais aimé je ne serais pas partie dans cette grotte, j'aurais accepté le risque de mourir avec lui. Mais je me suis cachée parce que je voulais rester vivante pour un autre.

Anselme peu après dut quitter l'armée où il était devenu incapable d'exercer son commandement. Je me suis promis ce jour-là de lui rendre à force d'amour, de patience, de dévouement, cette vigueur, cette raison perdue pour l'amour de moi. Ce serment, je le tiendrai."

"Tu oublies, dis-je, retrouvant sans y penser le tutoiement ancien, qu'il a voulu me tuer"

"Je n'oublie rien, mais c'est encore de ma faute. Je n'aurais jamais du accepter que tu reviennes ici. J'étais heureuse de t'avoir à Flossinge, d'entendre ton rire jeune et ta voix d'homme résonner dans cette maison. Je pleurais chaque soir quand je pensais que tu montais peut-être dans la chambre de Sophie et je te conseillais de l'épouser. En rêvant de te garder, je faisais tout pour te perdre. J'étais comme une folle quand je ne te sentais pas près de moi. Je comptais les jours, je comptais les heures qui me séparaient de l'été. Je plantais des fleurs pour toi, je plantais des arbres pour toi, je vivais de t'attendre.

Anselme le sentait obscurément. Loin de l'aider, je l'enfonçais dans sa nuit. Tout ce qui est arrivé est de ma faute. Mais c'est fini, Michel, dans quelques jours tu iras mieux, tu quitteras Flossinge et tu n'y reviendras jamais, tant qu'Anselme vivra. Je parvins à me lever à demi dans mon lit. Lucile restait dans l'embrasure de la fenêtre, prudemment, loin de mon atteinte.

"Maintenant que je t'ai retrouvée, tu voudrais que je vive sans toi ? Pendant des années je t'ai attendue. Crois-tu que je vais y renoncer à l'instant où je suis sûr que tu m'aimes ?"

Lucile secoua doucement la tête : "Tu iras rejoindre Sophie. Elle te rendra heureux."

"Elle ne m'a jamais rendu heureux, elle m'a donné à boire quand j'avais soif, c'est absolument tout. Je ne veux pas de la vie qu'elle m'offre. Je veux vivre auprès de toi, lentement, voir

avec toi chaque soir le coucher du soleil et chaque soir en être à nouveau ému. Je veux sentir des jours égaux, des jours jumeaux glisser sur nos visages qui se rideront en même temps, sur nos cheveux qui blanchiront en même temps. Je veux une vie où rien ne se passe que la répétition des gestes quotidiens de notre amour. Je ne veux pas de pays rude, d'amour de fauves, je veux un pays calme comme tes yeux, une ardeur égale étalée sur toute chose comme le flot à l'heure de la plus haute marée, immobile entre le flux et le reflux." Lucile s'approcha de moi les yeux voilés de larmes. Elle hésita un instant puis se retournant se dirigea vers la porte qu'elle referma doucement derrière elle."

Ma convalescence fut rapide. Le chirurgien au bout de quelques jours me donna l'autorisation de quitter la clinique, mais me demanda d'attendre quelques jours avant de regagner Paris. Un taxi me ramena à Flossinge. Lucile avait accepté ce retour momentané car mon accident avait un peu fait jaser le pays et elle ne voulait pas donner consistance aux bruits qui couraient et auxquels ma présence à Flossinge apportait un démenti. Il était entendu que dès que je serais complètement sur pied je quitterais Flossinge. Rien n'avait pu fléchir la décision de Lucile. Depuis notre conversation, je ne l'avais guère revue. Elle ne restait jamais dans ma chambre, seule avec moi, Emilie m'apportait tout ce dont j'avais besoin et Lucile ne venait auprès de mon lit que pour y accompagner le médecin de Vieltrec qui venait quotidiennement surveiller ma convalescence. Je passais mes journées, étendu sur mon lit, à attendre l'heure où pour quelques instants j'apercevrais Lucile. Anselme était venu une fois accompagner sa femme et le médecin. Le sang que j'avais perdu semblait lui profiter. Il était rose et détendu. Ses yeux cependant évitaient toujours mon regard et contrairement à ses habitudes il ne parlait guère.

Je n'avais pas le courage de lire et je m'ennuyais à mourir. Je constatais avec terreur les progrès de ma guérison, car je savais qu'elle serait le signal de mon exil. Tant qu'il m'était donné quelques secondes par jour d'apercevoir Lucile il me semblait que rien n'était consommé, que tout pouvait être remis en question. Et même si je devais renoncer à tout espoir, je me contentais du mince bonheur de l'apercevoir, de parler avec elle et le médecin de la pluie et du beau temps, de l'exercice de la médecine dans un chef-lieu de canton. Dans la phrase la plus anodine je parvenais à glisser un mot de mon amour que

Lucile seule pouvait comprendre. Elle me répondait distraitemment et restait égale et lisse comme un mur. Je formais dans le désœuvrement de mon esprit les projets les plus fous. Je rêvais de me débarrasser d'Anselme. Ma seule faute, était d'avoir reçu une cartouche dans le corps et c'est de cela que Lucile ne punissait, alors que j'avais éprouvé la plus grande frayeur de ma vie et que souvent, la nuit je revoyais la scène en rêve, et me réveillais baigné de sueur. Si je me débarrassais d'Anselme, il fallait que Lucile ne se doute de rien. J'imaginai des procédés machiavéliques qui dans l'exaltation du moment me paraissaient excellents et qui le lendemain, l'esprit rassis, m'apparaissaient puérils.

Le temps passait. Je brûlais d'agir et ne faisais rien. Le médecin ne venait plus que tous les deux jours et je restais quarante-huit heures sans voir Lucile. Je commençais à me lever dans ma chambre et à faire quelques pas dans le parc. Jamais Lucile ne se trouvait sur mon chemin.

Un jour enfin le médecin me dit que j'étais complètement remis et que je pouvais partir sans risque. Je le remerciai de ses soins avec désespoir et il ne parut pas comprendre pourquoi la fait de me savoir en bonne santé m'attristait autant.

Lucile me dit devant lui qu'un taxi m'accompagnerait à la gare, les courants d'air de la vieille Ford risquant de compromettre ma fraîche guérison. Ainsi, elle ne m'accompagnerait même pas! Ils sortirent me laissant dans la plus affreuse mélancolie. J'arpentais ma chambre en tous sens. Le temps avait passé, je n'avais rien fait, j'allais perdre Lucile. J'ouvris la fenêtre et regardais la terre de Flossinge Nous étions en octobre, la rouille commençait à peine à envahir les arbres. L'air était doux, coteaux et vallées s'étagaient sous mes yeux jusqu'à la montagne noire. L'odeur des terres fraîchement labourées montait vers moi, les troupeaux revenaient de boire. Lucile était la fille de cette terre que mon cœur aimait. L'héritage des Flossinge pesait sur nos épaules. Je le voulais tout entier, femme et terre. D'avoir contemplé ce sol mien, comme Antée, j'avais repris ma vigueur. Il fallait que je parle à Lucile.

CHAPITRE X

La maison était vide. Dehors, habitué à l'air confiné, des chambres de malade je dus m'arrêter un instant sur le perron. Je cherchais Lucile dans le parc. Les premières feuilles mortes tombaient sur mes épaules, les marrons luisants jonchaient le gravier, dans les haies, on entendait les loirs grignoter les pommes mûres. Je la cherchais dans le verger d'où nous revenions autrefois, pliés sous la charge odorante des fruits. J'allais jusqu'à la métairie, personne ne l'avait vue. En sortant de la métairie je fus saisi par un pressentiment qui me poussait à monter au Lavandou, la colline voisine où nous aimions aller le soir. J'y montai aussi vite que me le permettait mon rapide essoufflement de convalescent. Je traversai le village où le vieux carillonneur nous avait abordé. Il était mort maintenant, mais Lucile avait tenu sa promesse et comme je passais près de l'église l'angélus s'éleva dans l'air calme. Ce tintement me remplit de bonheur. C'était notre angélus et il ne semblait que c'était un signe du Dieu secret de cette terre qui m'entendait et m'aidait. La lavande était en fleurs, la colline était d'un bleu d'acier. Mon cœur affolé, par la marche rapide battait à se rompre, Le pays était à mes pieds. Aux quatre points cardinaux s'étendaient des terres, des villes, des fleuves, que je connaissais. Il me semblait que je possédais cet espace que bornaient seulement les nuages.

Je trouvais Lucile sous des genêts d'Espagne, le visage dans la lavande, en train de contempler la fin du jour. Elle ne parut pas surprise de me voir et ne fit pas un geste quand je m'allongeais à côté d'elle.

"Lucile, dis-je, je vais partir demain comme tu le veux, je ne te reverrai plus puisque tu le veux ainsi. Depuis plus de dix ans nous nous aimions, nous parlions des choses simples, de la faim, du sommeil, des récoltes, nous avions le temps devant

nous, mais maintenant nous allons nous séparer et il me semble que nous ne nous sommes jamais dit l'essentiel. Rappelle-toi ce cousin de mes grands-parents qui, se rendant compte qu'il allait mourir, dit à sa femme "il y a quarante ans que nous sommes mariés, dans cinq minutes ce sera fini, c'est dommage, il nous restait tant de choses à nous dire."

Je voudrais trouver une phrase qui résume tout, la robe que tu avais le premier jour, les parties de chasse, les bains, les voyages dans la Ford, les promenades dans la forêt, je voudrais te dire combien j'étais malheureux tel jour où tu avais la fièvre, combien j'ai attendu ta guérison, combien je suis possédé de toi, tout entier, et que nul prophète ne pourra m'exorciser. Chaque soir, je verrai tes yeux, je sentirai la caresse de ton souffle, l'odeur de ta peau. Ne te voyant plus je vivrai dans mon passé, je referai le compte de ces instants, de tes gestes, de tes paroles, de tes vêtements, de tes vêtements d'été, de tes vêtements d'hiver.

Lucile m'avait écouté sans mot dire. Elle tourna sa tête vers moi, ses yeux étaient humides, ses longs cheveux noirs à moitié dénoués par le vent. Je la pris dans mes bras, et pressais ses lèvres contre les miennes.

"Michel, je t'ai fui parce que je savais que si tu restais, je n'aurais plus le courage de résister. Aujourd'hui je suis montée sur le Lavandou, j'ai demandé au ciel une chance. Je lui ai dit que j'avais tout fait pour tenir ma parole et que je m'étais torturée moi-même avec la plus tenace patience, que je te laisserais partir sans un geste, mais que si jamais tu venais me chercher ici avant le coucher du soleil, j'y verrais le signe de son indulgence envers notre amour. Le soleil n'est pas couché, à l'heure où sonnait l'angélus, je t'ai vu surgir de la lavande. Le ciel m'a donné le signe que je lui demandais. S'il ne m'en donne aucun autre avant que le soleil soit complètement couché, je serais à toi pour la vie et un jour tu me diras aussi : "il y a quarante ans que nous nous aimons et il nous reste tant de choses à nous dire."

Le soleil allait disparaître à l'horizon, nous avions devant nous des siècles d'amour. Nous étions enfin l'un devant l'autre après ces longs détours, après nous être meurtris jusqu'à la limite de nos forces. Rien n'existait plus pour nous que cet instant. Le corps de Lucile s'offrait au mien sans honte avec une sorte de hâte avide d'apaiser une soif conçue aux jours lointains de nos premiers baisers. Elle aurait voulu m'offrir plus encore

qu'elle-même. Je serrais dans mes bras ce corps dont j'avais rêvé pendant des années. Moi qui nourrissais mon attente de baisers fraternels, de sourires, en qui je voulais voir des promesses, moi qui avais limité mes exigences à la voir quelques minutes par jour, j'étais ivre de mon pouvoir sur ce corps qu'hier je rêvais seulement à peine d'émouvoir. Je découvrais sa gorge et sa jeune souplesse, il s'était isolé de moi comme à l'intérieur d'un cercle magique et maintenant je régnais sur son souffle, son émoi, son abandon. J'ai su à cet instant là qu'il existait un univers de plénitude et de bonheur où je pouvais accéder. Lucile me souriait, son visage était contre le mien, ses pupilles agrandies par l'ombre reflétaient le bleu crépusculaire du ciel. Sur un horizon bleu comme la mer, le soleil achevait de mourir. Le vent était tiède, les genêts odorants par vague s'inclinaient jusqu'à nous, des vols d'oiseaux glissaient vers le sud. Les mains serrées sur notre bonheur, nous retenions ces instants qui glissaient comme les oiseaux dans le ciel.

Je devinais dans les yeux de Lucile une secrète inquiétude. Elle s'arracha à mes bras et se mit debout. Le soleil venait de disparaître, un froid subit recouvrit la terre et un grand coup de vent balaya les genêts souples. Un autre incendie avait remplacé le soleil. Au milieu de ses bois Flossinge brûlait. Le coup de vent rabattit un instant la fumée sur nous.

La maison n'était pas à un kilomètre à vol d'oiseau et nous entendions déjà le crépitement de la flamme. Lucile s'appuya sur moi :

"C'est Anselme dit-elle. Depuis ton accident, il rêve de flammes, il veut se punir, se détruire, partir avec ce qui l'entoure."

Elle un geste de désespoir.

"Pardonne-moi Michel, nous ne pouvions être heureux. J'interprétais les signes du ciel pour excuser ma faiblesse mais il m'en envoie d'autres que je ne saurais méconnaître, tu le vois bien, tout est impossible entre nous."

Elle avait à peine fini cette phrase qu'elle disparut dans les genêts, descendant la colline à toute la vitesse de ses jambes. "Lucile, criai-je, songe, qu'il y a un instant à peine, nous étions heureux."

Un long sifflement du vent sur la colline répondit seul à mes paroles, je m'élançais derrière elle, gêné par les plantes hautes mais guidé par la flamme dont l'éclat grandissait d'instant en

instant. Mes forces me trahirent vite et je dus ralentir ma marche. De loin en loin je voyais la forme sombre de Lucile aux cheveux dénoués, glisser dans un espace découvert et chaque fois, je perdais du terrain sur elle. J'arrivai enfin dans l'allée de cèdres, ce fut pour voir Lucile disparaître à l'autre bout de celle-ci.

Quand je parvins devant la maison, elle n'était plus qu'un brasier. On entendait craquer les poutres et des pans de toit disparaissaient d'un seul coup. J'aperçus la maître valet et lui demandai où était Lucile. Il fit un geste vague en montrant la maison. La chaleur devenait suffocante je fis le tour des bâtiments espérant trouver une issue libre pour entrer. Les pièces du premier étaient violemment éclairées par les flammes. À travers une fenêtre aux vitres éclatées je vis Anselme. Un Anselme eu uniforme, rajeuni, détendu. Je retrouvais d'un seul coup le garçon d'acier sanglé dans sa tunique, juvénile, vif comme une anguille, que j'avais autrefois connu. Il tenait à la main un lourd candélabre de cuivre et paisiblement avec les bougies du candélabre mettait le feu aux meubles un à un. Il s'arrêta un instant, sortit un étui de sa poche, y prit une cigarette qu'il alluma, en prenant son temps, à une des bougies du candélabre. Il sortit de la pièce et je le perdis de vue.

Je parvins à entrer dans la maison par la cave et fouillai les pièces du rez-de-chaussée. J'entendis une série de détonations qui dominèrent un instant le bruit des flammes ; A quatre coups qui s'égrenèrent dans le crépitement. Je reconnus l'arme qui les avait tirés, j'avais de bonnes raisons pour cela. C'était le fusil d'Anselme qui avait déjà tiré sur moi. Je tâtonnais à travers une épaisse fumée et dans une pénible sensation d'angoisse. Autour de moi le plafond tombait par plaques avec de longues flammèches qui en passant léchaient mes vêtements et mon visage. Je parvins dans le vestibule et me cognais à une forme noire qui vacilla et s'écroula sur le sol. A la lueur des flammes je reconnus Lucile. Je la pris dans mes bras et cherchais la porte. Derrière nous le grand escalier s'écroula d'un seul coup au milieu d'un jaillissement de flammes en gerbes. Une étincelle alluma les cheveux de Lucile, je parvins à les éteindre avec ma veste. Marchant sur des parquets à moitié écroulés, je trouvai la porte et sortis à l'air libre, portant toujours dans mes bras Lucile évanouie. Je la déposai sur l'herbe d'une prairie voisine. Elle ne tarda pas à

ouvrir les yeux et eût un sourire quand elle vît mon visage penché sur le sien.

Dans l'allée des camions de pompiers arrivaient avec un grand bruit et le feu fut promptement attaqué. Les hautes flammes bleurent et commencèrent à vaciller à leur base comme des fleurs coupées. Sous l'action de l'eau les poutres attaquées par le feu achevaient de s'écrouler. Une épaisse fumée s'élevait de ce qui avait été Flossinge. Lucile regardait le spectacle et semblait envahie par une lassitude infinie. Sur son beau visage les flammes avaient laissé de longues marques noires. Ses cheveux dénoués étaient couverts de cendres. Pourtant jamais ce corps dont je venais de connaître le poids dans mes bras en traversant les flammes ne m'avait autant attiré. Je m'agenouillais près d'elle qui regardait, les yeux pleins de larmes, se consumer notre domaine.

"Flossinge n'existe plus, dis-je doucement."

« Anselme est mort, me dit-elle d'une voix sourde."

"Il n'y a plus rien qui nous sépare Lucile."

"Tu ne comprends, pas Michel, j'ai tué Anselme. Je ne pouvais plus rien pour lui. On avait déjà murmuré lors de ton accident, mais maintenant, tout le monde l'avait vu mettre le feu. Le comte de Flossinge ne pouvait vivre et mourir dans un asile au milieu des fous, privé de celle qui seule pouvait exorciser ses fantômes et lui offrir le refuge de ses bras. Il est mort d'un coup de fusil comme cela est assez commun chez nous."

Elle me regarda intensément, comme si elle avait voulu graver mes traits dans sa mémoire.

"Si je ne m'étais pas éloignée, si je ne t'avais pas attendu sur la colline, et je n'avais pas brûlé pour toi de désir, jusqu'à te contraindre de loin par mes prières folles à venir sous ces genêts où je m'offrais à toi, je serais restée près d'Anselme et rien ne se serait passé. Je lui devais la vie et une seconde fois, j'ai été sa perte. En le tuant, j'ai tué notre amour, Michel.

Anselme restera à jamais entre nous. La mort d'Anselme était nécessaire mais si je me laissais aimer par toi, elle deviendrait un crime crapuleux, la suppression du mari gênant pour l'amour d'un jeune amant. Regarde-moi, Michel, il y a tout l'amour du monde dans mes yeux, jamais une femme ne vivra dans ta maison comme j'aurais rêvé d'y vivre, jamais elle ne vivra comme moi le plus humble de tes gestes, jamais elle ne saura être sans cesse égale et toujours nouvelle, jamais elle ne saura ce que dix ans d'ombre et d'attente m'ont appris de toi."

Je restais silencieux à côté d'elle. Cet Anselme dont j'avais souhaité la mort, je l'aurais préféré vivant. fantôme misérable et courbé entre les murs épais de Flossinge que grandi par la mort. Je n'avais jamais cru aux esprits des défunts troublant la vie des vivants et je ne pensais pas que des remords puissent jamais assaillir mon esprit. Mais Lucile n'accepterait jamais de tirer parti d'un meurtre. Ce n'est pas le remords qui la rongerait mais le mépris d'elle-même et peut-être de moi. Elle n'était sans doute pas aussi intelligente que je le croyais, ni aussi différente des autres femmes mais elle vivait au-dessus des autres, tenue par son orgueil comme un insecte par sa carapace. C'est à cause de cela qu'elle avait étouffé son amour pour moi pendant des années, qu'elle avait tué Anselme et à cause de cela que je l'aimais à genoux, moi, pétri dans la glaise commune.

Elle vit que je restais silencieux. Elle reprit :

" Il est probable qu'on retrouvera Anselme, qu'on fera la preuve de sa mort criminelle. Ce n'est pas cela qui m'empêche de t'aimer, le risque d'attirer sur moi la justice, la réprobation. Nous sommes en dehors du jugement des hommes. Avec quelle balance pourraient-ils mesurer mes sentiments, celle qui juge les trafiquants, les obsédés ? Rien ne saurait nous atteindre qui ne vienne de nous. Michel je voudrais retarder cette heure, qu'elle reste à jamais l'heure où je te parle, arrêter le soleil sur les antipodes qu'il éclaire. Laisse-moi regarder tes yeux, laisse-moi embrasser ta bouche. Chaque jour jusqu'à mon dernier souffle je fermerai les yeux et je te verrai à cet instant dans ta jeunesse et dans ta force, chaque jour même si des mers nous séparent, je confierai ton nom au vent, Michel, le plus bel amour de la terre, toi que je perds quand je viens à peine de connaître sa douceur. N'oublie jamais l'amour de Lucile, n'oublie pas que c'est pour garder cet amour net, noble et généreux, que je me suis éloignée de toi. Je restais plusieurs heures près d'elle frappé d'une stupeur singulière. Des pans de mur continuaient à s'écrouler dans la nuit. Quelques flammes léchaient encore les poutres calcinées. Notre amour s'effondrait comme s'il ne pouvait survivre à cette demeure et à ses horizons familiers. Cet instant où nous avions été si près de nous joindre s'éloignait à une allure vertigineuse. Avec une force de marée, le temps déjà nous séparait l'un de l'autre. Ce temps je l'aurais voulu comme les dragons anciens, écailleux, monstrueux, mais visible, m'offrant une lutte possible, même, si elle était sans issue.

"Michel, dit Lucile d'une voix basse, il ne reste plus rien de Flossinge. Je sais que tu le reconstruiras. Tu épouseras Sophie, je la connais assez pour pouvoir imaginer les enfants que vous aurez, héritiers des Margraves blonds et des Flossinge latins, réunissant en eux les deux fleuves de notre sang qui avaient divergé. Je sais que tu ne l'aimes pas, mais pour les enfants à venir, il vaut mieux une union éloignée des égarements du cœur. Nous n'aurions pas été de bons parents et ainsi tu resteras fidèle à notre amour. Maintenant, je vais te quitter Michel, je vais te quitter, toi pour qui j'aurais donné la moitié de mes jours si cela m'avait permis de te consacrer l'autre. Ne cherche pas à savoir où je suis, là où je vais, tu ne me retrouveras jamais. Mais je serai avec toi chaque fois que les crépuscules auront la teinte que nous aimions du haut de la colline de Flossinge, chaque fois que les prés sentiront les genêts et la lavande en fleur, chaque fois que par les brumes d'automne tu partiras avec ton fusil et ton chien. Je me replierai sur moi, comme les fleurs reformant leur corolle quand disparaît le soleil, afin de garder l'éclat et la chaleur du jour à l'intérieur d'elles-mêmes. Adieu Michel, adieu mon amour, ma jeunesse, le plus doux, le plus lourd des épis de Flossinge.

Elle s'éloigna à travers la prairie. Comme, elle arrivait à un bouquet d'arbres, mon attention fut détournée par un bruit violent. Un mur de Flossinge s'écroulait étouffant sous lui les dernières flammes qui éclairaient encore la prairie. Quand je jetais à nouveau mon regard sur le bosquet l'ombre avait tout envahi. Je ne vis plus les arbres, je ne vis plus Lucile. A pas lents, la tête baissée comme un bétail craintif, je partis dans la direction opposée.

Je ne suis jamais revenu à Flossinge, pourtant, je n'ai jamais cessé d'y vivre. Chaque fois qu'un soir d'automne brumeux enveloppe Paris, comme les mystiques qui revivent la passion du Christ, je revis ce soir où j'ai cru au bonheur près de Lucile que j'aimais.

Où Est-elle ? Que fait-elle depuis seize ans. A-t'elle appris la vieillesse, le renoncement, ou est-elle encore l'adolescente aux cheveux noirs et à la peau blanche ? Je n'ai pas tenu ma promesse, je l'ai fait chercher dans les cinq continents. J'ai englouti à cette fin une fortune ; en vain.

Le cadavre d'Anselme carbonisé n'a pas livré son secret. Les maîtres valets n'ont pas parlé, les Flossinge réglèrent leur

compte entre eux, les paysans comprennent cela.

Le soir tombe sur Paris. De ma fenêtre j'aperçois au bord de la Seine les platanes jaunissants. Une voix d'enfant retentit par vagues dans la chambre voisine. Je n'ai pas épousé Sophie, mais quand elle a retrouvé après la nuit de Flossinge l'épave que j'étais devenu, elle m'a recueilli chez elle, je suis tombé malade, elle m'a veillé pendant des mois. Elle m'a réintroduit dans l'univers des hommes que je ne voulais plus connaître préférant m'installer comme Anselme dans celui du délire, un délire où je vivais avec Lucile. Nous avons continué à habiter ensemble. Je ne pouvais plus la quitter, elle était la seule à qui je pouvais parler de Lucile. Elle partait des mois entiers, sa réputation grandissait. Elle devint pour le public un monstre sacré. Rien ne la lassait, ni l'amour, ni l'argent ni l'art, ni la gloire. Un jour elle me reparla d'un enfant. François de Flossinge naquit. Ses premiers mots et plus encore la ressemblance plus frappante chaque jour qu'il présente avec Lucile, me rattachèrent à la vie et me permirent d'espérer un jour, non l'oubli et la quiétude, mais la certitude d'avoir rempli une mission. Sophie et moi portant le même nom cela simplifia notre existence et l'enfant ne se pose pas de question.

Sophie est revenue à Flossinge. Elle en a relevé les murs, elle a construit une maison moderne, elle a agrandi les terres.

"Je ne m'arrêterai, dit-elle, que lorsque le domaine sera deux fois plus grand que celui que j'avais en Allemagne. »

Je la laisse faire, pétrir la vie comme une glaise pour lui donner la forme décidée. Je n'essaye pas de la suivre, l'entendre déjà me donne le vertige. Je ne veux pas voir le Flossinge qu'elle a créé, adapté aux exigences du temps. Ce sera le domaine de mon fils, ce n'est plus le mien. Le mien a brûlé un soir d'automne avec le bel amour que je pleure. J'épouserai sans doute un jour Sophie. Je sais que chaque soir, dans son miroir, elle contemple avec angoisse une ride nouvelle, elle qui ploie les hommes et les choses, elle ne peut rien contre ces sillons que les jours creusent sur son front. Le jour où le masque de la vieillesse aura peu à peu recouvert ses traits, elle retrouvera le compagnon fidèle et, nous qui n'avons pas connu l'amour, connaissons peut-être cette affection des couples qui suit le grondement des passions.

Je le ferai puisqu'elle m'a donné ce fils qui a les traits de Lucile. Où es-tu Lucile, mon aimée que j'ai cherchée par le monde ? Je te devine dans quelque couvent d'un pays du sud,

regardant sur une terre aussi désolée que ton cœur le flamboiement d'un inépuisable jour. Je te devine penchée sur ce monde minéral souriant en secret du Dieu que tu sers et que tes ancêtres ont inventé pour asservir les peuples. Ton regard a l'éclat d'une lame et se complaît dans cette étendue aussi altérée que ton âme, ton regard qui ne supporte plus devant lui ni les plaines fleuries, ni les forêts où bondissent les bêtes légères. Chaque jour te ravit un peu de ta beauté, mais tu en souris parce que tu sais qu'inaltérablement pour moi ton corps garde la forme qu'il avait cette nuit d'octobre qui doit nous suffire pour la vie. Comme je te devine Lucile, silencieuse, apparemment résignée, respectant les règles de l'ordre, exemplaire, mais toute recueillie, refermée sur notre bel amour et posant sur les êtres ce regard profond dont nul, sauf moi, ne sait qu'il ne recèle qu'indifférence.

Achevé d'imprimer
Pour le compte de
La Bartavelle éditeur
8, rue des Tanneries
42190 Charlieu
en Mars 2005

*

DL mars 2005

*

2005 -